L'ECRAN

fantastique

LA NOUVELLE DIMENSION DU CINEMA

Arrêt sur image
THRILLER
le vidéo-clip de
Michael JACKSON

LE 13e FESTIVAL DE PARIS

Bientôt sur les écrans
LA 4e DIMENSION
Entretien avec Joe Dante

M 1462-41-20 F JANVIER 84/N° 41/20 F - 2.75 $ - 6,50 FS.

BEST

LE MENSUEL DU ROCK



Sommaire

PANORAMIQUE

L'Ecran Fantastique vous invite à faire une première incursion dans « La 4e dimension ». Pour cette formidable découverte, nous avons voulu vous octroyer un guide qui ne le soit pas moins. Tel est le cas, puisqu'il s'agit de Joe Dante *(Piranhas, Hurlements)* qui, au fil d'une longue interview nous parle de l'évolution de sa carrière et de son travail sur *Twilight Zone.*
Grâce aux talents conjoints de quatre parmi les plus grands réalisateurs actuels, cette série qui fit les délices et les terreurs des téléspectateurs américains durant de longues années (sa diffusion se poursuit actuellement) va enfin pouvoir nous être révélée par l'intermédiaire du grand écran, pour lequel quatre sketches ont été adaptés.
Joe Dante a réalisé l'un d'eux, intitulé : « It's a Good Life ». Nous ne demandons qu'à le croire...

GROS PLAN

Le 27 novembre 1983 s'est achevé dans l'enceinte du Grand Rex à Paris la 13e édition du Festival International de Paris du Film Fantastique et de Science-Fiction. Durant onze nuits (et jours) la salle a vibré sous l'enthousiasme de 40 000 amateurs qui ont avidemment « dévoré » les 33 films présentés.
De cette sélection d'inédits et de rétrospectives, nous vous proposons un vaste panorama qui vous fera tous patienter jusqu'à l'année prochaine...

COUP DE FOUDRE

Michael Jackson mis en scène par John Landis : un chef-d'œuvre du vidéo-clip d'épouvante !

CHRONIQUES FANTASTIQUES

« Mausoleum »



« Le Chien de Baskervilles »

« La 4e dimension »

REDACTION : Directeur de la Rédaction : Alain Schlockoff, **Secrétaire de Rédaction :** Dominique Haas. **Comité de Rédaction :** Jean-Pierre Andrevon, Bertrand Borie, Jean-Pierre Fontana, Dominique Haas, Pierre Gires, Cathy Karani, Jean-Marc et Randy Lofficier, Gilles Polinien, Alain et Robert Schlockoff. **Maquette :** Michel Ramos. **Collaborateurs :** Tchalaï Dermitzel, Hevé Dumont, Alain Gauthier, Jean-Claude Michel, Michel Gires, Xavier Perret, Anthony Tate. **Correspondants :** Randy et Jean-Marc Lofficier (U.S.A.), Alan Jones, Mike Child (G.B.), Giuseppe Salza, Riccardo F. Esposito (Italie), Salvador Sainz (Espagne). **Illustrateur :** Tugdual. **Documentation :** Roger Dagieu, Pascal Cossé, Carlos Sylva, Sylvain Fabre, Jean-Marc Lofficier, Anthony Tate, et les services de presse de : Cinéma International Corporation, Continental Movie Distribution, Ginis, Metropolitan Film Export, Manson, Overseas Filmgroup, P.S.O., Rex, C.B.S., Studio 72, V.I.P., Fox-Hachette, Warner-Columbia, Walt Disney, U.G.C. **EDITION : Directeur de la publication :** Alain Cohen. **Abonnements :** Media-Presse Edition, 92, avenue des Champs-Elysées, 75008 Paris. **Tarifs :** 11 numéros : 180 F (Europe : 210 F). Autres pays (par avion) : nous consulter. **Inspection des ventes :** ELVIFRANCE, 201, rue Lecourbe, 75015 Paris. Tél. : 828.43.70. **PUBLICITE :** Christiane Datiche, Publi-Ciné, 92, Champs-Elysées, 75008 Paris. Tél. : 562.75.68. **Notre couverture :** *« Thriller »* (Optimum Productions). L'Ecran Fantastique mensuel est édité par Média-Presse Edition. Commission paritaire : n° 55957. Distribution : N.M.P.P. La rédaction n'est pas responsable des textes, illustrations et photos publiés qui engagent la seule responsabilité de leurs auteurs. Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.

Dépot légal 1er trimestre 1984. Composition et montage : Cadet Photocomposition. Photogravure quadri : SIGMA Color. Impression : Imprimeries de Compiègne et Berger Levrault. Ce numéro a été tiré à 60 000 exemplaires. **L'Ecran Fantastique n° 42 paraîtra le 5 février 1984. Edition :** Media-Presse Edition, 92, avenue des Champs Elysées, 75008 Paris. Téléphone : 562.03.95. **Rédaction** (correspondance uniquement) : 9, rue du Midi, 92200 Neuilly.

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM FANTASTIQUE ET DE SCIENCE-FICTION DE BRUXELLES

INTERNATIONAAL FESTIVAL VAN DE FANTASTISCHE - EN SCIENCEFICTIONFILM VAN BRUSSEL

DEUXIEME EDITION



du vendredi 13 au dimanche 29 avril 1984
AUDITORIUM DU PASSAGE 44 – bruxelles centre

RENS. asbl PEYMEY DIFFUSION, 144, Avenue de la Reine, 1000 Bruxelles / Tél.: Indic. Internat. 32/2/242.17.13


SUR NOS
ECRANS
En des temps fort lointains, dans une contrée indéterminée et au nom de la sainte guerre, des hommes sans peur et sans reproche se livraient d'impitoyables batailles. C'était l'époque des preux chevaliers, des belles dames en détresse, des nobles duels et de la magie...
En ces temps où s'affrontèrent l'amour, la haine, la passion et l'honneur se fit...
LE CHOIX DES SEIGNEURS

LE CHOIX DES SEIGNEURS

Maintes fois, la chevalerie à travers les légendes celtes et particulièrement celle des « Chevaliers de la table ronde », inspira le cinéma qui trouva là un domaine propice à exalter les plus nobles sentiments par de spectaculaires visions.

Adapté d'un poème épique de Ludovico Ariosto qui puisa ses sources dans « la chanson de Roland », *Le choix des seigneurs* présente un aspect totalement novateur et original de la Chevalerie. Loin de la froideur et de la rigidité morale que conféraient à cet ordre ses origines nordiques, la latinité par opposition lui fait un visage fougueux, intrépide et chaleureux. La plus importante disparité entre ces deux manières de traduire l'épopée chevaleresque réside assurément dans le regard que l'on porte ici sur les femmes. La belle et gente dame du récit n'est plus cette pâle et diaphane créature se morfondant d'amour dans les tours de son palais. Et tout d'abord, elle n'est plus ni unique, ni inaccessible. Les héroïnes du *Choix des seigneurs* sont au nombre de trois, rivalisant de beauté, de désir et d'audace. Si l'une d'elles, Angélica, évoque quelque peu l'image précédente et surannée, les autres, non contentes d'être le détonateur de cette aventure, y ont une part des plus active. Passionnées, vaillantes et téméraires, elles défendent ardemment leurs objectifs (Bradamante) ou leur amour (Marfisa) jusque dans la mort.

L'autre extraordinaire atout du *Choix des seigneurs* réside dans l'utilisation du métal. Cette matière étincellante qui trois siècles durant arma et protégea les guerriers trouve ici une signification symbolique, bien au-delà de la simple apparence. Grâce à l'imagination délirante et au talent de la costumière (qui fut celle de Visconti), les armures enveloppent les protagonistes telle une aura fantastique, révélatrice des caractéristiques essentielles de chaque personnalité physique et psychologique. Ainsi barricadés dans ces étonnantes grenouillères métalliques qui semblent avoir été coulées sur leur propre ego, les hommes affichent leur caractère aussi visiblement qu'à visage découvert.

Mais l'armure selon sa composition symbolise la différence fondamentale entre deux éthiques (ici celles des Chrétiens et des Maures) et il faudra l'ôter et la reléguer au loin pour que les ennemis puissent s'aimer (Bradamante et Ruggero). Cependant, c'est surtout la folie guerrière qu'elle recèle qui est mise en exergue (et le tableau final qui dénonce amèrement la guerre passe par son rejet).

Les heaumes, véritables œuvres d'art d'inspiration les plus diverses, avancent tels des emblèmes affichant la nature des visages qu'ils recouvrent, bestiaux, fanatiques, poétiques, vaillants ou féroces, mais hallucinants de vérité dans le moindre détail.

Le même soin et la même extravagance ont été apportés aux décors (camps paysans, maures ou chrétiens) qui par l'évidente recherche dont ils ont fait l'objet, dévoilent dès le premier regard leurs origines et les dogmes de leurs occupants.

Certains détracteurs pourront arguer sur l'absence de scénario qui semble parfois flagrante dans *Le choix des seigneurs*. Qu'on se souvienne alors du texte qui inspira le film et ses auteurs. Il s'agit d'un poème épique. Or la poésie se définit comme « l'art d'évoquer et de suggérer les sensations, les émotions, les idées sur les sonorités, les rythmes, les images ». En cela, Giacomo Battiato a totalement réussi son film, qui se laisse voir telle une somptueuse fable, rehaussée de merveilleuses images. Tirant un profit absolu de l'utilisation du scope, il nous entraîne dans une fabuleuse chevauchée vers de sauvages paysages où le destin parfois aidé ou contre-carré par la magie met en présence des êtres qui au gré de leurs sentiments, de leurs croyances ou de leur haine vont s'aimer, se déchirer ou se tuer.

Le choix des seigneurs résonne comme un hymne à la beauté, à la vertu et à l'honneur. Dédaignant avec raison les héros aux mines défaites qui hantent de plus en plus nos écrans, Battiato a choisi ses acteurs selon des critères







de perfection physique et l'on ne peut nier que son choix soit idéal (1). Il n'est pas dans ce film, un seul décor, un seul plan ou un seul comédien qui ne réponde à une recherche esthétique totale, et il en résulte pour le spectateur un plaisir profond, qu'il goûte à chaque image davantage.

Pour prôner l'harmonie et l'expression visuelle, Battiato n'en oublie pas pour autant l'étrange, la cruauté et la fureur, martelés par le rythme saccadé et efficace de la bande-son sur laquelle quelques thèmes fort élaborés nous emportent vers une autre dimension. Les tournois chevaleresques retentissent dans un fracas d'armes entrechoquées avec rage, tandis que la mort frappe avec une violence foudroyante, faisant voler têtes, bras, et jambes sur l'écran rougi par des flots sanglants. Quant aux duels opposant les hommes ayant mis pied à terre, ils évoquent de tragiques et fascinants ballets où les guerriers s'affrontent avec l'ardente furie et la grâce des félins, surprenant cocktail de films japonais et de westerns spaghettis ! La magie défend aussi ses prérogatives avec la présence du vieux sorcier Atlante (2), sorte de farfadet vieillissant qui tente de défendre les héros, et dont la tâche est d'autant peu aisée qu'il est loin d'avoir leur assentiment. Mais cela ne l'empêchera nullement de sauver Bradamante grâce à une armure habitée de sa seule magie et qui pourfendra ses ravisseurs, avant de la rendre invincible, de transporter Ruggero dans les airs pour lui épargner une mort certaine et d'user de bien d'autres tours encore.

Mais la palme du tour le plus réussi revient indéniablement à Giacomo Battiato qui, avec un remarquable sens artistique, est parvenu à concilier la tradition littéraire épique avec la tradition populaire du théâtre de marionnettes, en une spectaculaire fresque visuelle privilégiant résolument le langage de l'image...

Cathy Karani

(1) : Voir entretien avec le réalisateur dans notre numéro 31, p. 47.
(2) : Incarné par l'acteur-réalisateur Maurizio Nichetti (voir entretien dans notre numéro 32, p. 6).

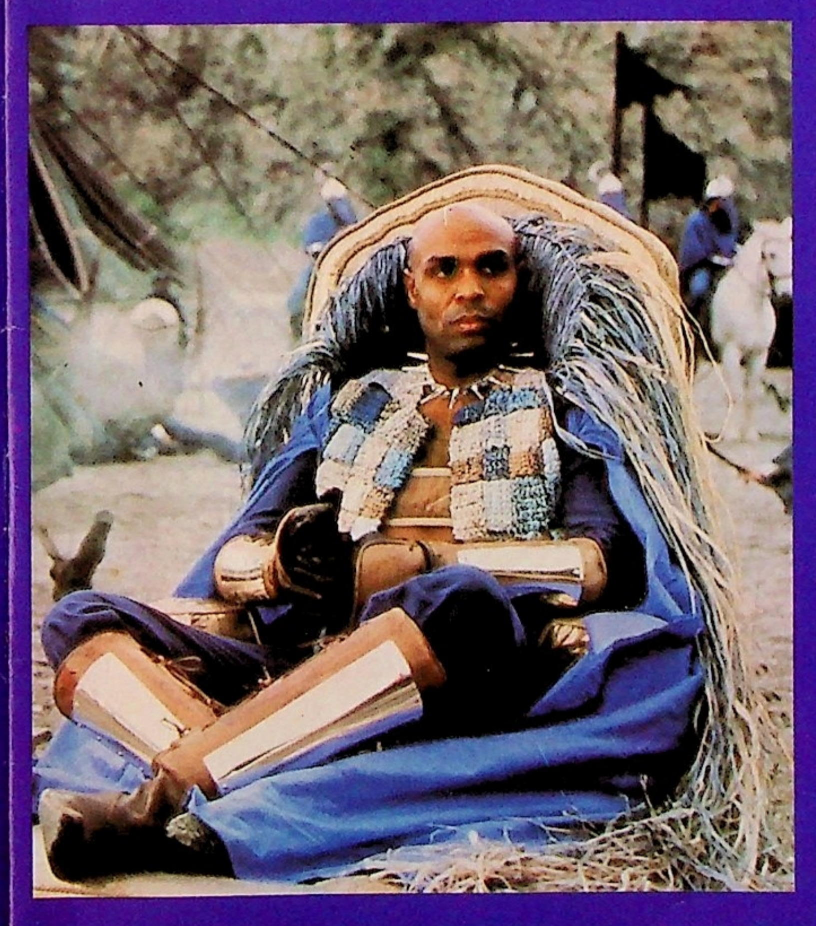
FICHE TECHNIQUE : Production : **Vides**. Réal. : **Giocomo Battiato**. Prod. : **Nicola Carraro**. Scén. : **Luciano Vincenzoni, Sergio Donati, Giacomo Battiato**, d'après le poème de **Ludovico Ariosto**, « Orlando furiosi ». Phot. : **Dante Spinotti**. Dir. art. : **Luciano Ricceri**. Mont. : **Ruggero Mastroianni**. Mus. : **Cooper et Hughes**. Son : **Mario Bramonti**. Déc. : **Paolo Biaggetti**. Maq. : **Francesca Freda**. Cost. : **Anna Cecchi**. Cam. : **Franco Bruni**. Effets spéciaux : **Luciano Byrd**. Cascades : **Franco Fantasia**. Int. : **Tanya Roberts** (Angelica), **Barbara DeRossi** (Bradamante), **Ronn Moss Araya** (Marfisa), **Maurizio Nichetti** (Atlante), **Anthony Vogel** (Ferrau), **Giovanni Visenti** (Ganelon), **Lucien Bruchon** (Aquilante), **Pierluigi Conti** (Selvaggio), **Bobby Rhodes** (le guerrier Noir), **Hal Yamanouchi** (le Mongol), **Aurelio Gatti** (Guercio), **Robert Spaffort** (le Roi Agramante), **Lina Sastri** (la voyante), **Ottaviano Dell'Acqua** (Sciancato), **Augusto Funari** (Verruca), **Sergio Testori** (le bossu), **Massimo De Rossi** (l'ermite), **Alfredo Bini** (Charlemagne). Dist. en France : Warner-Columbia. 101 mn. Technicolor. Technovision, Dolby Stéréo. Italie/U.S.A. 1983.

TABLEAU DE COTATION

AS : Alain Schlockoff. **CK** : Cathy Karani. **GP** : Gilles Polinien. **JCR** : Jean-Claude Romer. **RS** : Robert Schlockoff.

TITRE DU FILM	AS	CK	GP	JCR	RS
ANDROÏDE	3	2	2	3	3
BLANCHE NEIGE ET LES 7 NAINS (réédition)	3	3	3	4	3
BRAINSTORM	4	4		2	4
LE CHOIX DES SEIGNEURS	3	3		1	1
CHRISTINE	3	3	3	3	2
LES 5 000 DOIGTS DU DR. T (réédition)	3			4	3
LES DENTS DE LA MER n° 3				1	0
LA FOIRE DES TENEBRES	4	4		2	3
JAMAIS PLUS JAMAIS	3	3	3	2	4
ONIBABA (réédition)	3			2	
LE SADIQUE A LA TRONÇONNEUSE	1	1	0	1	1
LE VOYEUR (réédition)	4	3		4	4
WAR GAMES	4	3	4	3	2
X - TRO	3	3	2	2	3

4 : Excellent — 3 : Bon — 2 : Intéressant — 1 : Médiocre — 0 : Nul









RIGOLO!
Le Rire Rock
BOY GEORGE
Analysé par Freud
EN PAGE 44
Hitler
ET SON AMI
Concombre
SONT EN PAGE 5
M-2551 12 F
MENSUEL N° 7 JANVIER 8 12 FF - BELGIQUE 97 FB - SUISSE 4 FS - CANADA $2
EPOUVANTE
HORREUR
Sang
B.D.

cinēflash

« SUITES » FANTASTIQUES

• C'est Roy Scheider (*Jaws, Tonnerre de feu*) qui sera la vedette de *2 020 : Odyssey Two* réalisé par Peter Hyams et produit par MGM pour la somme fabuleuse de $ 25 000 000. Une super-production dont la sortie est prévue pour Noël 84.

• A peine délivré du tumultueux tournage de la suite des *Aventuriers de l'arche perdue*, Harrison Ford a donné son accord à Spielberg et Lucas pour interpréter un troisième épisode à venir des aventures d'Indiana Jones.

• Après *Deathstalker* et *Kain of Dark Planet*, Roger Corman entame sa troisième coproduction fantastique avec l'Argentine : il s'agit de *Wizard's War* réalisé par Hector Olivera avec Bo Svenson en tête d'affiche.

• La jolie Dayle Haddon, que l'on a pu voir récemment dans *La crime*, s'est envolée pour le Canada où elle passera tout l'hiver pour les besoins de *Bedroom Eyes*, un thriller signé William Fruet (*Week-end sauvage, Spasms*).

• De son côté, Margaux Hemingway préfère rester sous le soleil de la péninsule ibérique où elle tourne *The Killing Machine* avec Lee Van Cleef pour partenaire.

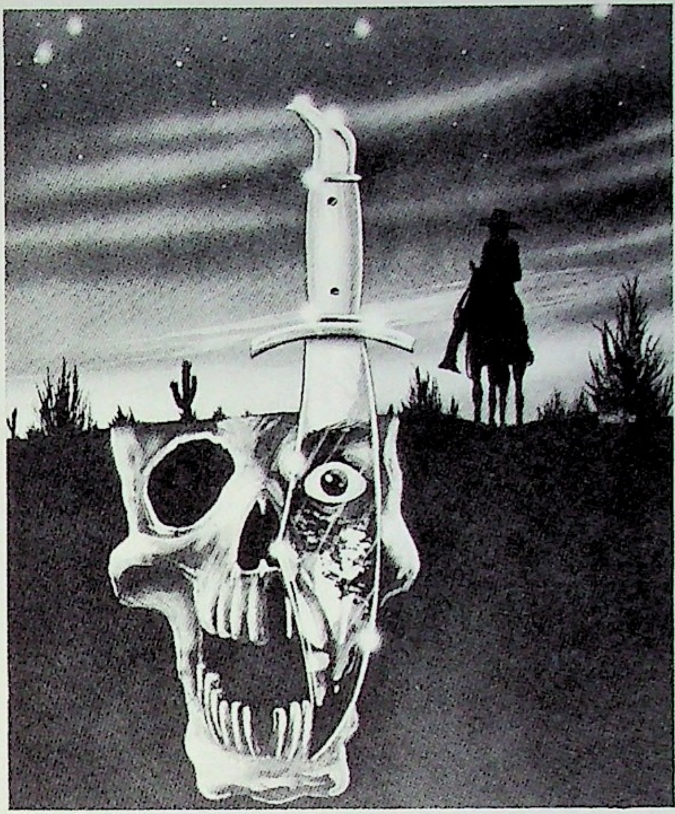
SUEURS FROIDES

• *The Petrified Prince* est un film fantastique fortement teinté d'érotisme que réalise actuellement Wilbur Stark d'après un scénario signé Ingmar Bergman. Le metteur en scène a réservé un des principaux rôles (celui du narrateur) à Orson Welles qui fit, tout récemment encore, preuve d'excentricité en tournant dans *The Witching*, un petit film d'épouvante bien médiocre.

• Ambitieuse production de S.F. dont le tournage débutera dès le mois d'avril, *The Road of the Dungeon Master* sera mis en scène par James Glickenhaus *(Le droit de tuer)*.

• Roman Polanski revient enfin derrière les caméras grâce à *Pirates* (un film d'aventures situé au 17e siècle) qui sera entièrement tourné en Tunisie.

• C'est à Richard Benjamin (le metteur en scène de *Où est passée mon idole ?*) que reviendra la lourde responsabilité de porter à l'écran le très attendu *Dick Tracy* dont le tournage n'a cessé d'être repoussé depuis des années.



Silent Sentence

L'année qui s'achève a marqué une date dans l'évolution de notre magazine : pour la première fois depuis sa création en tant que revue professionnelle de cinéma fantastique, l'E.F. a publié 11 numéros, étant enfin devenu (ce qui était notre souhait le plus cher depuis sa création) un magazine MENSUEL, ne se permettant un seul entr'acte qu'au mois d'août.

C'est surtout grâce à vous, amis lecteurs, que nous avons pu atteindre ce but, aussi nous efforcerons-nous d'améliorer constamment, au fil des mois et des années, le contenu de votre E.F., qui se veut à la fois le miroir d'une actualité toujours foisonnante, et le rappel du prestigieux passé d'un Septième Art encore très jeune mais déjà fort riche en œuvres de grande valeur et en artistes de grand talent.

Aussi formulons-nous en ce début d'année 1984 le vœu de rester encore longtemps rassemblés autour de cet ECRAN que nous souhaitons encore plus FANTASTIQUE, pour votre plaisir de le lire autant que pour le nôtre de le créer !

LA REDACTION

• Lucio Fulci se félicite des excellentes recettes de *L'au-delà* exploité aux Etats-Unis sous le titre *Seven Doors of Death* (« Les 7 portes de la mort »). En revanche, le célèbre réalisateur italien ne peut cacher son amertume devant le fait que les distributeurs américains du film aient cru bon d'angliciser son nom en « Louis Fuller » !...

• Le nouveau film fantastique d'Albert Pyun *(L'épée sauvage)* débute ce mois-ci en Californie sous le titre très commercial et imagé de *Radioactive Dreams* (« Rêves radioactifs »)...

• *Archives of Evil*, une série télévisée anglaise, est actuellement en cours de développement et c'est Christopher Lee qui en assurera la réalisation.

• Sueurs froides pour Brian De Palma qui a cru, un moment que son dernier film, *Scarface*, ne sortirait jamais aux Etats-Unis. En effet, trop violent aux yeux de la censure américaine, *Scarface* a été classé X... Universal qui distribue le film a aussitôt fait appel et demandé à De Palma la suppression de certaines scènes litigieuses. Exigence à laquelle dut se résoudre le réalisateur, face au refus catégorique d'Universal de sortir un film classé X. Quoi qu'il en soit, *Scarface*, même allégé, sera certainement la production la plus violente jamais distribuée à ce jour par une « major-company »... Sortie française prévue pour le mois de mars.

• Quatre projets pour Steve Minasian et Dick Randall, les producteurs de *Pieces (Le sadique à la tronçonneuse)* : *Captain Electric and the Spider Woman* (tournage à Madrid sous la direction de Juan Piquer), *The Night After Christmas* (film de terreur tourné à Londres et à Boston), *Challenge of the Ninja* et, pour conclure, *Pieces II* !

• Juan Piquer prépare également *Phenomena* qui pourrait être interprété par Peter Cushing.

• 30 ans après avoir été adapté au cinéma par Michael Anderson, un remake de *1984* d'après le roman de George Orwell (20 000 000 d'exemplaires vendus rien qu'aux Etats-Unis) est en cours de développement et sera réalisé dès le mois de mars par le britannique Michael Radford.

• Western horrifique, *Silent Sentence* de Larry G. Spangler se déroule dans une petite bourgade de l'ouest américain où les prostituées locales sont sauvagement assassinées...

• 1984 : une année importante pour Laurel Entertainment, la société de production de George Romero. De nombreux projets vont bientôt voir le jour dont *Creespshow II* qui sera mis en chantier dès l'été (budget de $ 5 000 000) puis *Day of the Dead*, attendu depuis 4 ans déjà et dont le tournage débutera finalement à l'automne.

• Trois ans après *Scared To Death* (présenté au 10e Festival de Paris), son réalisateur William Malone vient de récidiver dans le même registre : *Scared To Death II* nous permettra de retrouver « Syngenor », l'horrible créature issue d'expériences biologiques, plus meurtrière que jamais !

• Franklin J. Schaffner réalisera *Chinese Bandit*, un film d'aventure retraçant les péripéties d'un ancien soldat américain pris dans la tourmente qui suivit le renversement du régime de Chang Kai-Chek après la seconde guerre mondiale. Une super-production américaine dont le tournage est prévu en Chine dès le printemps prochain. →

Une merveilleuse aventure

Une nouvelle version du « Grand Meaulnes », tournée en Tchécoslovaquie.



Il n'est plus besoin, aujourd'hui, de présenter le cinéma fantastique tchèque. Nous savons qu'il s'attache à des sujets particulièrement diversifiés, abordant tour à tour l'épouvante, la science-fiction, ou la parodie. Des réussites récentes comme *La belle et la bête* ou *Adèle n'a pas encore dîné* témoignent de sa qualité. Environ une dizaine de films fantastiques se tournent chaque année en Tchécoslovaquie, production particulièrement intéressante, malheureusement peu diffusée en France en dehors des Festivals Cinématographiques. C'est pourquoi l'Ecran Fantastique, afin de combler cette lacune, s'attachera régulièrement à faire connaître ce cinéma [voir entretien avec Oldrich Lipsky dans ce numéro].

« Le Grand Meaulnes », le chef-d'œuvre poétique d'Alain-Fournier, n'a pas souvent tenté les cinéastes. Il est vrai qu'une transposition cinématographique relève de la gageure. Ce pari fut néanmoins tenté — et en partie réussi — par Albiccoco, voici quelques années. Ce réalisateur eut recours à des filtres placés devant la caméra, procédé sans doute trop « artificiel » et dont l'emploi constant (ainsi que celui de multiples objectifs, dont certains spécialement créés par son père, talentueux directeur de la photographie) fut jugé abusif. Aujourd'hui, c'est au tour des Studios Barrandov, de Prague, de tenter une nouvelle adaptation.

Particulièrement apprécié en Tchécoslovaquie, le roman a paru à plusieurs reprises en Bohême, la première fois dans l'entre deux-guerres, et quelques décennies ont suffi pour que la puissance de cette confession romantique sur la jeunesse rende ce livre proche à plusieurs générations d'adolescents.

Le récit poétique et dramatique de l'amitié entre deux élèves d'un pensionnat de campagne, Augustin et François, était aussi un « livre de jeunesse » des auteurs du film, le metteur en scène Antonin Kachlik et le scénariste, le poète Josef Hanzlik. Les premiers rôles du film ont été confiées aux frais émoulus des écoles d'art dramatique de Prague et Bratislava, dont le jeune acteur slovaque Ivan Gogál qui incarne Augustin, David Prachař de Prague dans le rôle de François et la jeune Julie Juristova interprétant Yvonne de Galais. La caméra poétique de Jaroslav Kucera est l'un des nombreux attraits de ce nouveau film tchèque.

Nous nous sommes entretenus avec le scénariste du film, Josef Hanzlik, poète et dramaturge. De ses dix recueils de poèmes, plusieurs poésies ont paru à l'étranger. En dehors de l'Europe, elles ont été éditées en Nouvelle-Zélande, en Australie et en Inde. Hanzlik a écrit de nombreux livres pour enfants et plusieurs contes de fées pour la radio et la télévision. Le *Neuvième cœur*, réalisé d'après son scénario, avait été sélectionné au Festival de Paris du Film Fantastique.

— Le tournage d'un film d'après un sujet de la littérature étrangère n'est pas de pratique courante. Pourquoi vous êtes-vous décidé à puiser justement dans le roman d'Alain-Fournier ?

— Le roman « Le Grand Meaulnes » a séduit les lecteurs dès sa première parution par la profondeur des sentiments, la richesse de la vie intérieure des héros et de leurs aventures, le direct des rapports des personnages ainsi que l'ambiance nostalgique. Le metteur en scène et moi-même, avons désiré en faire une transcription cinématographique dès notre premier contact avec ce roman. Nous savions avec certitude que ce récit d'une grande amitié et d'un grand amour, de charges morales et de responsabilité de si grands sentiments, donc des problèmes qui sont éternels, avaient de quoi séduire également le jeune spectateur d'aujourd'hui. C'est aussi à lui surtout que nous avons destiné ce film.

— Comment avez-vous abordé le milieu français dans votre film ?

— Il serait fort compliqué d'interpréter le roman dans ses dimensions originales. Dans un studio, il n'est pas toujours aisé d'imiter avec authenticité le milieu, l'atmosphère d'une petite ville française. Nous avons donc décidé de déplacer l'aventure de France en Bohême, à l'époque de l'Autriche-Hongrie, avant la Première Guerre mondiale. La version cinématographique du roman nous amène dans une petite ville d'eaux fictive de l'Ouest de la Bohême, puis à Prague, dont le centre historique nous a offert une excellente coulisse. Il se peut que, ce faisant, le parfum original du roman d'Alain-Fournier se soit un peu envolé, mais je pense qu'il est remplacé par l'énonciation de l'époque et de son atmosphère proches à nos spectateurs.

— Et comment le scénario réagit-il à l'arrière-plan historique et politique du roman ?

— Nous avons cherché à unir le niveau du romantisme avec celui de la réalité sociale, à donner à la destinée des héros un arrière-plan social critique, où se reflètent nettement la morale de l'époque, les conflits dans lesquels les caractères se cristallisent. Le roman d'Alain-Fournier a paru



en France en 1913, à la veille de la guerre. Nous savons que l'auteur périt sur le front peu après que la guerre éclatât. En écrivant son roman, Alain-Fournier ne pouvait que soupçonner l'éclatement de la guerre aux différents signes apparaissant dans le contexte de la politique du monde de l'époque. Pour nous la Première Guerre mondiale est déjà un fait historique. Pour cette raison nous avons pu exprimer plus concrètement les présages du conflit de guerre. Tout à la fin du film, nous avons tenté d'évoquer cette réalité par une métaphore.

— La quintescence poétique et romantique du roman a certainement opéré un attrait sur vous qui êtes poète. Mais avez-vous trouvé dans le roman cette atmosphère mystérieuse et féerique si caractéristique de vos films destinés aux enfants ?

— L'atmosphère poétique et féerique extraordinaire du récit d'Alain-Fournier est, je pense, ce qui attire sans cesse de nouvelles générations de lecteurs dans le monde entier. La première scène clé du livre et de notre film, le bal d'enfants au château abandonné des seigneurs de Galais, a tant de charme et produit une telle impression que c'est vraiment un thème idéal pour la transposition cinématographique. Mais il ne s'agit pas seulement de cette scène qui joue dans le récit le rôle de souvenir éternel. Le roman lui-même n'est-il pas marqué de l'empreinte de l'atmosphère d'un souvenir d'enfance oublié ? Et, de même que l'auteur du roman, nous tentons dans le film d'évoquer chez le spectateur le sentiment de pureté de l'affection au déclin de l'enfance et à l'aube de l'adolescence. Et ce sentiment devrait nous rester même quand la vie est gérée par les lois du monde des adultes, fort souvent cruelles et impitoyables. C'est cela qu'Alain-Fournier et notre film voudraient communiquer.

Propos recueillis et traduits par **Daniela Vcelicková**

Avec l'aimable collaboration de l'agence Orbis



Un chef-d'œuvre de la littérature devient un film romantique, riche de mystère et de poésie.

LES PROCHAINES SORTIES EN FRANCE

JANVIER

LE CHOIX DES SEIGNEURS (I paladini — Storia d'armi e d'amori) de Giacomo Battiato. *Excalibur* revisité par un jeune réalisateur italien issu de la télévision (*Martin Eden*), plus fasciné par les décors sophistiqués et insolites que par les contes et légendes médiévaux.

XTRO de Harry Bromley Davenport. Une version horrifique de *E.T.* qui tendrait à prouver que tous les extra-terrestres ne sont pas forcément pacifistes ! (Grand Prix du 13ᵉ Festival de Paris du Film Fantastique et de Science-Fiction).

LA FOIRE DES TENEBRES (Something Wicked This Way Comes) de Jack Clayton. Après 9 années d'absence, le réalisateur Jack Clayton (*Les innocents, Gatsby le magnifique*) nous livre une somptueuse production de $ 20.000.000 commanditée par les studios Disney qui effectuent là leur véritable première incursion dans le domaine de l'épouvante.

CHRISTINE de John Carpenter. Après De Palma, Hooper, Kubrick, Romero, Teague et Cronenberg, Carpenter s'intéresse à un roman de Stephen King. Après le rendez-vous manqué de *Firestarter*, une rencontre tardive qui n'en est que plus efficace...

FEVRIER

LA QUATRIEME DIMENSION (Twilight Zone — The Movie) de Landis, Spielberg, Dante, Miller. Afin de rendre hommage à la célèbre série TV américaine diffusée avec succès depuis près de 25 ans aux Etats-Unis, quatre des réalisateurs les plus en vue d'Hollywood unissent leurs talents l'espace de quatre sketches « train-fantômes » inoubliables. Déjà un classique du genre !

BRAINSTORM de Douglas Trumbull. Le nouveau film tant attendu de l'auteur de *Silent Running* qui a bien failli rester inachevé en raison du décès de Natalie Wood survenu en plein tournage. Des effets spéciaux et une interprétation éblouissants !

KRULL de Peter Yates. Lorsque pour 27 000 000 $ *Excalibur* rencontre *La guerre des étoiles*, cela donne, orchestré par un metteur en scène et une équipe technique au professionnalisme irréprochable, une « fantasy » au ton nouveau.



GWENDOLINE de Just Jaeckin. Le réalisateur d'*Emmanuelle* s'est exilé pour quelques mois en Asie et au Maroc pour tourner l'adaptation cinématographique de la célèbre bande dessinée de John Willie... Il nous revient enfin avec un film d'aventures fantastico-érotique et... scandaleux !

LE JOUR D'APRES (The Day After) de Nicholas Meyer. Le fameux téléfilm sur les lendemains d'une catastrophe nucléaire à Kansas-City dont le lancement publicitaire américain a provoqué des remous jusqu'à la Maison Blanche et qui paralyse de peur plus de 100 millions de téléspectateurs.

TO BE OR NOT TO BE de Alan Johnson. Une comédie musicale parodique et fantastique sur le racisme et les sombres heures du nazisme... Il fallait oser ! Mel Brooks (producteur-interprète) n'a pas hésité.

L'ASCENSEUR (The Lift) de Dick Maas. Ni Kubrick (avec *Shining*), ni De Palma (avec *Pulsions*) n'ont réussi à rendre un ascenseur aussi terrifiant. Une étonnante production, en provenance de la Hollande, qui réalisa les meilleures recettes de l'année 83 dans son pays.

MARS

SCARFACE de Brian De Palma. Grandeur et décadence d'un caïd de la drogue... Avec l'alibi de rendre hommage au grand Howard Hawks, De Palma réinvente littéralement le « film noir » et réalise un véritable opéra du crime, d'une durée de 3 heures, grandiose, violent et particulièrement sanglant.

THE KEEP de Michaël Mann. Dans un donjon perdu de Transylvanie, des nazis subissent, impuissants, le sauvage assaut d'une créature surgie des ténèbres... Une nouvelle définition de l'horreur et des effets spéciaux qui relèvent du jamais-vu !





THE DEAD ZONE de David Cronenberg. Apres le traumatisant *Videodrome*, Cronenberg signe avec l'adaptation cinématographique de « L'accident » (roman de Stephen King) un film d'une intensité, d'une richesse et d'une émotion remarquables. Peut-être le film le plus important de toute l'œuvre de Cronenberg !

TWO OF A KIND de John Herzfeld. John Travolta retrouve Olivia Newton John pour une variation du *Ciel peut attendre*.

STRYKER de Cirio H. Santiago. Un *Mad Max 2* du pauvre tourné aux Philippines.

Gilles Polinien

LE CLUB DES FAMEUX MONSTRES DU CINEMA
LA CINEMATHEQUE UNIVERSITAIRE
et L'ECRAN FANTASTIQUE

présentent :

« MIGHTY JOE YOUNG »
(Mr. Joe)

Un film de Ernest B. Schoedsack (1949).
Effets spéciaux : Willis O'Brien,
avec l'aide de Ray Harryhausen.
Après « King Kong »,
« Le fils de King Kong »
et « Dr. Cyclops »,
un autre classique
de Ernest B. Schoedsack.

Mercredi 18 janvier à 19 h précises.

Institut d'Art et d'Archéologie
(Grand Amphithéâtre)
3, rue Michelet. Paris 6e
(M° Port Royal).
La carte de membre du Ciné-Club
donnera droit à une entrée à tarif réduit

En 1ere partie :
courts-métrages
inédits fantastiques
réalisés par des jeunes
cinéastes français.

Derrière la porte, quelque chose vit...

TRAUMA

MELKI ©

GRAND PRIX
FESTIVAL DU FILM
FANTASTIQUE
LOS ANGELES
1979
NEW YORK
1980

P.E.A. FILMS présente un film de **DAN CURTIS**
TRAUMA (Burnt Offerings)
avec **OLIVER REED - KAREN BLACK**
BETTE DAVIS - BURGESS MEREDITH
et **LEE MONTGOMERY**
Scénario de **WILLIAM F. NOLAN** et **DAN CURTIS**
Produit et réalisé par **DAN CURTIS**
From United Artists



GRAND PRIX
FESTIVAL DU FILM
FANTASTIQUE
NEW YORK
1980

GRAND PRIX
FESTIVAL DU FILM
FANTASTIQUE
BERLIN
1980

GRAND PRIX
DU MEILLEUR
ACTEUR
OLIVER REED
DE LA MEILLEURE
ACTRICE
KAREN BLACK
LOS ANGELES
1979

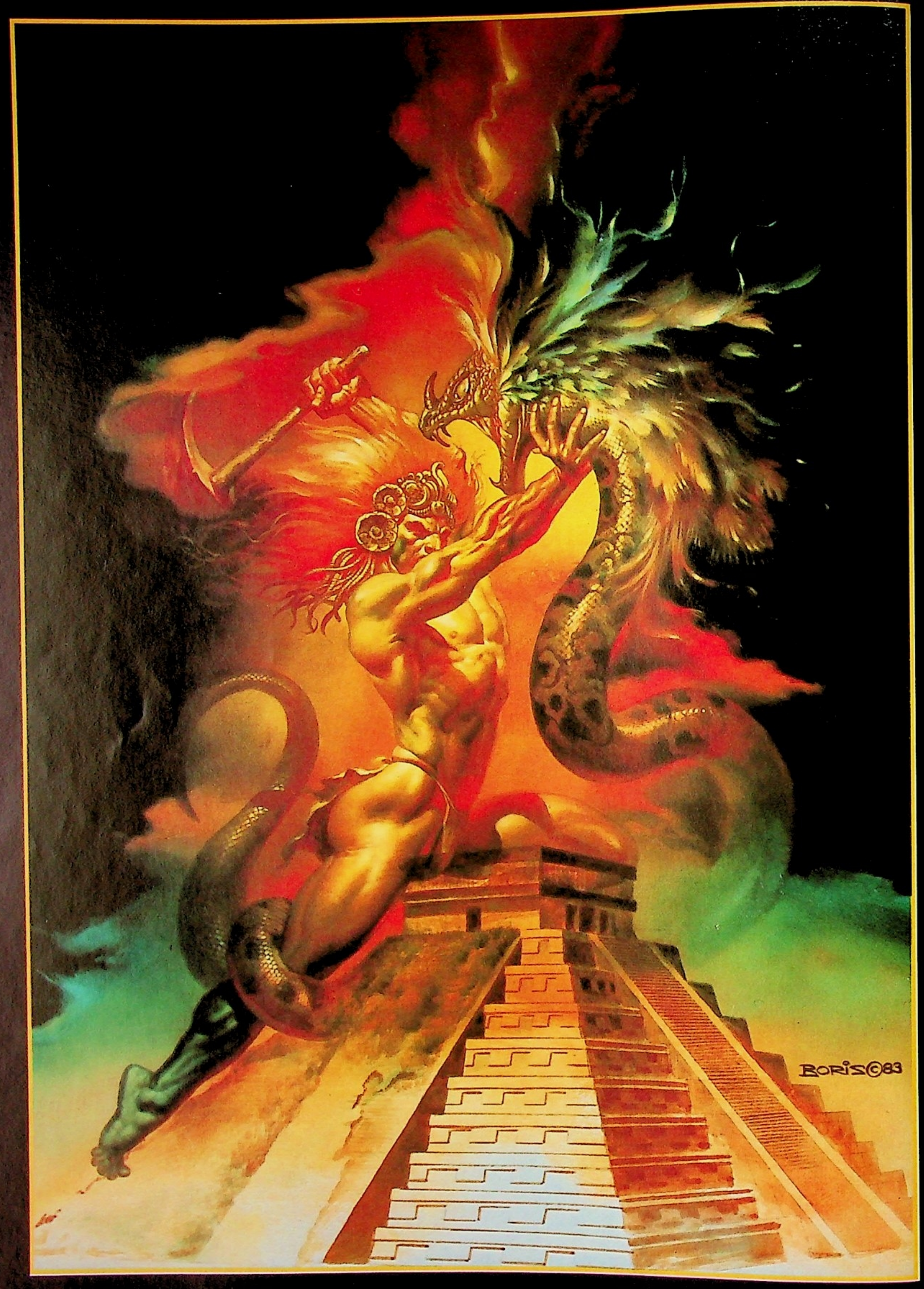
SELECTION OFFICIELLE
FESTIVAL DU FILM
FANTASTIQUE
DE PARIS
1981



LE LION DU DÉSERT — *LE JOUR DU FLÉAU* — *L'ARGENT DE LA VIEILLE* — *L'ENTRAINEUR DE ROCKY*



MELISA VIDEO
6, rue de Penthièvre
75008 Paris
Tel. (1) 268.19.49


BORIS©83

13e FESTIVAL INTERNATIONAL DE PARIS DU FILM FANTASTIQUE ET DE SCIENCE-FICTION

Le Grand Rex a accueilli une fois de plus le Festival International du Film Fantastique et de Science-Fiction de Paris pour sa 13e édition, dont le succès public dépassa, s'il était possible, les précédents, et qui nous présenta 33 films à la cadence toujours régulière de 3 longs métrages par soirée du 17 au 27 novembre 1983. Cette année encore, science-fiction, épouvante, horreur, parodie, furent présents sur l'écran géant de l'immense salle, des monstres préhistoriques aux maisons hantées, des possédés du démon aux savants fous, des assassins diaboliques aux extra-terrestres, bref tout l'éventail de cette palette aux cent couleurs nommée cinéma fantastique.

Les films en compétition illustrèrent surtout les thèmes les plus abordés de ces dernières années ; c'est ainsi que la science-fiction nous offrit deux exemples très réussis mettant en scène l'un des robots et l'autre des extra-terrestres. *Androïd*, de Aaron Lipstadt présente un Klaus Kinski plus insolite que jamais qui, dans le décor grandiose d'une station orbitale, travaille à la création d'un humanoïde parfait que rien ne pourra distinguer d'un authentique humain. Il utilise l'aide d'un autre robot déjà très perfectionné qui aura des réactions imprévues dont son créateur sera enfin la victime ; ce personnage au faciès étrange rappelant justement le Nosferatu incarné jadis par Kinski est interprété par le scénariste Don Opper, fort justement récompensé du Prix de la meilleure interprétation. *X-Tro* de Harry Bromley Davenport, qui remporta la Licorne d'Or, est une captivante histoire d'extra-terrestre qui ne nous ménage pas les fortes émotions et les visions les plus horribles, l'alien prenant de multiples apparences allant de l'aspect d'un insecte géant hideux à celui du brave père de famille terrien enlevé par les êtres venus d'ailleurs ; plusieurs séquences ont un impact terrifiant, tel cet accouchement spontané de la jeune femme, du ventre déchiré de laquelle sort l'être de l'autre monde. Aux antipodes du fraternel E.T., voici donc le retour de l'envahisseur menaçant notre humanité, tel que l'écran nous l'a si souvent annoncé. Une fois encore, le monstre issu d'une lointaine galaxie a comblé les amateurs de saines émotions futuristes, lesquels ont applaudi très fort sa victoire finale lors de sa projection !



Au rayon des grandes mises en scène valorisées par l'écran géant du Rex et l'utilisation de la dolby-stéréo ici indispensable pour justifier la magistrale partition d'Ennio Morricone, *Hundra*, de Matt Cimber, souleva l'enthousiasme par ses prouesses guerrières, ses chevauchées vraiment fantastiques et sa croisade en faveur du beau sexe. Car le principal personnage de cette saga du temps des Barbares est une belle blonde plus redoutable que n'importe quel guerrier mâle, jouée par Laurene Landon, laquelle multiplie les exploits physiques non seulement pour mener à bien une vengeance personnelle, mais pour permettre aussi à ses compagnes de secouer le joug de leurs seigneurs et maîtres. Riche d'action, pimenté d'humour et admirablement photographié, tel est ce specimen d'heroic-fantasy qui apporta un grand bol d'air frais entre deux drames sanglants.

Autre film d'action, *Les Exterminateurs de l'an 3 000* lâcha sur l'écran large des hordes motorisées luttant férocement pour la possession de l'eau, dans un futur où la Terre est devenue un désert après un désastre écologique ; là aussi, les cascadeurs s'en donnent à cœur joie et l'action prime tout.

Les psycho-killers se sont à nouveau cette année manifestés en nombre, rappelant que la mode des films à « tueurs fous » n'est pas encore en voie de disparition. Tous les instruments meurtriers ont été utilisés, du rasoir au bazooka, de l'arbalète au javelot, de la fourche à la baïonnette, sans oublier la désormais inévitable tronçonneuse.

Rosemary's Killer, de Joseph Zito, bénéficie de quelques maquillages et effets sanglants signés Tom Savini, et nous permet de retrouver Farley Granger, jadis vedette importante que dirigèrent Hitchcock et Visconti. *The Slayer* de J.S. Cardone isole deux couples dans une maison au décor agréable qui ne les empêche pas de connaître des fins horribles, le tout oscillant entre la réalité et les cauchemars de l'une des jeunes femmes ; le suspense est habilement entretenu et les morts des personnages, longtemps annoncées, sont cruellement réalistes. *Pièces (Le sadique à la tronçonneuse)* fut nettement moins attractif et l'on est loin d'y reconnaître Juan Piquer Simon, qui fut jadis mieux inspiré.

Présentés hors-compétition, deux autres films inédits ont accumulé les morts violentes *Thriller*, de Bo. A. Vibenius, était auréolé de son interdiction totale par la censure suédoise en avril 1973 pour cause de violence trop extrême, ce qui n'a pas empêché une version de circuler dans les salles américaines dès 1974 sous le titre de *They Call her One Eye* et d'y réaliser d'excellentes recettes. Découvert aujourd'hui sur l'écran du Rex, ce drame conventionnel d'une fille de la campagne arrivant dans une ville où elle tombe sous la coupe d'un sinistre individu qui l'oblige à se prostituer après l'avoir droguée, puis lui crève un œil pour manque de docilité, nous a paru relever des pires mélos, jusqu'au moment où la belle (?) enfant se décide à se venger et multiplie les meurtres avec une facilité époustouflante, jusqu'au châtiment final du vilain exploiteur dont elle contemplera la lente agonie. Le film met surtout en valeur l'anatomie de la juvénile Christina Lindberg, la violence se limitant à quelques impacts de balles sur les corps des victimes, la copie américaine présentée n'étant pas la version intégrale qui effaroucha les censeurs.

Killing Touch de Michael Elliot, varie quelque peu le cadre des exploits sanglants du tireur fou classique, puisqu'il nous transporte au sein d'une équipe de jeunes athlètes américains sélectionnés en vue des prochains Jeux Olympiques. Plusieurs d'entre eux (et elles) seront victimes du tueur au javelot, jusqu'à la découverte (peu convaincante) du coupable qui périra à son tour transpercé, après une hallucinante poursuite de sa dernière victime trop coriace. Le scénario n'utilise guère les possibilités qui lui étaient offertes justement par la nouveauté du lieu de l'action et l'on ne parvient pas à s'intéresser aux personnages, jusqu'à la dernière bobine où l'action nous fait oublier la faiblesse de ce qui nous a conduit au dénouement.

Mais revenons à la compétition avec le très estimable *Scream Time* de Al Beresford, dont les trois sketches nous ont fort séduits, du montreur de marionnettes assassin à la maison ensorcelée en passant par la vision prémonitoire d'un meurtre, trois idées déjà utilisées auparavant, certes, mais rarement avec autant de bonheur. *Watership Down*, dessin animé de long métrage de Tony Grey et Paul Duncan, relate les curieuses tribulations d'un groupe de lapins libres tombant au pouvoir d'autres lapins régis par un véritable dictateur. Sujet un peu déroutant qui, malgré ses évidents attraits, n'a pas eu le succès qu'il méritait ; ses personnages animaux n'ont rien de disneyien, à l'exception du facétieux corbeau ; le graphisme et l'animation sont satisfaisants, mais le sérieux du sujet a éliminé les gags que l'on aurait pu attendre d'un cartoon où les animaux sont les vedettes, d'où peut-être la déception causée par cette production britannique pourtant pétrie de qualités.

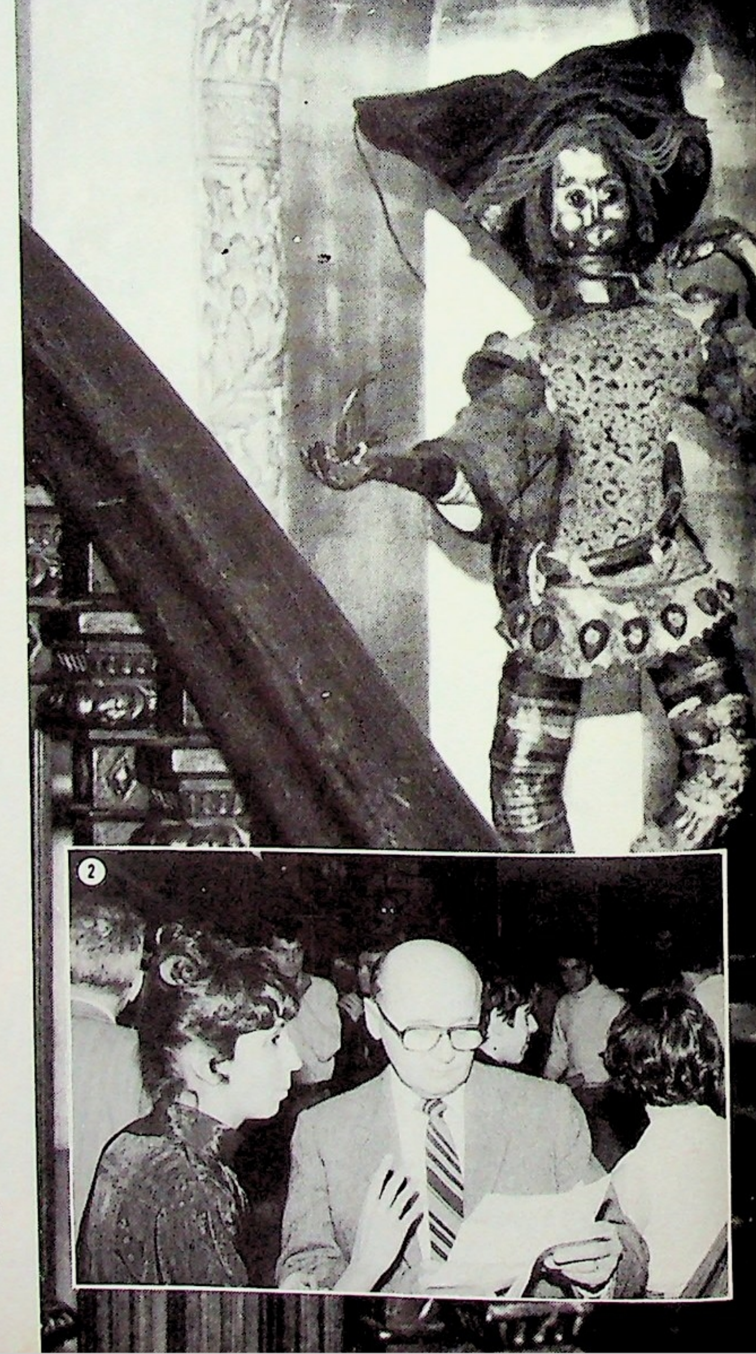
Issus également des rives de la Tamise, deux autres films inédits furent présentés et tout d'abord *The Hound of the Baskervilles*, nouvelle version du fameux romans de Sir Arthur Conan Doyle réalisée par Douglas Hickox qui vint assister à la projection, de facture très soignée, à la fois sur le plan pictural nous rappelant la belle époque de la Hammer, et sur celui de la fidélité à l'œuvre adaptée. Les acteurs sont bien choisis (Ian Richardson, Holmes traditionnel ; Nicholas Clay, Stapleton convaincant), les scènes de terreur avec le chien, bien réalisées, avec quelques visions saisissantes comme celle du cheval disparaissant sous la vase du marais, c'est pourquoi cette adaptation est à notre avis l'une des meilleures (avec celles de Sidney Lanfield et de Terence Fisher).

House of Long Shadows de Pete Walker est basé sur un roman de Earl Derr Biggers, père spirituel de Charlie Chan, donc spécialiste en énigmes savamment menées et brillamment dénouées. Celle-ci ne faillit pas à la tradition, nous réservant un coup de théâtre final du meilleur goût et du plus subtil effet. En outre, l'action est menée, autour du jeune Desi Arnaz junior, par le prestigieux quatuor que l'on sait, où chacun fait le numéro que l'on attendait de lui avec un brio et une aisance jamais en défaut. On ne saurait séparer l'un ou l'autre des trois grands que sont Vincent Price, Peter Cushing et Christopher Lee, qui donnent une fois de plus le meilleur d'eux-mêmes, cependant que leur aîné John Carradine fait une nouvelle et émouvante apparition, voulant ignorer ses évidents handicaps physiques. Quelle que soit la suite de leur carrière, tous quatre ont bien mérité du cinéma fantastique, et ajoutent, avec le présent film, un titre important à leurs impressionnantes filmographies.

Production néo-zélandaise, *The Lost Tribe*, écrit et réalisé par John Laing, brasse l'insolite et l'étrange à la faveur d'une très passionnante histoire de frères jumeaux dont l'un détruira l'autre pour usurper son identité ; mais la clef du mystère ne nous est livrée qu'après de longues péripéties se déroulant en partie dans le cadre exotique d'une île sauvage où vivait jadis une tribu ayant le culte des morts qu'ils conservaient en un lieu secret. A la recherche de son frère Max, l'anthropologue disparu, Edward découvrira la salle mortuaire de la tribu perdue mais en deviendra aussi occupant définitif. L'action est lente, mais envoûtante et très mystérieuse ; d'autre part, soulignons l'excellente interprétation de John Bach et de la ravissante Darien Takle.

Avec *Mausoleum*, de Michael Duggan, le Démon est lâché sur l'écran, métamorphosant la belle Bobbie Bresee en une hideuse créature semant la terreur et la mort, mauvaises actions récompensées par le Prix d'Interprétation féminine parce que perpétrées avec une très impressionnante férocité du faciès réel de l'actrice, par ailleurs fort sculpturale comme nous avons pu en juger à maintes reprises.

Enfin, *Siège*, des canadiens Paul Donovan et Maura O'Connel, constitue l'une des agréables surprises de ce Festival. Evoquant irrésistiblement *Assaut* de John Carpenter, il conte l'attaque d'une maison où s'est réfugié un homme traqué par une milice d'auto-défense, en une époque où l'on suppose que la police est en grève et que la pègre fait donc la loi. Tout le film, après une rapide exposition des faits et des personnages, concentre son action dans cette petite maison cernée par une demi-douzaine de tueurs en puissance, maison occupée partiellement par des



aveugles. La réalisation est vigoureuse, le montage n'a laissé aucune image superflue, les idées de script abondent dans le détail des péripéties angoissantes s'achevant invariablement par la fin tragique d'un membre de l'un ou l'autre des camps en présence ; bref, malgré la minceur du sujet, on est pris dans son rythme infernal dès la première séquence (l'exécution des prisonniers, d'une balle dans la nuque à travers le coussin pour amortir le bruit) et l'on demeure captivé jusqu'au bout, jusqu'à l'ultime plan nous révélant la véritable identité des tueurs « justiciers ». C'est par ailleurs un film très discutable (et regrettable) sur le plan idéologique, mais convenons seulement ici qu'il est excellent.

Cette année donc, si les films en compétition viennent de pays divers comme les Etats-Unis, la Grande-Bretagne, la Nouvelle-Zélande, l'Italie, ou l'Espagne, furent absents par contre les pays de l'Est de l'Europe et les productions asiatiques, mais en ce qui concerne ces dernières, la rétrospective combla cette lacune.

Car il y eut cette année une rétrospective d'une rare variété où — nul ne nous contredira — abondaient les chefs-d'œuvres. On vit défiler au générique les plus prestigieux noms d'acteurs (Boris Karloff, Peter Cushing, Barbara Steele, Christopher Lee, Ray Milland), les réalisateurs les plus aimés (Terence Fisher, Roger Corman, Mario Bava, Peter Sasdy) et les créateurs d'effets spéciaux les plus extraordinaires (Ray Harryhausen, Eiji Tsuburaya, Jim Danforth), bref de quoi satisfaire largement les cinéphiles les plus exigeants. Cela nous permit de vérifier la plupart des jugements portés jadis sur les œuvres alors qu'elles étaient fraîchement écloses : on ne peut nier, par exemple, que *Crime au musée des horreurs*, d'Arthur Crabtree, ait mal vieilli, se révélant incroyablement bavard ; constatation identique pour *L'homme H* d'Inoshiro Honda.

Mais à côté de cela, quel plaisir intact de retrouver deux *Frankenstein* de la Hammer du tandem Fisher-Cushing toujours aussi classiques et inamoviblement percutants, ainsi qu'un Dracula (*Une messe pour Dracula*) avec Christopher Lee où Peter Sasdy a réussi à égaler son aîné et professeur Terence Fisher ! Des films de Inoshiro Honda subsistent surtout les séquences à grand spectacle orchestrées par Eiji Tsuburaya, *Prisonnières des Martiens* demeurant la splendide bande dessinée à la Flash Gordon que nous avions découverte avec un étonnement ravi vers 1960. *Rodan* lui-même a conservé son charme naïf et son attrait visuel.

Beaucoup plus extraordinaires, demeurent toujours *La vallée de Gwangi* de Jim O'Connolly, sommet de la carrière de l'incomparable Ray Harryhausen, et *Quand les dinosaures dominaient*

Les invités du festival...

1 *Dario Argento, venu présenter « L'oiseau au plumage de cristal » et « 4 mouches de velours gris », dans les coulisses de son hôtel baroque et parisien (photo Sylvain Fabre).* ***2*** *Le réalisateur tchèque Oldrich Lipsy (« Adèle n'a pas encore diné »), membre du Jury, étudie les réglements (aux côtés de Cathy Karani).*
3 *Douglas Hickox, pour l'avant première de « Hound of the Baskervilles ».*



le monde, de Val Guest, où Jim Danforth a réussi de non moins splendides séquences d'animation mettant en évidence la faune préhistorique ! Au rayon du morbide et du funèbre, *L'enterré vivant* de Cornan reste supérieur au *Spectre du Professeur Hitchcock* de Hampton-Freda, quoique l'ultime demi-heure de ce dernier soit encore très forte en potentiel dramatique, surtout grâce la belle Barbara Steele.

Deux films à sketches très différents : *Les trois visages de la peur* de Mario Bava fut l'occasion de voir enfin le grand Boris Karloff à notre Festival, tandis que *Le Jardin des Supplices* de Freddie Francis nous rapelait le bon temps de l'Amicus alors concurrente redoutable de la Hammer.

Mais l'événement n° 1 de cette rétrospective fut incontestablement la redécouverte de deux œuvres très rares de Dario Argento (période pré-*Suspiria*) : *L'oiseau au plumage de cristal* et *Quatre mouches de velours gris*, invisibles depuis longtemps, et qui enchantèrent un public qui ne les connaissait pas ; œuvres empreintes de mystère et d'insolite, ponctuées de meurtres, de personnages inquiétants, baignant dans une atmosphère à nulle autre semblable jusqu'à un dénouement toujours fort surprenant. Dario Argento nous fit l'amitié de venir assister à l'une de ces projections et, monté sur la scène du Rex, reçut l'accueil chaleureux d'un public ayant auparavant scandé son nom avec impatience. Nous rendons compte par ailleurs des principaux films de la rétrospective, et notamment des deux productions signées Dario Argento.

Signalons enfin la deuxième vision dans le cadre du Festival (qui l'avait révélé en 1976) de *Burnt Offerings*, chef-d'œuvre d'épouvante de Dan Curtis avec Oliver Reed, Karen Black et Bette Davis sur le thème de la maison meurtrière, un film qui vous tient en haleine jusqu'à son hallucinant dénouement, l'un des plus horribles de toute l'Histoire du Cinéma.

Faut-il rappeler qu'une fois encore le Grand Rex s'avéra trop petit presque chaque soir pour contenir tous les fanatiques de Fantastique, quoique nombre d'entre eux eurent la possibilité d'assister aux séances supplémentaires de l'après-midi ? Bref, après ce nouvel et incontestable triomphe public, qui fit du Festival n° 13 — chiffre ici bénéfique — l'un des plus mémorables, il ne nous reste plus qu'à attendre avec impatience le 14e, en souhaitant d'ici là à tous nos lecteurs et à tous les spectateurs une bonne année en films fantastiques.

Pierre Gires



Dario Argento retrouve Macha Méril (qui fut son interprète pour « Les frissons de l'angoisse »), avant d'affronter la scène du Rex en compagnie d'Alain Schlockoff.



Le Jury du 13e Festival International de Paris du Film Fantastique et de Science-Fiction, composé de : Mathieu Carrière, Francis Leroi, Oldrich Lipsky, Marcel Schneider et Jean-Paul Zehnacker, a décerné les prix suivants :

Licorne d'Or,
Grand Prix du Festival :
X-TRO
de Harry Bromley Davenport (G.-B.)

Prix d'interprétation masculine :
Don Opper dans ***ANDROID*** (U.S.A.)

Prix d'interprétation féminine :
Bobbie Bresee dans ***MAUSOLEUM*** (U.S.A.)

Prix du meilleur scénario :
Paul Donovan pour ***SIEGE*** (Canada)

Prix des effets spéciaux :
LE SADIQUE A LA TRONÇONNEUSE (Espagne)

Prix spécial du Jury :
MAUSOLEUM, de Michael Dugan (U.S.A.)

Le Prix de la Critique :
décerné par Pierre Gires, Eric Leguèbe, Gérard Lenne, Pierre Nahman, Alain Riou et Jean-Claude Romer, a été attribué à :
SIEGE, de Paul Donovan et Maura O'Connell (Canada)

Le Prix de la musique de film :
décerné par l'Association Miklos Rozsa France a été attribué à :
Ennio Morricone, pour
HUNDRA (Espagne)

Le Grand du Public « R.T.L. »
décerné par les spectateurs du Festival a été attribué à :
MAUSOLEUM (U.S.A.)

Le Prix l'Ecran Fantastique
a été attribué à :
HOUSE OF THE LONG SHADOWS (G.-B.)

LA COMPETITION INTERNATIONALE :

Canada
SIEGE

Espagne
HUNDRA (Première Mondiale)
LE SADIQUE A LA TRONÇONNEUSE

Grande-Bretagne
THE HOUND
OF THE BASKERVILLES
(Première Mondiale)
THE HOUSE OF LONG SHADOWS
SCREAM TIME (Première Mondiale)
WATERSHIP DOWN
X-TRO

Italie
LES EXTERMINATEURS
DE L'AN 3 000 (Première Mondiale)

Nouvelle-Zélande
THE LOST TRIBE

ETATS-UNIS
ANDROID
MAUSOLEUM
ROSEMARY'S KILLER
THE SLAYER

LA SECTION INFORMATIVE :

BURNT OFFERINGS (U.S.A.)
THE KILLING TOUCH (U.S.A.)
THRILLER (Suède)

LA RETROSPECTIVE :

Hommage à la Hammer Film :
FRANKENSTEIN ET LE MONSTRE DE L'ENFER
UNE MESSE POUR DRACULA
QUAND LES DINOSAURES DOMINAIENT LE MONDE
LA REVANCHE DE FRANKENSTEIN

Hommage à Mario Bava :
LA BAIE SANGLANTE
LES TROIS VISAGES DE LA PEUR

Hommage à Inoshiro Honda :
L'HOMME H
PRISONNIERES DES MARTIENS
RODAN

Hommage à Roger Corman :
L'ENTERRE VIVANT

Hommage à Barbara Steele :
LE SPECTRE DU PROFESSEUR HICHCOCK

Hommage à Ray Harryhausen :
LA VALLEE DE GWANGI

Hommage à Dario Argento :
L'OISEAU AU PLUMAGE DE CRISTAL
QUATRE MOUCHES DE VELOURS GRIS

Hommage à Peter Cushing :
LE JARDIN DES TORTURES



MAUSOLEUM

Réalisé en 1981, à une époque où les petites productions américaines ne juraient plus que par les films calqués sur *Vendredi 13*, *Mausoleum* fait presque figure d'anachronisme tellement son scénario et sa mise en scène rappellent les meilleures séries B des deux précédentes décennies (seuls les effets spéciaux sophistiqués témoignent de l'époque à laquelle le film a été réalisé).

Il n'est pas question ici de tueur dément courant après des étudiantes en chemise de nuit… mais de possession démoniaque ! Le film de Michael Dugan est construit à partir d'un récit très structuré respectant cette règle d'or que constitue la progression dramatique, à l'inverse donc de ces productions (et elles sont légion) qui, après avoir étalé toutes leurs cartes au terme de la première bobine, se révèlent d'un mortel ennui jusqu'à la conclusion.

C'est Bobbie Bresee, une actrice américaine totalement inconnue en France mais qui ne devrait plus le rester longtemps, et ce, en raison de son Prix d'Interprétation et de sa plastique irréprochable, qui tient le rôle principal de *Mausoleum*. Cette dernière aurait tout pour être heureuse (un mari beau et gentil, une luxueuse villa et certainement une fortune considérable) si elle n'avait été frappée voici une vingtaine d'années par une malédiction ancestrale, dont l'origine se situe dans le mausolée familial, et qui affecte, à chaque génération, le premier enfant de sexe féminin… Qui pourrait donc croire que derrière le ravissant visage de « Susan » se cache un hideux démon à qui il aura fallu vingt ans avant de commencer à se manifester, mais avec quelle fureur ! Bien évidemment, le comportement de Susan s'altère, éveillant des soupçons chez son mari et le meilleur ami du couple, un psychiatre heureusement familiarisé avec les problèmes de possession… Mais avant que ces derniers aient pu réagir, Susan aura déjà laissé dans son sillage un nombre conséquent de victimes… Et dans quel état : gorge arrachée, torse éclaté, etc.

Les effets spéciaux très réussis qui parsèment le film sont l'œuvre d'un nouveau-venu dans le domaine du « special effect makeup » : John Buechler. Depuis *Mausoleum*, Roger Corman en a d'ailleurs fait son maquilleur attitré (*Sorceress, Deathstalker, Kain of Dark Planet*, etc.)…

Evitant le piège de l'horreur gratuite, le talentueux réalisateur de *Mausoleum* a savamment mis en valeur le travail de John Buechler : les effets « gores » et les maquillages n'ont été intégrés dans le film qu'aux moments véritablement opportuns, avec pour résultat de les rendre encore plus percutants tout en faisant progresser l'action.

Mausoleum bénéficie en outre, de ces détails techniques qui rendent un film si plaisant à suivre : une photographie soignée, des décors très élaborés, des mouvements de « steadgCam » surprenants, et surtout un humour particulièrement bien employé et dosé, dont le summum est atteint, non pas par la dernière image qui relèverait presque de la farce, mais par la prestation hilarante (survenant paradoxalement au moment le plus effrayant du film) de La Wanda Page, la femme de ménage noire, qui « ne comprend décidément rien à tout ce qui se passe » et préfère plier bagages en roulant des yeux comme il n'est pas permis !…

Gilles Polinien

ROSEMARY'S KILLER

Se refusant à faire offense à son titre, *Rosemary's Killer* s'inscrit dans la plus pure tradition du psycho-killer s'octroyant en prime et pour notre plus grand plaisir, le talent de Tom Savini qui signe là des effets spéciaux en tous points dignes de sa réputation.

Au gré d'un scénario traditionnel évoquant irrésistiblement les *Hell Night, Prom Night* et autres, Joseph Zito nous entraîne au cœur d'une fête annuelle dont l'initiative revient aux diplômés de la promotion qui seront progressivement décimés par un mystérieux assassin que seules distinguent sa tenue de commando et sa maîtrise de l'arme blanche. Caractéristique insolite de ce tueur, la rose rouge déposée sur chacune de ses victimes, symbole d'un tempérament passionné s'il en fut ! Pour l'esprit curieux et imaginatif de la jeune Paméla, il n'est qu'un pas, allègrement franchi, pour remonter quarante ans plus tôt, époque où dans les mêmes circonstances, Rosemary Chathman et son ami d'un soir étaient massacrés par un G.I. en tenue de combat qui laissa sur leurs corps mutilés, une rose rouge, avant que de disparaître à jamais...

Arguant sur le suspense instauré par la possible identité du criminel supposant les thèses d'un déséquilibré reprenant à son compte les données d'une ancienne et tragique histoire, ou du même et insoupçonnable meurtrier, Joseph Zito a réalisé un film soigné et dépourvu de prétentions. Son rythme allègre et nerveux se trouve régulièrement ponctué par d'incisives séquences de meurtres inanimement saluées par les applaudissements festivaliers. C'est d'ailleurs en cela que *Rosemary's Killer* se distingue de ses prédecesseurs, Tom Savini contribuant à cette réussite avec une audace et une virtuosité sans pareilles. On gardera tout particuluièrement en mémoire certaines scènes comme le double empalement de Rosemary et de son ami, le couteau traversant de part en part la tête d'un jeune homme, dont le regard révulsé par la douleur fera jaillir deux globes blancs et aveugles, tandis que sa compagne, prenant une douche, se verra éventrée par les dents acérées d'une fourche, la soulevant tel un banal insecte. Et l'on pourra encore savourer bien d'autres morts artistiquement orchestrées avant que n'intervienne celle du coupable, survenant à répétition ainsi qu'il se doit désormais...

Cathy Karani





SCREAM TIME

Figure désormais rare au sein des productions actuelles, le film à sketches retrouvait cette année droit de cité sous l'efficace et talentueuse bannière de Al Beresford qui devait nous plonger dans l'univers merveilleux et cauchemardesque de l'inquiétant *Scream Time.*

Ce récit met en scène un trio d'adolescents en mal de distractions et qui pour « égayer » une longue soirée, visionnent trois films d'effroi en cassette. Chaque histoire fait ainsi basculer le spectateur dans une dimension fantastique étayée par scénario dont l'originalité et l'habileté nous séduisent à chaque image davantage. Evoquant un thème cher au genre, avec le dédoublement de personnalité, le premier sketch nous révèle les tourments d'un paisible marionnettiste en proie aux affres de la persécution que lui font tour à tour subir les siens, dont il est la risée. Mais sa raison et sa patience trouveront leurs limites, et c'est ainsi que progressivement mourront les membres de cette famille, bourreaux de l'art, terrassés par une marionnette vengeresse. Du moins, la dextérité technique de Beresford parviendra-t-elle à nous en convaincre par la vision de ce petit guignol surgissant ça et là et martelant de son bâton le crâne des victimes agonisantes, avant que la fin ne nous dévoile le visage du vrai meurtrier, manipulateur possédé par sa création comme l'était celui de *Magic*...

Plus étonnant peut-être, le second volet de ce film nous fait pénétrer dans un diabolique conte de fées, dont d'étranges créatures sont les gardiens. Merveilleux, insolite, terreur et magie se conjuguent harmonieusement au gré d'ingénieux effets spéciaux qui ébahissent et soulèvent l'enthousiasme du spectateur (tableaux prenant vie, objets se déplaçant, minuscules créatures inertes brusquement atteintes de gigantisme et de folie meurtrière...). Sous la gouverne de deux vieilles et charmantes dames qui sont en fait deux redoutables sorcières, une histoire somme toute très morale et qui confirme que « bien mal acquis, ne profite jamais » !...

Directement issu de cette tragique lignée des « maisons qui tuent » (*La maison du diable, Amityville,* etc...) le dernier sketch est assurément le plus surprenant, cynique et cruel de cette réalisation. Un couple emménage dans une vaste demeure et aussitôt la jeune femme devient la proie de terrifiantes et inexplicables visions qui lui révèlent l'horrible massacre dont une famille serait victime sur les lieux mêmes. Une indicible terreur s'empare progressivement d'elle tandis qu'à chaque détour de la maison surgissent chaque jour plus nettement les images d'un tueur, couteau en main lacérant indifféremment père, mère, enfants et autres. Son équilibre vacille dangeureusement et l'intervention d'un médium ne l'aidera en rien.

Une violente dépression nerveuse aura finalement raison de la jeune femme qui sera internée tandis que son mari devra vendre la demeure. C'est à cet instant que le film bascule dans l'horreur totale, révélant la nature des événements prémonitoires qu'annonçaient les visions. Le spectateur découvre avec stupeur les nouveaux locataires dont il sait qu'ils seront sous peu victimes de l'inéluctable drame qui va se jouer sous la main meurtrière du fou dont le journal annonce en première page l'évasion. Un drame qui s'amorce avec la gorge tranchée de l'ancien résident et que nulle vision ne laissait présager.

Le tonnerre d'applaudissements qui succéda à cette projection confirme la réussite de cette réalisation. La mise en scène énergique menée sur un rythme qui ne laisse place à aucun temps mort, trouve un terrain idéal avec ces trois récits qui se disputent en vain notre préférence tant chacun d'eux recèle d'attraits et de surprises, parvenant à un équilibre qui fit de *Scream Time* l'un des plus savoureux moment de ce treizième festival !

Cathy Karani





The Slayer

Rêves et surtout cauchemar sont deux mamelles auxquelles le film de terreur s'abreuve souvent, l'intérêt de ces éléments étant de dérouter le spectateur afin qu'il ignore si ce qu'il voit est réel ou un songe ; maints réalisateurs ou scénaristes nous ont ainsi transportés au pays des songes sans que nous nous en doutions, jusqu'au moment voulu de la révélation nous ramenant à la réalité. Mais alors l'astuce suprême consiste à nous faire comprendre que le cauchemar n'était que la prémonition d'événements allant effectivement se produire.

The Slayer débute ainsi par une séquence fort mouvementée où Kay, l'héroïne court le pire danger avant de se réveiller bien au calme dans son lit. L'essentiel de l'action nous transporte ensuite sur une île où Kay, son mari, son frère et sa belle-sœur viennent passer quelques jours de vacances ; déposés sur la belle plage par le petit avion de tourisme, ils vont occuper une demeure non loin du rivage, enfouie dans une luxuriante végétation, mais pour y accéder, ils passent devant un bâtiment délabré qui attire aussitôt l'attention inquiète de Kay. Plus tard, beaucoup plus tard, Kay pénétrera enfin dans le lieu étrange et y trouvera la concrétisation de ses terreurs nocturnes.

Les quatre vacanciers vont connaîte tour à tour l'angoisse et l'horreur, mais ce que l'on peut reprocher à la majorité des films de ce style, c'est l'indigence et le manque d'imagination des scénaristes (ici. le réalisateur J.S. Cardone lui-même) qui isole sans motif valable l'un des personnages du reste du groupe, et ce personnage — le plus souvent une jeune femme dévêtue — erre dans la nuit jusqu'à ce que la mort frappe ! Et le procédé se renouvelle plusieurs fois, tout au long du film, ce qui ôte toute crédibilité à l'histoire ; reconnaissons ici que les meurtres sont fort bien exposés et sortent quelque peu de la banalité (la décapitation à l'aide des deux volets de la trappe d'une cave, par exemple).

On devine que rôde sur l'île une force maléfique confusément perçue par l'esprit extra-sensoriel de Kay, laquelle n'est bientôt plus tout à fait certaine de n'être que victime de cauchemars. Et lorsque, seule, ayant découvert l'horrible sort de ses compagnons, elle se barricade dans la maison pour empêcher une chose immonde d'y pénétrer, ce sont bien tous ses songes nocturnes les plus affreux qui se matérialisent enfin. Mais l'ultime séquence ne nous laisse-t-elle pas entendre que tout cela ne sera qu'un rêve ? Quelques bons moments de suspense et d'horreur fractionnent une action plutôt statique que peu d'éléments originaux distinguent de la majorité de ce genre d'histoire. Autant dire qu'on reste un peu sur sa faim, même après la rapide vision de l'entité monstrueuse.

Pierre Gires

Il y a de cela longtemps, bien longtemps, dans les vastes forêts du septentrion, vivait une communauté de guerrières n'utilisant occasionnellement les hommes qu'aux seules fins reproductrices, ceux-ci les laissant ensuite avec leurs seules filles tandis qu'eux partaient avec les enfants mâles. Ainsi s'était constituée une tribu d'amazones se suffisant à elles-mêmes et menant une existence paisible tout entière vouée à la chasse et aux travaux indispensables à leur vie nomade dans une nature farouche. Un jour maudit apparurent, vêtus de peaux de bêtes et coiffés de casques à cornes d'aurochs, des dizaines de barbares qui s'abattirent sur la communauté surprise dans sa quiétude quotidienne et qui massacrèrent impitoyablement tous ses membres, malgré leur résistance désespérée. Partie chasser en solitaire ce matin-là, une seule guerrière, Hundra, échappa à l'holocauste ; à son retour, elle trouva les cadavres de toute sa famille et de toutes ses compagnes.

Ainsi débute, par une extraordinaire séquence de bruit, de fureur, d'armes blanches entrechoquées et de chutes de chevaux, au son martial d'une musique de Morricone dont les accents vivaldiens accompagnent majestueusement la violence picturale de l'action, ce film d'aventures antiques dont le scénario donne la prépondérance, à tous les sens du terme, à l'élément féminin. Car Hundra, l'héroïne, vraie superwoman, manie toutes les armes avec la maîtrise du meilleur guerrier, et, surtout, au cours de ses pérégrinations à la poursuite de sa vengeance, éveillera chez ses consœurs, encore ravalées au rang d'esclaves des mâles tout comme aux temps préhistoriques, les premières vélléités de révolte. Le film abonde en conotations d'un humour savoureux ne pouvant qu'être apprécié des spectatrices : Hundra fait la loi parmi les barbares qui tentent vainement de lui imposer la leur, c'est elle qui choisit celui qui sera le père de son enfant (et qui est naturellement le seul à ne pas la traiter en inférieure et à ne pas se conduire en brute primitive). Finalement prisonnière du clan guerrier qui massacra sa tribu, Hundra sera contrainte à la soumission, son bébé ayant été kidnappé pour la circonstance, mais lorsque l'enfant sera récupéré, grâce à son père et à une campagne décidée à secouer le joug des tyranniques guerriers, Hundra se déchaînera et décimera tous ses adversaires en un ultime combat homérique dont nous ne perdrons aucun détail grâce à l'utilisation — ici pleinement justifiée — du ralenti. La séquence initiale, elle aussi, est soulignée par quelques visions de charges de chevaux dévalant la montage, le ralenti leur donnant un aspect fantômatique conférant à leur apparition une allure cauchemardesque : ce sont bien les cavaliers de la mort qui surgissent pour accomplir leur sanglante mission !

Nous avons déjà souligné l'apport de la musique d'Ennio Morricone, qui réussit là l'une de ses meilleures partitions digne de l'envergure du spectacle qu'elle magnifie par sa vigoureuse orchestration. La réalisation de Matt Cimber a l'ampleur requise par le sujet, et la belle Laurene Landon ne ménage pas ses efforts pour donner toute crédibilité à son personnage presque mythologique sans rien perdre de sa sculpturale féminité. Extérieurs et décors, travail des multiples cascadeurs, costumes, photo en scope, rien n'a été négligé pour ne pas nuire à la qualité de l'ensemble. On peut seulement regretter que le scénario n'ait pas osé franchement s'adonner au merveilleux et au fantastique comme le permettaient le lieu et l'époque de l'action.

Hundra est en définitive un spectacle vivifiant, tonifiant, sans prétention aucune sinon de transporter le spectateur bien loin de ses soucis quotidiens : on ne peut nier qu'il y réussit pleinement !

Pierre Gires



ITALIE

LES GLADIATEURS DE L'AN 3000

Nous voilà une fois de plus au cœur d'un monde futur foncièrement pessimiste : la Terre n'est plus, en effet, qu'un vaste désert sur lequel aucune pluie n'est tombée depuis qu'un désastre sans doute nucléaire a banni les nuages autour de notre pauvre globe martyrisé. Que sont donc devenus les humains ? Les uns s'efforcent de survivre dans des cavernes, autour des rares points d'eau encore non taris, conservant symboliquement les ultimes spécimens végétaux ; constituant une communauté où chacun dépend de tous, ils sont les derniers vestiges de ce qui fut un monde civilisé. Quant aux autres, sans doute la majorité, ils forment des gangs itinérants, écumant les routes désertes, attaquant tout ce qui passe à leur portée pour tuer et surtout s'emparer de l'eau véhiculée par les énormes camions de l'une ou l'autre des communautés précitées. Le décor et les personnages étant en place, l'action peut commencer ! En fait, elle ne cesse guère tout au long de ce film qui prouve une fois de plus que les cinéastes italiens, après avoir accommodé à leur façon le western, le policier et l'épouvante, ont su opportunément profiter du filon créé par un certain film australien bien connu de nos lecteurs.

Car nous sommes bien en présence d'un remake-plagiat du fameux *Mad Max*, pillé dans ses moindres détails, notamment dans les costumes des barbares du futur, et jusqu'à la trogne patibulaire et bestiale du chef de la horde sauvage !

Force est de reconnaître cependant, que, sur le seul plan strictement spectaculaire, la réussite est totale : camions, voitures et motos se poursuivent, se carambolent et se détruisent avec une rare vigueur grâce à une caméra très mobile ne perdant aucun détail des affrontements sanglants se déroulant sur les véhicules lancés à train d'enfer ! C'est du déjà vu, mais reconnaissons que la copie est très conforme à l'original !

Dans ce futur redevenu préhistorique par certains côtés, les restes d'une science prodigieuse (sans doute responsable du Grand Désastre) nous sont démontrés à travers le personnage d'un enfant au bras artificiel doué d'une force peu commune, gadget permettant quelques moments savoureux lors des bataille et des embuscades.

Le scénario, sans imprévus, ne se permet que de rares digressions dont la seule se voulant intéressante s'explique pourtant assez faiblement : le point d'eau vers lequel convergent tous les personnages, est sévèrement gardé par d'étranges cerbères au visage hideux qui préfèrent détruire la précieuse source plutôt que de la voir tomber entre les mains des hommes. Heureusement pour ces derniers, après l'accablement provoqué par l'anéantissement de leurs espoirs, viendra la promesse d'un monde meilleur symbolisé par une pluie quasiment miraculeuse ! Encore une fois, rien de bien original dans tout cela, sinon qu'il fallait bien sacrifier à la happy-end trop souvent imposée au mépris de la plus élémentaire véracité.

En bref, ce film sans surprises ne fait qu'exploiter un riche filon qui, de *Mad Max* à *Stryker* en passant par *Le Camion de la mort* et autres *Guerrier de l'Espace*, a élevé au rang de « stars du futur » nos très contemporains bolides des autoroutes, grisant les spectateurs de vitesse et de bruit, véritable phénomène sociologique comme seul le cinéma peut en engendrer ! Cette violence motorisée n'est rien d'autre que la transposition moderne des courses de chars et autres combats de gladiateurs de l'époque antique, d'où son attrait spectaculaire indéniable sur une génération pour laquelle plus rien n'est trop sensationnel.

Pierre Gires





CANADA

SIÈ[GE]

Parmi les films de cette treizième édition, il en est un qui fascina tout particulièrement l'assemblée tant par les qualités scénaristiques et cinématographiques qui le composent que par le climat de tension insoutenable qu'il exhale et qui s'abattit progressivement sur la salle telle une chape d'angoisse.

Unanimement salué par le jury critique qui devait lui octroyer son prix, *Siège* à l'exemple des deux films précédents auxquels il se réfère *(Les chiens de paille, Assault)* s'avère beaucoup plus fantastique par son atmosphère et par la violence qu'il recèle, que par ses véritables composantes.

Evoquant les sujets d'une actualité brûlante que sont devenues l'insécurité et l'auto-défense dans notre société, Paul Donovan met en scène avec une rigueur dépourvue de tous compromis et fioritures, le scénario percutant qu'il a lui même écrit.

D'emblée, le décor est planté et l'action s'y inscrit, implacable et cruelle. Halifax, port canadien et cité métallurgique, subit le siège silencieux de ses forces de police en état de grève. Dans le même temps, cinq individus armés de battes de base-ball (on songe à *Orange mécanique*) font une entrée remarquée dans « La Crypte », bar réservé aux homosexuels de la ville. Très vite le comportement belliqueux des intrus qui se présentent comme les membres d'un « ordre nouveau » chargé d'établir de plus stricts préceptes dans les mœurs locales, va se heurter à la réaction défensive du barman qui payera son courage de sa vie, sous l'œil des autres consommateurs horrifiés. Visiblement dépassé par cet événement accidentel, le groupe fait appel à son chef, Cabe, qui arrive rapidement.

D'un professionnalisme glacial, Cabe fait ligoter les témoins qu'il abat froidement un à un d'une balle dans la nuque. Galvanisé par la peur engendrée par la mort absurde de ses compagnons, Daniel parvient à s'échapper, poursuivi dans les rues obscures et désertes de la ville. Au terme de sa course désespérée, il sera finalement recueilli par les occupants d'un appartement à la porte duquel il avait été acculé. Occupé par Horacio, sa compagne Barbara et trois amis dont deux adolescents aveugles, cet appartement va devenir l'antre de ce *Siège* qui débouchera sur un sanglant massacre...

A ce siège implacable deux raisons vont présider : l'aveugle violence d'un groupe d'individus prêts à tout pour assouvir ses volontés, et l'obstination d'un homme paisible refusant de subir sans réagir le joug de l'intimidation. Mais à l'encontre d'*Assault* dont Donovan reprend en tous points la situation initiale, et qui tirait son aspect fantastique de l'anonymat dans lequel évoluaient les assiégeants s'identifiant ainsi aux forces du mal livrées à l'éternel combat, *Siège* en cela beaucoup plus proche des *Chiens de paille*, s'adonne à une réelle étude psychologique des protagonistes.



Chaque personnage révèle sa personnalité et ses motivations, qui, des plus meurtrières aux plus légitimes, convergent dangereusement les unes vers les autres. Le désir d'instaurer la peur habitant le groupe « ordre nouveau », apparaît comme le révélateur de leurs propres craintes vis-à-vis de Cabe envers lequel ils ne peuvent admettre l'échec. Cabe énigmatique et méticuleux tel un robot néfaste, symbole d'une société implacable où les sentiments s'effacent pour engendrer des êtres robotisés, seulement aptes à accomplir la fonction pour laquelle ils ont été programmés (comparé à Cabe, le Max d'*Androïd* est un remarquable modèle d'humanité !). Face à ces tueurs, le petit groupe de résistants se découvre des ressources insoupçonnées.

Ainsi les deux aveugles, prêts à faire le sacrifice de leur vie à une occasion qui leur est pour une fois donnée de pouvoir être utiles aux autres, et qui se montreront plus braves que Barbara, terrorisée, et pour cela toute disposée à remettre la monnaie d'échange que représente le fugitif. Mais c'est peut-être Horacio dans sa banalité de citoyen des plus communs qui surprend davantage. Pour cet homme visiblement indifférent aux réalités du monde (il menace outrageusement les tueurs d'une arme dont il ne s'aperçoit nullement qu'elle n'est pas chargée) la présence de Daniel sera l'écho d'une prise de conscience aigüe qu'il assumera totalement avec une rare maîtrise. Servis par des acteurs au jeu d'une efficacité et d'une sobriété admirables, si authentiques qu'ils semblent davantage être protagonistes qu'interprètes, ces personnages puisent leur force dans l'étonnante crédibilité qui les distingue, et ne s'estompe à nul moment. Avec une intelligence et une lucidité qui font défaut à nombre de ses collègues, Paul Donovan mène son film tambour battant, usant avec un art consommé de sa caméra toujours mobile, plaçant le spectateur dans une situation de tension extrême. Le minuscule appartement communiquant avec celui d'à côté prend ainsi les allures d'un mortel champ de mines dans lequel chaque partie de terrain devient la certitude d'une mort diabolique. Lorsqu'enfin le fatal chassé croisé prendra fin, faute de combattants, chacun ayant été décimé dans des circonstances que la caméra nous dévoile avec la rigueur d'un documentaire (fusil faisant éclater une tête à bout portant, électrocution, hâche fichée dans un cou, gorge fendue par un filin d'acier...) le spectateur tentera enfin d'échapper à l'oppression de ce cauchemar trop réel, et Donovan jouera sa carte maîtresse : l'ultime image nous dévoilera froidement le visage tuméfié du seul rescapé du groupe « nouvel ordre » revêtu de l'uniforme d'officier de police et ramassant la balle d'une enfant dans un jardin public !

Une conclusion qui ne laisse aucun doute sur les motivations de l'auteur de ce film remarquable, et qui dévoile insidieusement au spectateur que le cauchemar vient à peine de commencer...

Cathy Karani



XTRO

Xtro aura certainement été le film le plus attendu du Festival. Décrit comme le mélange le plus détonnant de science-fiction et d'horreur depuis *Alien*, le film de Harry Bromley Davenport avait en effet de quoi exciter la curiosité de tout un chacun.

C'est à la fois grisé et intrigué que l'on ressort de la projection, car *Xtro*, comme toutes les premières œuvres, s'avère d'une richesse tellement désordonnée qu'on a du mal à s'y retrouver, et nombreux ont dû être les spectateurs à se poser des questions sur un film, somme toute, anarchique...

Harry Bromley Davenport oriente son récit dans plusieurs directions : le père du jeune Tony est enlevé par des extra-terrestres (*Rencontres du 3e type*). Il revient sur terre quelques années plus tard, enfanté par une créature ressemblant à une « sauterelle humaine » qui s'accouple avec une terrienne *(Alien)*. Venu récupérer son fils, il lui communique un virus meurtrier *(Frissons)* et ce dernier, doué de pouvoirs surnaturels, soulage ses instincts vengeurs grâce à ses jouets devenus vivants *(Bandits, bandits)*... Ajoutez à cela le personnage de la mère de Tony flanquée d'un concubin antipathique, une jeune fille au pair volage, et une voisine de palier aussi bête que méchante, faites cohabiter et agir de manière parfaitement illogique ce petit monde, et vous obtiendrez la mixture dont *Xtro* est issu !

Ainsi que nous le précisait son réalisateur (lors d'un entretien paru dans notre numéro 39) *Xtro* souffre du fait que cinq personnes aient, à des moments différents, participé au scénario et transformé celui-ci en un récit hybride et tentaculaire.

Heureusement *Xtro* se rachète par une mise en scène fourmillant d'idées aussi folles que celles de la panthère, du clown ou du G.I., tous trois instruments de mort. On ressent alors cette impression étrange, baignée de peur et de plaisir, qui caractérise les rêves. La caméra du réalisateur semble affectionner les angles imprévus, surplombant la plupart du temps son sujet et conférant à l'ensemble de ces scènes filmées « de haut » un aspect encore plus irréel, parfaitement fantastique.

Et puis, il y a les fameux effets spéciaux, omniprésents au début du film... et presque inexistants à la fin ! C'est sans conteste la principale erreur d'*Xtro* que d'avoir ainsi éludé un final apocalyptique par une conclusion aussi plate qu'incompréhensible. Les amateurs de sensations fortes se consoleront en se remémorant

→

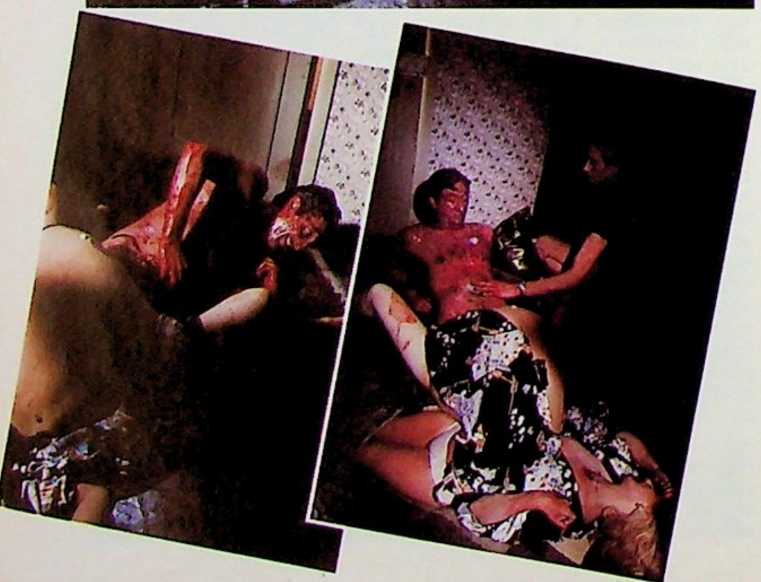
la traumatisante scène d'accouplement entre la « sauterelle humaine » et la jolie blonde paralysée d'effroi qui débouchera quelques heures plus tard sur l'accouchement le plus choquant de toute l'histoire du cinéma. Avec des moyens hyper-limités, les spécialistes des effets spéciaux ont réalisé des prodiges, apportant la preuve que l'imagination — combinée au talent — constitue toujours le pivot essentiel de n'importe quelle entreprise, même dépourvue d'argent.

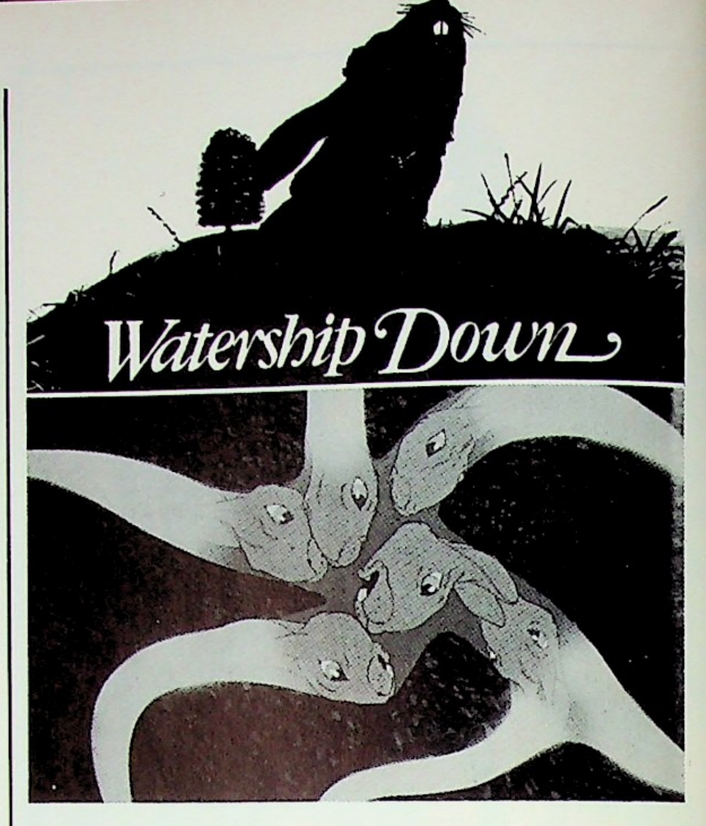
Face à ces monstres sacrés que sont les effets spéciaux, il semble curieusement normal, qu'en comparaison, les interprètes d'*Xtro* apparaissent presque fantômatiques. Malgré tout, Bernice Stegers (inoubliable dans *Baiser Macabre* et *La cité des femmes*) parvient à insuffler à son personnage une dimension humaine et surtout maternelle et sa prestation n'en demeure que plus admirable !...

Gilles Polinien

La terrifiante scène d'accouchement de « X-Tro ».







Watership Down

Lorsqu'une famille de lapins décide de fuir la prairie qu'elle occupait et qui se trouve soudain menacée par la main de l'Homme, elle ne sait pas que cette quête de la Terre Promise est pleine d'embûches pires, peut-être, que celles-là même qu'elle cherche à éviter ! Mais l'instinct de l'aventure est le plus fort et c'est l'odyssée de cette troupe de lapins que nous compte le dessin animé de Tony Guy, inspiré d'un roman célèbre — chez les Anglo-Saxons du moins — de Richard Adams. Mais l'on s'en doute, ce sont moins les péripéties que connaissent ces charmants animaux qui nous passionnent, que tout ce qu'elles symbolisent, et avec elles, les différents protagonistes. Car, sur un mode narratif qui n'est pas sans certaines recettes du bon vieux La Fontaine, *Watership Down* traduit à travers toute son histoire une vision du monde humain, depuis les dissensions qui apparaissent au départ parmi les animaux — les uns qui osent, les autres qui n'osent pas, tout en sachant que c'est pourtant leur seule chance — jusqu'aux luttes ultimes qui vont permettre à nos héros de s'imposer dans le lieu de leur choix, où règne la terreur entretenue par la violente tyrannie d'un lapin sadique (voire fasciste). Au passage nos petits personnages trouveront des alliés providentiels, en particulier un corbeau plein de ruse, et nous auront enseigné que l'amitié et la volonté de vivre aussi bien que de vaincre triomphent bien souvent, par leur union, des obstacles les plus sournois...

Il n'est pas aisé, en une époque aussi matérialiste que la nôtre, de passionner les foules par une fable animalière dont la vraie raison d'être est un discours sur notre monde ; le dessin animé était bien évidemment la meilleure formule qui permît d'atteindre le but. Ici l'équipe a joué totalement la carte qu'elle avait choisie en adoptant délibérément un style adulte et parfois violent — réaliste même, autant que peut l'être cette forme de cinéma — et en le nuançant par la précision du dessin et la qualité des décors et des couleurs. *Watership Down* finit ainsi par moments, à travers l'ambiguïté du langage, à faire presque oublier qui sont les personnages, pour prendre les allures d'une épopée parfois grandiose, reposant, selon les lois du genre, sur la lutte et le sang. Et l'on en vient à s'étonner de voir de simples lapins jouer si bien les hommes, à moins, après tout, que ce soit les hommes qui se comportent comme des lapins. Le propos est-il d'ailleurs de choisir ? Ici, sûrement pas. L'allusion est directe, parfois même un peu grosse dans le symbolisme des noms. Mais jouant tout à la fois sur notre perception d'adultes et sur notre sensibilité d'enfants, le film nous fait ressentir non sans délectation cette vision détournée d'un microcosme, grâce à une fantaisie latente habilement soutenue par la musique, et qui s'inscrit presque continuellement en arrière-plan du drame.

C'est bien d'une fable qu'il s'agit, remettant le genre au goût du jour, mais n'oubliant pas qu'une des règles essentielles est de maintenir le spectateur dans un état de grâce qui lui permet de retrouver la réalité à travers une déformation constante de celle-ci.

Watership Down y réussit parfaitement et, sans dépasser le ton d'aventure et d'action qui constitue un des fondements du Festival du Rex, a apporté à celui-ci une note de fraîcheur des mieux venues.

Bertrand Borie

THE HOUND OF THE BASKERVILLES



Dans *Le chien des Baskerville* s'inscrit traditionnellement une vision fantastique un peu particulière, car il s'agit en même temps d'une enquête policière de type réaliste. Quelle a été votre approche ?

Pour moi, le fantastique c'est ce qui dépasse le réel. Mais vous savez qu'en anglais, le mot « fantastique » n'exprime pas un genre. C'est une perception des choses.

A la fin du film, un des personnage déclare : « sans imagination, il n'y a pas d'horreur. » Cela résume-t-il votre pensée ?

Oui et c'est tout à fait applicable à une histoire comme celle du *Chien des Baskerville.* Une de nos difficultés majeures a été que le chien n'est pas en soi terrifiant. Un tigre l'est, mais un chien ne suggère pas, par nature, le danger. On a même songé à avoir recours à un dentiste pour fabriquer de faux crocs, mais cela n'ajoutait rien. Nous sommes alors revenus à l'idée qu'il fallait utiliser l'animal traditionnel et le rendre terrifiant autrement. De même pour les yeux, nous avons eu beaucoup de problèmes car il y avait quantités de procédés qui leur donnaient un aspect inquiétant, mais aucun ne fonctionnait bien quand on le filmait et qu'on regardait le résultat. Il nous a fallu finalement travailler image par image sur la pellicule directement, pour la lueur autour du chien en particulier.

Mais était-ce nécessaire ? Ne pensez-vous pas qu'en un sens c'est très conventionnel ?

Cela fait partie du roman de Conan Doyle... Et en fait, quand les problèmes se sont posés, nous étions déjà trop avancés dans le tournage de ces scènes pour reculer. Nous n'avions pas imaginé que nous rencontrerions de telles difficultés.

Pensez-vous que la difficulté vient du fait que le chien est un animal domestique ?
On tire pourtant bien des effets des enfants, par exemple...

C'est différent. Il s'agit toujours d'enfants qui sont, d'une façon ou d'une autre, possédés. Mais les enfants ne sont pas terrifiants par eux-mêmes. C'est dans un certain aspect de leur intelligence que la terreur prend source. Je crois en effet qu'un animal domestique ne devient pas terrifiant facilement, du moins au sens où nous l'entendons ici. Les chats, c'est un peu plus aisé — mais ils ont un passé historique plus lourd... Certes vous avez des chiens célèbres, dans *La malédiction* par exemple, mais on retombe sur le problème de la possession.

Mais pourquoi avoir choisi de faire une nouvelle version cinématographique de ce roman ?

En fait, je ne l'ai pas choisi. Mais j'ai toujours été fasciné par Conan Doyle qui représente à mes yeux toute une tradition littéraire anglaise, qu'illustrent également des écrivains comme Agatha Christie, Daphné du Maurier... J'irai presque jusqu'à Ian Fleming. Et quand on m'a proposé ce film, c'est surtout cela que j'ai vu. Mais ce n'était pas au départ un projet personnel.

Mais n'était-ce pas aussi l'occasion de travailler dans le sens d'une certaine tradition du cinéma anglais, dont le fameux style Hammer est un des visages les plus connus ?

Si, certainement. Mais c'est plus complexe que cela, car je me suis toujours efforcé dans mes films de ne pas imposer un style lié à une mode. Et du même coup de trouver un style qui soit lié à l'inspiration même du sujet. Pour *Le chien des Baskervilles* je suis retourné au roman lui-même, en évitant surtour de me fonder sur les précédentes versions cinématographiques.

Votre carrière est d'ailleurs très éclectique...

Je crois qu'un réalisateur ne doit pas s'attacher à un ou deux styles de films. Beaucoup de metteurs en scène se signalent par la variété de leur œuvre. C'est un peu comme un chef-d'orchestre qui se limiterait à l'interprétation d'un seul compositeur...

Etait-ce un événement pour vous de travailler avec quelqu'un comme Vincent Price lorsque vous avez-fait *Théâtre de sang ?*

Vincent est l'une de ces personnalités extraordinaires que l'on rencontre rarement. C'est à sa façon un homme de la Renaissance, très cultivé, s'intéressant à tout — jusqu'à l'art culinaire. Et il a un sens de l'humour tout à fait remarquable. En fait, nous sommes, à cette occasion, devenus très bons amis. En plus, c'était typiquement le genre de projet que j'aime. Une véritable comédie noire. Il y avait un côté classique, presque au sens shakespearien, mais en même temps toute la dimension fantastique.

N'avez-vous pas eu des problèmes pour le choix des acteurs du *Chien des Baskervilles* du fait que Sherlock Hommes et aussi Watson sont entrés dans la légende, et que le public en a déjà une image ?

Oui, il est certain que Holmes, en particulier, est parfaitement décrit dans les romans et a été maintes fois représenté, à travers de nombreuses illustrations des

nouvelles. Mais je crois qu'il faut aussi se reposer, pour de tels rôles, sur le talent qu'aura l'interprète pour attirer les spectateurs vers le nouveau visage qu'il donne au personnage, sinon le problème devient rapidement insoluble.

Et pensez-vous que, malgré tout le côté traditionnel du personnage, on puisse filmer Holmes comme on le faisait autrefois. N'y a-t-il pas des problèmes d'adaptation à l'époque ?

Moins que vous pourriez le penser, car je crois qu'il en va un peu de certains personnages comme d'un décor : si vous savez qu'ils remontent à une certaine époque, ce que vous attendez, ce n'est pas qu'ils paraissent neufs, mais qu'on perçoive bien la patine du temps. C'est ce qui fait une partie de leur charme. Impossible de réinventer Holmes : il est ce qu'il est et c'est ainsi qu'on l'attend. L'effort devait au contraire porter sur la reconstitution d'une atmosphère : nous avons tourné sur les lieux mêmes où Conan Doyle a trouvé l'inspiration de son roman — tiré d'ailleurs, ce que peu de gens savent, d'un fait divers réel. La maison est un décor naturel, et avait été dessinée par un des plus grands architectes de l'époque victorienne. Et son emblème était un chien !

Le chien sculpté sur la rampe d'escalier n'est donc pas un élément de décor placé là pour les circonstances ?

Pas du tout. C'était là ! Mon travail a surtout consisté, après de minutieux repérages, à mettre en valeur certains détails. Mais j'étais en outre aidé par une équipe d'une rare qualité, notamment au niveau de la photographie, ce qui m'a été d'une grande utilité pour les extérieurs de nuit par exemple.

Pourquoi avez-vous eu recours au ralenti dans l'attaque finale du chien ?

Dans ce moment très intense, il m'a semblé que c'était ce qui me permettait de mettre une touche finale au côté monstrueux de l'animal et à la sauvagerie de son attaque. Et puis cela introduisait discrètement un léger temps d'attente, au sein de l'action-même, avant la lutte.

Combien de temps avez-vous travaillé sur le film ?

Pas très longtemps : six semaines de tournage. Avec une dizaine de semaines de préparation. C'est très court en fait. Mais je n'aime pas travailler lentement. Mais j'ai eu dans la fin recours à plusieurs procédés rapides — le combiné/travelling au moment de la noyade finale, qui me permettent de donner au dernières séquences une dimension fantastique un peu plus acentuée.

Propos recueillis
et traduits par **Bertrand Borie**



Ian Richardson succède à Basil Rathbone, Peter Cushing, Christopher Lee, et Christopher Plummer (entre autres !) dans le rôle du plus célèbre détective de tous les temps (aux côtés de Donal Churchill).

Les organisateurs remercient...

L'Organisation du Festival International de Paris du Film Fantastique
et de Science-Fiction, et son directeur, Alain Schlockoff, remercient
pour leur concours et collaboration au 13e Festival : Le ministère de
la Culture et Monsieur Jack Lang, ministre de la Culture, Le Centre
National du Cinéma et son directeur, Monsieur Pierre Viot, R.T.L. et
le Matin de Paris. Mesdames : Priscilla McDonald, Dominique Haas,
Vanessa Jerrom, Christiane Kieffer, Mary Meerson, Maud Perrin,
Jeanine Seawell. Messieurs : V. Bialek, Jean-Max Causse, Georges
Chamchoum, Reynald Chapuis, Marco Colombo, Jean-Luc Defait,
Wayne Duband, Peter Elson, Alain Van Gennep, Michel Gallon,
Yoram Globus, Sergio Gobbi, Michael Goldman, Menahem Golan,
Samuel Hadida, Matt Herman, Jean-Jacques Hugan, Joël Laroche,
Alain Martin, L. Monson, Jean Namur, Milo Yelesiyevich, Jean-
Marie Rodon, Jeff Rosenblatt, Daniel Scotto, Ted Scotto, Maryse
Sandra, Carlos Sylva, José Truchado, et le service d'ordre bénévole du
Festival, en la personne de Messieurs : Christian Durand, Alain
Durand, Christian Julienne, Jacques Auverdin, Laurent Come, Daniel
Thierry, Thierry Noulet, Maxime Mejlachowicz, Alain Figlards,
Philippe Pressoire, ainsi que les sociétés : The Cannon Group,
Continental Movie Distribution, Hammer Films, Impact Films, Les
Films Christiane Kieffer, Mapleton Films, Melisa Video, Meridian
Films, Manson, Metropolitan Film Export, Petro Films, The New
Zealand Film Commission, The Overseas Filmgroup, P.S.O., Rex
International Distribution, Super Video Production, Seawell Film, 21
st Century, Les Salles Action, Toho Co. International, U.G.C.,
V.I.P., Warner-Columbia, la Direction du Club Pernod, l'Office de
Tourisme de Paris, la Cinémathèque Française, et la Mairie de Paris.

ZCZC TNS424 325 1639 BTT747 26Q3Q1U Q4Q
PARISQ1 95/84 21 154Q

OFF
MONSIEUR ALAIN SCHLOCKOFF
ECRAN FANTASTIQUE
9 RUE DU MIDI
NEUILLYSURSEINE

JE TIENS A VOUS FELICITER A L'OCCASION DU 13EME FESTIVAL
DU FILM FANTASTIQUE QUE VOUS ORGANISEZ
UNE TELLE MANIFESTATION DONT LE SUCCES VA CROISSANT D'ANNEE
EN ANNEE RENCONTRE LE MEILLEUR ACCUEIL DE LA PART DU PUBLIC
ET SUSCITE UN ENTHOUSIASME SIGNIFICATIF NOTAMMENT AUPRES DES
JEUNES PASSIONNES PAR CE GENRE CINEMATOGRAPHIQUE
LA RICHESSE ET LA QUALITE DU PROGRAMME CHOISI JUSTIFIE UN TEL
ACCUEIL ET ME DONNE L'OCCASION DE VOUS SOUHAITER POUR CETTE
13EME EDITION MES VOEUX DE TOTALE REUSSITE
JACK LANG MINISTERE DE LA CULTURE

COL OFF 9 13EME

Génériques des longs-métrages en compétition

ANDROÏDE
Voir critique dans notre n° 36.

LES EXTERMINATEURS DE L'AN 3 000
Italie, 1983. *Réal. :* Jules Harrisson. ***Int. :*** Robert Januci, Luca Venantini.

THE HOUND OF THE BASKERVILLES
Voir critique dans notre n° 36.

HOUSE OF LONG SHADOWS
Voir critique dans notre n° 34 et entretien dans notre n° 39.

HUNDRA
Espagne, 1983. *Réal. :* Matt Cimber. ***Sc. :*** John Goff et José Truchado. ***Ph. :*** John Cabrera. ***Mus. :*** Ennio Morricone. ***Prod. :*** Continental Movie. ***Int. :*** Laurene Landon, John Ghaffari, Ramiros Oliveros. 100'.

THE LOST TRIBE
Voir critique dans notre n° 36.

MAUSOLEUM
U.S.A., 1981. *Réal. :* Michael Dugan. ***Sc. :*** Robert Barich et Robert Madero. ***Mus. :*** Jamies Mendoza-Nava. ***Dist. :*** Ginis Films. ***Int. :*** Marjoe Gortner, Bobbie Bresee, Norman Burton, La Wanda Page, Maurice Sherbanee, Laura Hippe. 96'.

ROSEMARY'S KILLER
U.S.A., 1981. *Réal. :* Joseph Zito. ***Sc. :*** Glenn Leopold. ***Ph. :*** Raul Lomas. ***Mus. :*** Richard Einhorn. ***Dist. :*** U.G.C. ***Int. :*** Vicki Dawson, Chris Goutman, Farley Granger, Lawrence Tierney, Cindy Weintraub. 88'.

LE SADIQUE A LA TRONÇONNEUSE (MILL GRITTE TIEN EN LA NOCHE)
Espagne, 1982. *Réal. :* Juan Piquer Simon. ***Sc. :*** Dick Randall, John Shadow. ***Mus. :*** Ted Scotto (vers. française). ***Dist. :*** Rex International. ***Int. :*** Christopher George, Linda Day, Frank Brana, Ian Sera, Edmund Perdom, Paul L. Smith. 85'.

SCREAM TIME
G.-B., 1983. *Réal. :* Al Beresford. ***Sc. :*** Michael Armstrong. ***Ph. :*** Don Lord, Alan Pudney, Mike Spera. ***Prod. :*** Al Beresford. ***Int. :*** Jean Anderson, Dora Bryan, Ann Lynn, Yvonne Nicholson, Ian Saynor. 90'.

THE SLAYER
U.S.A., 1981. *Réal. :* J.S. Cardone. ***Sc. :*** J.S. Cardone, W.R. Ewing. ***Ph. :*** Karen Grossman. ***Mus. :*** Robert Folk. ***Prod. :*** The International Picture Show. ***Int. :*** Sarah Kendall, Frederick Flynn, Carol Kottenbrook, Alan McRae, Michael Holmes. 80'.

SIEGE
Canada, 1983. *Réal. :* Paul Donovan et Maura O'Connell. ***Sc. :*** Paul Donovan. ***Ph. :*** Les Krizsan. ***Mus. :*** Peter Jermyn. ***Prod. :*** Manson. ***Int. :*** Tom Nardini, Brenda Bazinet, Darel Haeny, Jeff Pustil, Doug Lennox, Terry-David Despres. 83'.

WATERSHIP DOWN
G.-B., 1978. *Réal. :* Martin Rosen. ***Sc. :*** Martin Rosen, d'après le roman de Richard Adams. ***Dir. animation :*** Tony Guy. ***Sup. animation :*** Philip Duncan. ***Mus. :*** Angela Morley, Malcolm, Williamson. ***Prod. :*** Nepenthe Productions. 92'.

X-TRO
G.-B., 1982. *Réal. :* Harry Bromley Davenport. ***Sc. :*** Robert Smith, Ian Cassie, Michel Parry. ***Ph. :*** John Metcalfe. ***Eff. sp. :*** Robin Grantham. ***Prod. :*** Mark Forstater. ***Int. :*** Bernice Stegers, Philip Sayer, Simon Nash, Maryam d'Abo, Danny Brainin. 80'.

THRILLER

ENTRETIEN AVEC
BO VIBENIUS



Film suédois réalisé en 1972 par Bo Vibenius, *Thriller* fait, aujourd'hui encore, figure de cas unique dans les annales de l'histoire du cinéma. En effet, totalement interdite par la censure suédoise, la version intégrale de ce film a été refusée par les distributeurs du monde entier effrayés à la vue d'un tel étalage de violences impensables à l'époque, le tout corsé d'une forte dose de séquences sexuellement explicites... Tombé dans l'oubli, il apparaît néanmoins évident aujourd'hui (grâce à la présentation au Festival de Paris de la copie américaine — et allégée — du film) que *Thriller* aura été le précurseur d'un genre cinématographique. Ses principaux fleurons intitulés *Day of the Woman* (sorti en vidéocassette sous le titre *Oeil pour œil*) et *L'ange de la vengeance* (nullement inquiétés par une censure désormais plus souple) circulent avec succès sur nos écrans... et en comparaison avec *Thriller* font ressembler ce dernier à une production bien anodine !

Ce n'est aucun cas une mise en accusation des moyens financiers (car *Thriller* réalisé pour trois fois rien surprend par la richesse de certains plans) mais une déception due au fait que le film a très mal vieilli. Et les amateurs de sensations fortes attirés dans cette arène des horreurs qu'est le Rex auront, pour une fois, été bien désappointés...



C'est toutefois avec une certaine curiosité que nous avons voulu en savoir un peu plus sur Bo Vibenius, le réalisateur de *Thriller*, venu présenter son film au 13e Festival.

Comment vous est venue l'idée d'un tel film ?

Il faut d'abord que vous sachiez qu'avant *Thriller* j'ai produit des films destinés aux enfants qui n'ont absolument pas marché. Je me suis dis un jour que, pour ne pas sombrer financièrement, je devais réaliser un film très commercial. C'est ainsi qu'est né *Thriller*.

Aviez-vous l'intention de réaliser également le film le plus violent jamais vu auparavant ?

Absolument. Notre désir était de réaliser le film le plus choquant qui puisse se concevoir dans le but d'attirer un public international et pas seulement suédois.

Pensiez-vous durant le tournage que votre film risquait d'être interdit ?

Pas du tout. On ne sait jamais ce genre de choses à l'avance. Je pensais bien qu'il y aurait des problèmes mais j'étais loin de me douter que la censure suédoise allait l'interdire totalement, connaissant surtout son libéralisme au niveau du sexe. Mais il faut avouer que pour *Thriller*, c'était différent : Il y était question de sexe et de violence. La version complète présentée au marché du film à Cannes en 74 n'a jamais été projetée depuis. Votre Festival a projeté la version américaine intitulée *They Call Her One Eye*, bien plus courte et remontée de manière odieuse. Je pense aux scènes dramatiques, par exemple lorsque l'héroïne se bat avec les deux policiers. On dirait un ballet ! C'est un enchaînement de séquences filmées au rythme normal de 24 images par seconde, puis de séquences filmées au ralenti. C'est stupide !

Quelle est la durée de la version intégrale ?

108 mn. Nous sommes loin de la version présentée au Festival qui avoisine les 90 mn. La version vidéo qui sortira prochainement en France sera intégrale.

Quelles scènes ont été coupées dans la version américaine ?

En fait, je vous l'ai dit, les Américains ont fait un nouveau montage du film et changé l'ordre de certaines scènes. J'en suis très mécontent.

Le distributeur américain ne vous a-t-il pas demandé de remonter vous-même le film ?

Non, car il avait un contrat très strict sur ce point précis.

Pourquoi avoir choisi Christina Lindberg pour le rôle principal ?

Vous avez sans doute remarqué qu'elle ne prononce pas un seul mot durant tout le film. C'est voulu, car Christina est avant tout mannequin et ne sera jamais une grande actrice. Mais elle est belle et dotée d'un corps superbe... Je trouve qu'elle se tire très bien de son rôle.

Christina Lindberg semble ne pas avoir plus de 16 ans dans le film. Est-ce voulu ?

Je désirais effectivement qu'elle paraisse le plus jeune possible afin de mieux faire ressortir son innocence. En fait, elle est censée avoir 18 ans, ce qui est parfait, entre nous, car la majorité des gens qui vont au cinéma ont entre 16 et 25 ans. Pour ce public, l'identification est immédiate.

Avez-vous rencontré des problèmes durant le tournage ?

Non, l'équipe était formidable. Nous avons commencé le tournage le 6 octobre 72 (22 jours de tournage en tout) et trois mois plus tard, le film était prêt. Nous avons été très rapides. Je pense que plus l'équipe est restreinte, plus on va vite. Nous n'étions jamais plus de 12 sur le plateau, Christina comprise !

Que pensez-vous de la censure suédoise ?

Je ne ferai aucun commentaire à ce sujet mais laissez-moi vous dire ceci : comment pouvez-vous prendre au sérieux une censure qui interdit *E.T.* aux enfants ? !...

Est-ce facile de réaliser des films en Suède ?

Le plus difficile, mais ce n'est pas particulier à la Suède, c'est de trouver le financement. Le Swedish Film Institute fait de gros efforts et débloque souvent jusqu'à 50 % de la somme nécessaire à une production. Mais votre script doit être accepté auparavant par un jury. Ce qui n'aurait certainement pas été le cas de mon film. Le SFI ne sponsorise jamais les films commerciaux...

N'avez-vous pas envie d'aller tourner à l'étranger ? Aux USA par exemple ?

Si, absolument. Je viens d'ailleurs de terminer *Gorky Park* (avec Lee Marvin) en tant que « production manager ». C'est une très grosse production américaine. J'ai aussi un autre projet avec Lee Marvin. C'est un scénario intitulé *The Pulse of Death* (un thriller sentimental). J'ai également en réserve un film qui devait être tourné par Sam Peckinpah à l'origine et dont j'ai racheté les droits. Cela s'appelle *The Cuckoo's Project* (une histoire très étrange se déroulant à Paris durant les années 20). Et puis il y a *Thriller 2* bien sûr. J'ai beaucoup de projets en vue. Il ne me manque que l'argent !...

Et si vous deviez à nouveau choquer le public comme vous l'avez fait il y a 10 ans, comment vous y prendriez-vous maintenant ?

Vous savez, les peurs ont changé aujourd'hui. J'abandonnerai la violence physique au profit de la peur psychologique (guerre atomique, pollution, etc.).

Qu'est devenue Christina Lindberg aujourd'hui ?

Je ne l'ai pas revue depuis plus de deux ans. Elle vit avec un photographe. Elle est toujours aussi belle mais a abandonné le cinéma...

Propos recueillis
par **Gilles Polinien**

LE JURY FACE AU FANTASTIQUE

Les délibérations d'un Jury « fantastique » : Mathieu Carrière (l'inoubiable interprète de « Malpertuis »), Jean-Paul Zehnacker (« La poupée sanglante »), Francis Leroi (réalisateur du « Démon dans l'île »), Oldrich Lipsky et Marcel Schneider (écrivain fantastique) (de gche à dte)

Entretien avec Francis Leroi

Pourriez-vous en quelques mots nous rappeler votre carrière avant *Le démon dans l'île* ?

C'est une carrière assez classique en soi : j'ai commencé comme assistant, notamment de Claude Chabrol, puis je me suis lancé pendant quelques années dans le cinéma d'auteur, au sein d'un groupe auquel appartenaient des gens comme Garrel. C'était très difficile, et ça a duré de 66 à 72, année où j'ai fait *La michetonneuse*. Le tournant c'est que ce film, qui était avant tout un film sur la société de l'époque, est sorti dans un circuit érotique, et a du coup connu une audience assez importante. Le paradoxe c'est qu'il a été par ailleurs classé « Art et Essai » ! Enfin passons... La conséquence est qu'on m'a proposé de faire du cinéma érotique. J'avoue que j'en avais assez de « bouffer de la vache enragée » en faisant du cinéma d'auteur, alors j'ai accepté. C'est ainsi qu'après 1972-73 ma carrière a complètement changé... D'autant que, parallèlement, je me suis lancé dans la production, qui m'a permis de m'occuper de films aussi divers que *La bonzesse* ou *La soupe froide*. En 1980 j'ai ressenti le besoin de changer, et comme les goûts du public changeaient aussi, je finissais par me trouver paradoxalement dans la même situation qu'avec le film d'auteur. C'était absurde.

C'est alors que vous avez entrepris *Le démon dans l'île* ?

Disons que j'ai voulu me tourner enfin vers le genre qui m'avait toujours attiré, le Fantastique, au point d'ailleurs que même dans mes films érotiques il n'était pas rare que j'en mette un peu. Un producteur est venu me demander, par une coincidence intéressante, de lui faire un film fantastique ; il avait justement été frappé par ce double aspect de mes précédents films. Il m'a fourni l'idée du *Démon dans l'île*, dont il est l'auteur, puis on a écrit le scénario ensemble.

Et qu'est-ce qui vous attire tant dans le fantastique ?

C'est une forme de cinéma qui fait essentiellement appel à l'imaginaire, et qui est particulièrement bien adaptée de ce fait à la spécificité de l'écriture cinématographique. Et puis j'aime surprendre, étonner : si on veut pouvoir le faire sans avoir spécialement beaucoup de moyens, c'est un genre tout trouvé.

Parce que selon vous c'est un genre qui ne coûte pas cher ?

Il peut ne pas coûter trop cher. Je vais bien sûr essayer d'avoir à l'avenir davantage d'argent, mais c'est un fait bien connu que beaucoup de films fantastiques de l'histoire du cinéma ont été des séries B et que c'est seulement maintenant que ce type de film arrive à la catégorie A, avec d'importants moyens.

Est-ce que vous ne pensez pas que cela peut être dangereux, et qu'on a le sentiment que l'imagination pure est un peu sacrifiée au profit des moyens, des effets spéciaux, etc. ?

C'est vrai qu'il y a actuellement une sorte de dictature des effets spéciaux, de ce qui doit impressionner. Mais ce qui a fait le succès de la plupart des grandes saga qui nous viennent des USA, c'est, je crois, qu'on y retrouve les schémas traditionnels de l'aventure, du western, du policier, en les adaptant au genre. Je dois avouer que par nature, j'adore les séries B !

Mais n'assiste-t-on pas en ce moment à une certaine surenchère de l'horreur ?

C'est un autre problème. Nous vivons dans un monde où la violence a été très longtemps réprimée, alors qu'elle est au fond de nous, dans notre nature animale. Je crois que mettre la sauvagerie à l'écran est un moyen de la faire sortir de nous, et quand on voit des films comme *Mad Max*, qui sont complètement sauvages et, dirai-je, d'une violence primaire, notre subconscient exorcise pour un temps cette tendance animale que nous sommes amenés à sans cesse contenir. Le fantastique est une manière d'être en contact avec notre propre inconscient. Il permet de jouer avec nos terreurs, dont nos rêves et surtout nos cauchemars n'expriment vraisemblablement qu'une petite partie. Personnellement je préfère voir les gens se défouler devant un écran de cinéma qu'en allant tuer pour de bon !

Vous ne pensez donc pas, contrairement à certains, que cela peut inciter à la violence ?

Non, pas du tout, nous n'avons pas besoin de cela. Tous est en nous. Vous savez, j'ai un jeune fils, et, quand il fait des cauchemars, il me les raconte et je les note : je peux vous dire qu'il y en a certains que je n'oserais pas filmer. Nous avons au fond de nous un inconscient collectif qui est terriblement violent, cruel, sauvage...

A quoi attribuez-vous le fait qu'il y a si peu de cinéma fantastique en France ?

Pendant un certain temps, déjà, le genre a partagé avec le comique et l'érotisme un privilège tout à fait intéressant : celui d'être mis à l'index par l'intelligentsia française. En faire, c'était se compromettre. On comprend que beaucoup de réalisateurs aient hésité ! En plus, il y a chez nous une tradition de fantastique poétique, qui nous vient de gens comme Cocteau, Carné, qui n'est pas très moderne, et qui a quelque peu gêné le développement du fantastique en général. Il faut, sans la détruire bien sûr, lui donner davantage de dynamisme. C'est en train de changer, tout comme le fantastique est maintenant reconnu comme un phénomène naturel. En fait, la France a toute une tradition occulte. Ou plutôt occultée... Et comme on ne peut pas tout le temps se diriger vers la lumière, elle y revient. Mais la faute en incombe à la religion, c'est sûr, et aussi à toute la mentalité cartésienne dont on n'arrive pas à se débarrasser.

En parlant religion, vous pensez donc aussi à certaines habitudes de vie...

Oui. Nous avons, dans la société française, un rapport avec la peur qui n'est pas très naturel. Par exemple nous n'avons pas d'Halloween, et, en matière d'éducation il est intéressant de constater, toujours à titre d'exemple, qu'un « bon enfant français » c'est un enfant sage. Dans la plupart des autres civilisations les enfants bougent, s'agitent. Chez nous, c'est tout le contraire et mon idée est qu'on établit un très mauvais rapport avec la peur. Et avec tout ce qui est irrationnel, en général. D'où une réaction d'auto-défense du public vis-à-vis de tout ce qui fait peur. C'est tout à fait évident quand on assiste au Festival.

Que voulez-vous dire ?

J'ai suivi quantité de festivals dans le monde. Le Festival de Paris n'existe nulle part ailleurs. Il est tout à fait significatif, à travers les réactions du public, de la façon dont on se protège en France contre la peur. Mais c'est aussi grâce à ça que cette manifestation, dépassant de loin le simple cadre d'une projection de films, prend les dimensions d'un véritable carnaval.

Et qu'est-ce qui fait selon vous un bon film fantastique ?

Je crois que c'est le même problème qu'en littérature. Ce qui fait le fantastique pur c'est qu'on part d'une situation réelle, et qu'insensiblement s'introduit un décalage, une anormalité, qui, prenant le pas progressivement sur la réalité, deviennent à la fin totalement déments, je veux dire irrationnels. Et la véritable force du fantastique, c'est que la progression soit suffisamment subtile pour entraîner l'adhésion du spectateur ou du lecteur à son insu. C'est là ce qui fait à mes yeux la qualité d'un film fantastique. Arriver à ce que, partant d'une situation réelle, on parvienne à rendre crédible une autre situation qui n'a plus rien de réel. Et l'action peut être un moyen de faire tomber les réactions traditionnelles qui naissent spontanément dans l'esprit du spectateur face à cette progression.

Le côté « coup de poing » de l'action n'entrave pas selon vous ce processus de progression en nuance ?

Non, d'autant plus que les habitudes introduites par le cinéma publicitaire font que nous aimons voir les scènes vivre, parler immédiatement. Le phénomène est en ce sens très complexe en ce qui concerne l'appréhension du public... Toutefois, en France, nous retombons sur le même problème : il y a une tradition littéraire qui, à certains égards, bloque le cinéma d'action...

Entretien avec Marcel Schneider

Marcel Schneider, en tant qu'homme de lettres, vous vous êtes beaucoup affirmé dans un genre assez particulier en France, le Fantastique. Comment cela s'est-il passé ?

Je peux dire que j'ai voué ma vie au Fantastique, aussi bien dans sa tradition anglo-saxonne que dans sa tradition française. Il y a une légende selon laquelle le Français n'a pas l'esprit fantastique, et j'ai voulu m'efforcer de détruire cette légende : c'est pourquoi j'ai réalisé cette étude sur Le Fantastique en France depuis le Moyen-Age, dans laquelle j'ai essayé de prouver qu'il y avait toujours eu un côté légendaire, merveilleux, notamment dans la France contemporaine - disons à partir de Hoffman. Il est sûr que j'ai été obligé d'étendre beaucoup la signification du terme « fantastique ». Cela m'a été du même coup légèrement reproché par des gens comme Caillois ou Todorov. Ce qu'on a essentiellement contesté dans mon approche, c'était de confondre le fantastique avec le féérique et le merveilleux.

Qu'est donc pour vous le Fantastique ?

Pour moi, dès l'instant qu'on sort de ce qu'on appelle communément le réel et qu'on perçoit autre chose, on est dans le fantastique. Cette autre chose peut être tantôt délicieuse, et c'est alors du merveilleux, ou horrible, et c'est alors le fantastique au sens habituel du terme.

Votre livre a eu un certain retentissement à l'époque...

Disons que, ayant en outre reçu le Prix Femina de l'Essai, il a attiré l'attention des gens de lettres sur le fantastique. Et il m'a permis d'accentuer cet effet. Quand, l'année suivante, il m'a été demandé de composer un recueil de textes fantastiques français, j'ai pu y introduire des auteurs comme Robbe-Grillet — et ce avec leur total assentiment — qu'on ne jugeait en général absolument pas comme « fantastiques ». Mais il se trouvait simplement qu'un auteur comme lui avait une définition du genre assez proche de la mienne. Aujourd'hui, ce que je dis paraît banal. En 64-65, cela l'était beaucoup moins... Il a fallu que je me justifie, que je m'explique, dans des articles, dans des interviews... Depuis, et pas seulement à cause de moi bien sûr, s'est créé tout un mouvement : on s'est aperçu que nombre de grands auteurs, comme Maupassant, Balzac, Villiers de L'isle-Adam et beaucoup d'autres écrivains français, avaient écrit du fantastique.

Oui, et il est assez significatif de constater que les manuels scolaires n'en comportent aucune trace...

Exact. La littérature fantastique des grands auteurs reste, au niveau officiel, quelque peu maudite. Et je crois que c'est parce que cela s'oppose à toute une éducation séculaire, à toute une tradition religieuse. Le fantastique est toujours l'exploitation de la sensation du mal. Quelle que soit la forme que cela prend, le Diable est le seul sujet du fantastique. A travers la multiplicité de ses formes. Le mal est la notion à laquelle toujours on revient, et qui a fait tous les grands succès du genre. C'est toujours le Maudit, le Sulfureux, l'Autre, l'Adversaire suprême. C'est donc par nature une littérature inquiétante. Et donc maudite. Dans une certaine mesure, toute littérature fantastique sent un peu le bûcher... On s'y occupe, de près ou de loin, d'un sujet

que les gens raisonnables préfèrent ignorer. C'est tellement plus simple de dire que le Diable n'existe pas, grâce à quoi nous devenons tous par définition des anges... C'est en un mot une littérature dérangeante.

Mais n'y a-t-il pas une tendance intellectuelle, en France, à considérer la littérature fantastique comme mineure ?

Tout à fait, mais c'est une réaction moderne, et peut-être pas totalement injustifiée. Je veux dire par là qu'à notre époque il n'y a guère de juste milieu : la littérature fantastique est ou bien très littéraire, ou bien très populaire. Si je reviens à ce recueil dont j'ai parlé, Mandiargues y côtoie Robbe-Grillet ou Julien Green, ou encore Brion, qui ne sont pas des auteurs grand public. Sur l'autre versant, nous trouvons une littérature qui, tout en se préoccupant de questions officielles, ne raffine pas sur le plan de l'expression. L'entre-deux est occupé par la littérature réaliste, qui forme actuellement le gros de la littérature française. Situé aux deux extrémités, le fantastique voit ainsi sa situation terriblement compliquée. Beaucoup de gens, par leur éducation, n'atteignent pas l'une tout en rejetant l'autre, cependant, et ciblent leurs goûts sur la littérature intermédiaire... Car il faut bien dire que vous avez toute une littérature fantastique facile qui repose essentiellement sur des clichés, un style dépersonnalisé et sans grand intérêt.

Et comment situez-vous le fantastique anglo-saxon par rapport à la tradition française : on dit parfois que la religion est pour beaucoup dans la différence entre les deux courants...

J'en suis convaincu. La question de l'impact de la littérature fantastique dans les pays anglo-saxons protestants tient à l'essence même des religions protestante et catholique. Je m'explique : dans la religion catholique, entre Dieu et le fidèle, il y a l'Eglise, Rome, la communauté des saints, et toute la hiérarchie de clergé. Tandis que dans le Protestantisme, et surtout dans le Calvinisme et les sectes, entre le fidèle et Dieu, il n'y a rien, seulement le mouvement de la foi. Le fidèle se trouve donc dans un état de solitude complète. Seul devant Dieu, il se trouve du même coup fort démuni quand il s'agit de lutter contre les forces maléfiques qui agitent le monde. Le Diable est de sorte beaucoup plus proche, beaucoup plus présent pour ces gens-là que pour un catholique. Dans ces pays, la littérature fantastique revêt ainsi un impact et une violence qu'elle n'a pas en pays catholique. Même quand ils ne traitent pas de questions religieuses, les contes d'Edgar Poe se ressentent de la présence continuelle de Satan.

Plus encore peut-être chez Lovecraft...

Oui, quoique ce soit un peu différent. Chez les anglo-saxons, à la limite, c'est à peine littéraire : c'est existentiel...

C'est sans doute ce qui explique la présence d'un fantastique sous-jacent dans toute une partie de la littérature anglo-saxonne...

C'est tout à fait cela... Songez aux « Hauts de Hurlevent » et à quantité d'œuvres de ce type. Chez nous toute la démarche littéraire est plus intellectuelle. Qu'il s'agisse de littérature, ou d'autres formes artistiques d'ailleurs, comme la peinture ou la musique.

Le Fantastique se traduit aussi au niveau de la forme, donc...

Evidemment. Il y a une phrase de Proust, dans ses carnets, dont on devrait penser davantage le sens : « Je vois nettement les choses jusqu'à l'horizon, mais ce sont celles qui sont au-delà de l'horizon que je m'attache à décrire ». Tous les écrivains anglais pourraient y souscrire. Et tous les écrivains fantastiques aussi.

Entretien avec Jean-Paul Zehnacker

Quelle a été votre cheminement professionnel, et comment en êtes-vous venu au cinéma et, plus particulièrement, au fantastique ?

Alsacien d'origine je suis venu à Paris à 19 ans pour être comédien. Au théâtre. J'ai donc suivi l'école de la rue Blanche, puis le Conservatoire de Paris, dans la classe de Fernand Ledoux. J'en suis sorti avec le premier prix, pour, ce qui était traditionnel, entrer à la Comédie Française, que j'ai quittée, avec d'autres d'ailleurs, un an plus tard, commençant à percevoir une certaine évolution qui ne me convenait pas. J'ai dû être le premier de la série. J'avais à satisfaire une soif d'absolu, et ce n'était pas là que c'était selon moi possible. C'était un choc, car j'avais voulu quelque chose pendant des années, et au moment où j'y étais parvenu, c'était pour m'apercevoir que ce n'était pas ce que je croyais... C'est alors que j'ai découvert le cinéma américain, dans lequel j'ai trouvé la transcription moderne de tout ce que nous, européens, avons pu faire de grand dans le passé. J'ai repris espoir.

Mais vous n'avez pas joué le jeu du cinéma américain ?

Non. J'aurais pu évidemment partir, mais je restais convaincu qu'il y avait une carte à jouer ici. Alors je me suis lancé dans les créations, plus le répertoire. Jusqu'à ce que vienne l'envie de retourner à celui-ci, avec des pièces qui me faisaient vraiment vibrer : « La tour de Nesles », « Hamlet », « Othello », etc... les grands rôles romantiques ou shakespeariens. Et puis aussi des rôles comme Horace... C'est aussi à cette époque que j'ai commencé à tourner beaucoup pour la télévision, mais je n'étais pas facilement « casable », car je m'étais taillé une réputation dans les grands rôles anglo-saxons, et pas tellement ceux latins. On a pensé à moi quand il s'agissait de rôles un peu particuliers. C'est ainsi que j'ai fait *La poupée sanglante*, et *L'île aux trente cercueils*. Il y a eu aussi un film pour FR 3 Lille, *Vie et mort d'un tel*, sur l'histoire d'un personnage qui voit son histoire dans un livre. Depuis deux ans, parallèlement, je participe très activement à la constitution d'une grande troupe d'acteurs...

Qu'est-ce que représente pour vous le métier de comédien ?

Je pense que l'acteur ne doit surtout pas être une marionnette. Il a sa liberté, et est un créateur à part entière. Il est un être qui construit son personnage et qui ne doit pas être manipulé de l'extérieur. La troupe que je monte inclut des acteurs comme Philippe Clay, Pierre Doris, Danielle Evenoux, Georges Marchal, etc. Nous sommes quatorze. Et nous serons au Premier Festival de Théâtre de Paris-Ile-de-France, avec huit spectacles d'expression française, dont quatre créations francophones. Je m'attache particulièrement à mon prochain grand rôle, Tamerlan le Grand, que nous voulons concevoir, sur le modèle de la pièce élizabéthaine de Marowe, comme une épopée, une pièce guerrière, un grand spectacle plein d'action, de sang et de



Comédien et metteur en scène de talent (on lui doit une récente, et superbe version de « Hamlet » sous chapiteau), Jean-Paul Zehnacker proclama, avec autorité, le Palmarès du Jury, face à un public pour une fois approbateur.

fureur. Il s'agit pour nous de conserver une tradition théâtrale qui, en usant des techniques modernes, soit adaptée à notre temps.

Vous efforcez-vous d'aller, par des voies et dans un style différent, vers le style de spectacles auquel nous a accoutumé Robert Hossein ?

En un sens, oui. Nous avons la même obsession que lui, en ce qui concerne le grand spectacle et le désir de toucher un plus large public. Simplement nous recherchons davantage des chocs d'acteurs qu'une sauce de mise en scène. Je veux dire que la mise en scène est pour nous conforme à ce qui se passe dans un match de boxe : les coups sont inventés par les protagonistes eux-mêmes. Pas réglés de l'extérieur, comme au catch. Il s'agit de retrouver le sens de l'improvisation pour que le public ait le sentiment de venir dans une arène, et non pour contempler un spectacle qu'il aurait très bien pu voir la veille ou le lendemain.

Vous aimez, d'une certaine façon, l'excès...

Tout le théâtre dit excessif me subjugue ! Un auteur comme Hugo par exemple, chez qui se mêlent tant de facettes, y compris le fantastique. Mais tout est relatif. Ce qui est énorme pour l'un est normal pour l'autre. Mais je me satisfais davantage de ce qui est normal dans les grandes époques et pour les grands individus. Par ailleurs, d'autant qu'avec cette troupe nous entendons nous tourner largement vers l'audio-visuel, j'envisage de me consacrer à nouveau à la caméra. Là le problème change complètement, car autant au théâtre le comédien est le personnage le plus important, autant, au cinéma, le relais est pris par le réalisateur. Mais je souhaite aussi rester acteur. Ce que je désire, cette fois, ce sont les grandes rencontres avec de grands réalisateurs.

Pensez-vous qu'on peut réellement donner le sentiment de l'action et de la terreur — pour revenir au fantastique — sur une scène de théâtre ?

Oui, je crois. Je ne vois pas de problème majeur. Tout est affaire d'imagination. Si vous arrivez à déclencher un processus dans l'esprit du spectateur, le tour est joué. Certes la technique cinématographique sert plus spécifiquement ce genre de discours, mais à chaque art son génie. Il faut surtout ne pas imiter le cinéma, mais chercher à puiser dans les moyens d'expression propres au théâtre.

Comment le fantastique peut-il justement se traduire au théâtre ?

Je crois que tout est affaire de texte. Le cinéma est audio-visuel, le théâtre relègue l'image au second plan. Chaque fois qu'on a voulu privilégier l'image, on était au stade de décadence. Prenez Rome : quand la représentation, faute de créateurs réels, a voulu émoustiller l'imagination du public par des moyens purement visuels, on en est arrivé aux atrocités que tout le monde connaît. Au théâtre, on doit passer par le langage, de sorte qu'il véhicule l'imagination, la peur.

Ne risquez-vous pas de vous heurter au problème de la culture du public ?

Non, car les grandes époques du théâtre ont été des époques de théâtre « populaire ». Quelqu'un qui n'a aucune culture ressort d'une pièce de Shakespeare capable de raconter en trois phrases l'histoire à laquelle il a assisté. Et il a été ému. Rien à voir avec les volumes que des universitaires pourront écrire dessus. L'idéal au théâtre est de définir une trame simple qu'on approfondit ensuite de toutes les façons possibles.

Il s'agit donc de toucher un idéal culturel profondément ancré en nous par-delà la culture née de l'éducation ?

Tout à fait. Un idéal culturel et les sens. La culture ne doit pas être synonyme d'ennui !

On reproche souvent au cinéma français d'être trop intellectuel, de ne pas suffisamment jouer la carte du spectacle. Qu'en pensez-vous ?

Je pense qu'en Europe, nous sommes en totale décadence : nous avons quitté l'Histoire, et le processus s'accélère. Notre art est déserté par l'action parce que l'action elle-même nous a quittés. Nous passons notre temps à vivre sur un acquis, à refaire le monde tel que nous le voudrions. Mais c'est un faux-semblant. Et l'art le reflète. C'est tout le contraire pour le cinéma américain, car les Américains sont aujourd'hui ce que nous étions il y a plusieurs siècles. Ce que l'Europe a été pendant 2 000 ans.

Comment expliquez-vous un échec comme celui du Grand-Guignol ?

J'avoue ne pas y avoir assisté. Mais je pense que nous retrouvons ce que nous disions tout à l'heure : cela privilégiait l'image, c'était une adaptation du cinéma à la scène et cela ne pouvait pas marcher... tout au moins une fois le cinéma entré dans les moeurs ! Il faut faire ressentir l'horreur d'une tête coupée, mais au théâtre il n'est pas évident que la montrer soit le plus sûr moyen. Ce qui est fantastique dans une pièce comme « Horace », c'est que loin de nous montrer le duel entre Horace et Curiace, Corneille nous le fait vivre par avance dans la scène qui oppose les deux hommes avant le combat : il nous le fait vivre en nous faisant sentir toute l'imminence de l'affrontement en même temps que le fait que Curiace n'est pas potentiellement le vainqueur : sa façon de parler est celle d'un futur vaincu. Cela c'est la force du théâtre : montrer la bataille en aurait signifié beaucoup moins. Et en matière de fantastique, le même jeu est possible, et c'est celui qu'il faut jouer.

Propos recueillis
par Bertrand Borie

ENTRETIEN

OLDRICH LIPSKY

Révélé au 9e Festival du Film Fantastique de Paris avec le truculent *Adèle n'a pas encore dîné,* Oldrich Lipsky est l'un des réalisateurs les plus prisés de Tchécoslovaquie où il s'est brillament illustré tant au théâtre qu'au cinéma. Professionnel accompli, il maîtrise avec une remarquable assurance les différentes étapes d'un film auquel il parvient à conférer une âme authentique grâce à l'expérience acquise à travers trente années d'un travail artistique diversifié et riche de découvertes.

C'est à l'occasion de sa venue au Festival de Paris, où il fut membre du Jury, que nous avons eu le plaisir de le rencontrer. Lors de cet entretien, nous avons découvert en lui un passionné, affable et sympathique se distinguant par un remarquable sens de l'humour et par un esprit caustique dont ses films sont le reflet.

Qu'est-ce qui a conduit le réalisateur que vous êtes à aborder le fantastique ?

Je crois que les films traitant de fantastique ou de science-fiction ont toujours été conçus d'une manière très sérieuse et leur approche m'apparaissait d'autant ridicule. C'est probablement cela qui m'a conduit à envisager ces thèmes, que j'ai voulu élaborer en une façon qui confinait à l'absurde et tournait en dérision le regard que l'on avait pour habitude d'y porter.

Pour l'avoir vu et apprécié à l'époque de sa sortie, nous considérons que *Joë Limonade* comportait certaines innovations sur le plan de la narration.

Probablement. Et tout le mérite en revient à Jiri Breecka qui était passionné par les bons westerns, ce qui l'a amené à écrire une parodie des mauvais westerns.

Pouvez-vous nous dire de quelle manière est née l'idée du film *Adèle n'a pas encore dîné* ?

Le scénario d'*Adèle* est également dû à Jiri Breecka, et reflète parfaitement les motivations de l'auteur avec lequel j'ai longtemps entretenu des relations d'amitié (1). A l'origine il était critique cinématographique, puis il devint scénariste et c'est ainsi que nous avons par trois fois collaboré ensemble, pour *Joë Limonade, Adèle n'a pas encore dîné* et *Le mystère du château des Carpathes.* Je pense d'ailleurs que ces trois films portent l'empreinte de leur auteur avec qui j'avais une profonde compréhension ce pourquoi j'ai mis à sa disposition mes compétences tout en respectant ses objectifs. Pour ces films, se sont donc les mêmes procédés qui se répètent et s'ils peuvent parfois porter atteinte à la cause, ils sont cependant une forme d'hommage au talent et à l'originalité d'un auteur dont je ne voulais nullement modifier le propos.

La transposition à l'écran du scénario d'*Adèle n'a pas encore dîné* impliquait certaines difficultés techniques, tels les effets spéciaux qui y sont abondants. Cela a-t-il rendu ce tournage plus long que d'autres ?

Bien sûr ! Ainsi il y avait des séquences animées qui ont requis beaucoup de travail et pour lesquelles j'ai collaboré avec le responsable de l'animation. Montrer une plante carnivore supposait que l'on pouvait faire appel à diverses méthodes, mais si j'en juge par les réactions que j'ai observé chez les spectateurs à travers le monde,je serais tenté de dire que nous avons opté pour la bonne solution et que la résultat apparait comme une réussite..

Quel fut l'accueil réservé au film en Tchécoslovaquie ?

Sans fausse modestie, je peux affirmer que ce fut un grand succès.

Le fait de collaborer aux effets spéciaux représente-t-il pour vous une activité intéressante ?

Absolument ! J'ai tourné toute une série de films dans lesquels on faisait appel aux effets spéciaux et c'est probablement la raison pour laquelle les affaires courantes m'ennuient. Il existe d'ailleurs en Tchécoslovaquie de nombreux spécialistes en ce domaine. Actuellement je réalise un film pour enfants d'après le sujet de Yan Varif, qui s'intitule *Les trois vétérans.* C'est un conte de fée qui fait appel à beaucoup d'effets spéciaux tels le nez de la princesse qui s'allonge jusqu'à pénétrer à travers toute l'Europe. Ce sont là des choses bien complexes mais passionnantes et je me réjouis de voir les gens s'en amuser.

Le principal protagoniste de *Adèle n'a pas encore dîné,* Michael Decolomansky que l'on a également vu par la suite dans *le Mystère du château des Carpathes* se révèle particulièrement convaincant dans le rôle de Nick Carter. Aviez-vous déjà travaillé avec lui auparavant et de quelle manière avez vous déterminé votre choix ?

Ce fut notre première collaboration et je l'ai choisi car c'est un excellent interprète du Théâtre de Bratislava qui se révélait le comédien idéal si vous songez au personnage de Nick Carter, Je pense qu'il incarne dans ce film le prototype du héros de western américain tout en ayant malgré tout une vue supérieure sur les choses. J'ai d'ailleurs été très heureux de voir la réaction du public américain lors de la projection du film aux Etats-Unis, où le roman est très connu.

Aviez vous le désir de parodier ce personnage ?

En fait tout le film a été construit comme une parodie de la littérature populaire à bon marché qui est très connue chez nous puisque les romans consacrés à Nick Carter faisaient partie intégrante de notre jeunesse.

Pourquoi considérez-vous le cinéma fantastique comme un phénomène de dérision ? Est-ce un constat personnel, au bien plutôt un sentiment que vous portez en vous et que vous projetez à travers vos films ?

Voilà une question épineuse ! (rires...) En fait, je n'ai jamais tourné de film pour faire uniquement du fantastique et je n'ai jamais fait en ce domaine de classique à l'exemple de *L'arche de Monsieur Servadak* de Karel Zeman, d'après Jules Verne.

Comparativement à d'autres, j'ai toujours eu en regard de ces choses une approche beaucoup plus



C'est sur les lieux mêmes où vécut la célèbre Comtesse Bathory (dont on aperçoit le diabolique château en arrière-plan) que se déroula le tournage du « Château des Carpathes », sous l'œil attentif d'Oldrich Lipsky.

détachée car je suis d'avis que le fantastique ou la science-fiction « sérieuse » ne doivent jamais être envisagés ou montrés comme tels dans un film.

Avez-vous vu des films de science-fiction récents tels *E.T.* ?

Non, je ne l'ai pas encore vu. Mais j'ai tourné l'an dernier un film qui traite d'un sujet de science fiction à la manière d'une comédie (2). Il met en scène deux extra-terrestres qui n'existent au début du film que sous la forme de dessins créés par l'un de nos meilleurs caricaturistes qui pourrait être assimilé à Jean Eiffel. Progressivement ces dessins s'animent pour donner vie à deux créatures d'apparence humaine qui quittent leur planète pour venir sur la terre où ils se retrouvent totalement dépaysés par les hommes et leur mode d'existence. Le film relate leur mission parmi nous, laquelle consiste à assimiler nos mœurs et coutumes par le biais d'un humain qui doit communiquer sous forme de dessins les actualités terrestres à la lointaine galaxie d'où sont issus les deux E.T. Mais ceux-ci apprennent bientôt grâce à leur superordinateur que la Terre est vouée à la catastrophe, ce qui les obligent à rester parmi nous afin de mettre bon ordre à ces facheuses prévisions. C'est ainsi qu'après avoir terminé ce film j'ai appris que j'avais réalisé une nouvelle version de *E.T.*, sur l'existence duquel je n'étais alors nullement informé ! (rires...).

Le public tchèque est-il particulièrement réceptif à l'humour ?

Assurément, car chez nous l'humour a une grande tradition. Notre peuple et beaucoup de nos écrivains ont un goût très développé pour l'humour. Peut-être parce que nous avons beaucoup souffert durant trois cent ans sous la domination de la maison des Habsbourg et qu'alors l'humour était le seul remède à notre désespoir ! Il est vrai cependant que notre humour est très différent de celui de la France ou des pays anglo-saxons, mais il est surtout très différent de l'humour allemand ! (rires...).

Réaliser un film comme *Adèle n'a pas encore dîné* demande un budget important, cela implique-t-il de sérieuses difficultés ?

Il faut bien sûr d'assez gros moyens, mais cela relève avant tout de la confiance portée envers un réalisateur qui se verra accorder un budget plus ou moins important selon ce qu'il aura fait auparavant. Il est certain que si je m'étais trouvé au début de ma carrière je n'aurais jamais pu réaliser *Adèle*. De plus, il faut savoir que le cinéma tchèque est un cinéma d'Etat, ce qui implique que ses responsables s'interrogent pour savoir de quelle manière sera financé un projet mais surtout de ce que sa réalisation est susceptible de rapporter. Il importe donc avant tout qu'un film soit rentabilisé et en ce sens je suis un privilégié puisque sans m'adresser de louanges, je dois dire que mes films ont un franc succès en Tchécoslovaquie.

Cela signifie-t-il qu'un film tel que *Adèle* vous permette d'obtenir un budget qui vous laisse de grandes libertés de travail ou devez-vous vous restreindre ?

En fait on tente toujours de vous amener à faire des choses de moindre envergure, mais tout dépend de la manière dont vous travaillez car si vous luttez pour faire de bonnes choses vous finissez par avoir gain de cause.

Le cinéma est-il un loisir apprécié du public tchèque ?

Chez nous les gens aiment beaucoup aller au cinéma et particulièrement les jeunes. Mais il existe naturellement des périodes de crise souvent relatives à la télévision, néanmoins je pense qu'un bon film trouve toujours son public.

Vous êtes-vous toujours destiné au cinéma ?

Non, j'ai débuté par le théâtre au sein duquel j'ai été acteur, metteur en scène puis directeur du Théâtre Lyrique de Prague. C'est seulement alors que j'ai commencé à travailler comme assistant, puis réalisateur au cinéma.

Parmi ceux que vous avez réalisés y-a-t-il un film pour lequel vous avez une tendresse particulière ?

C'est difficile à dire. C'est un peu comme si vous aviez plusieurs enfants et que vous deviez en choisir un de préférence aux autres. J'ai néanmoins un faible pour le film avec lequel j'ai fait mes premiers pas au cinéma et qui m'a offert la possibilité d'en faire bien d'autres.

Quel était ce film ?

Il avait pour sujet le cirque. Mais en vérité peu importe son titre ou la manière dont il fut présenté, seul compte le fait qu'il est celui avec lequel on m'a pour la première fois offert l'occasion de m'exprimer au cinéma...

Propos recueillis par
Cathy Karani



(1) : Jiri Breecka est décédé l'an dernier.

(2) : *Meilleurs souvenirs du globe terrestre* (voir compte rendu dans notre précédent numéro).

Filmographie d'Oldrich Lipsky

La poule et le sacristain - 1951 Contes de Hasel - 1952 Le cirque aura lieu - 1954 Le cinématographe modèle de Hasek Jaroslav - 1956 L'étoile pour le sud - 1958 Le cirque arrive - 1961 L'homme du premier siècle - 1961 Joe Limonade - 1964 Happy end - 1967 J'ai tué Einstein, messieurs - 1969 Quatre meurtres suffisent, chef - 1970 Un canotier - 1971 Six ours et le clown - 1972 Trois gars en voyage - 1973 Joachim, jette-le dans la machine - 1974 Vive le cirque - 1975 Marecek, passez-moi le stylo - 1976 Adèle n'a pas encore dîné - 1977 Le mystère du château des Carpathes - 1981 Salutation cordiale du globe terrestre - 1982

NIGHT OF NIGHT

LE FILM DU FESTIVAL

Passionné par le cinéma fantastique qu'il découvrit à l'âge de sept ans avec *Blanche-Neige* et grand amateur du Festival dont il n'a manqué aucune soirée depuis six ans, Daniel Scotto âgé de vingt cinq ans avoue avec fougue sa passion pour le septième art.

Formé « sur le tas », il doit ses premières armes à la télévision où il travailla, parallèlement à l'écriture de scénarios qu'il devait entreprendre très jeune, peut-être dans le secret espoir de pouvoir un jour les réaliser.

— « C'est effectivement à la télévision qui est en beaucoup de points une excellente école, que j'ai débuté dans cette profession à titre de stagiaire sur un télé-film, *D'Artagnan Amoureux*. A cette même époque, j'ai écrit plusieurs scénarios dont l'un devait être primé par la fondation Philippe Morris, ce qui m'encouragea à persévérer. »

A cela succède une longue période de stages cinématographiques, établis selon un schéma classique. Et si le travail de Daniel Scotto n'est pas attaché à des œuvres immortelles, l'expérience n'en porte pas moins ses fruits.

— « Après la télévision, j'ai travaillé sur quelques longs métrages cinéma (*Chaussettes Surprises, Girls, Rends moi la clef*, et *Lady Oscar* — une superproduction japonaise), si ces titres ne sont pas des exemples qualitatifs, du moins m'ont-ils permis de beaucoup approfondir les quelques connaissances techniques que j'avais. »

Par hérédité paternelle (son père est compositeur), Daniel Scotto est également passionné par la musique et c'est certainement à cela qu'il doit l'origine de ce vidéo-clip.

— « Je savais qu'une musique originale accompagnait chaque édition du Festival et c'est en songeant à cela que je me suis mis au synthétiseur un après-midi. Quelques heures plus tard était née la mouture du thème musical qui devait ouvrir ce treizième festival. Simultanément j'écrivis quelques lignes d'un scénario dont je voulais qu'il soit une mosaïque des différents thèmes proposés à travers le Festival Fantastique. Ainsi s'amorça l'idée de *Nigth of Nigths*. »

Ce projet présenté au responsable du Festival, qui trouva l'idée originale (ce principe de vidéo-clip en ouverture d'un Festival étant sans précédent) il restait six semaines afin de le réaliser.

— « Aujourd'hui je m'étonne encore que cela ait pu être réalisé. Je m'en étais ouvert à différentes personnes et devant leur totale adhésion, cette idée au demeurant folle put naître. Je réunis alors un groupe de sept personnes, dont Pascal Pinteau pour les effets spéciaux, et il ne subsista plus que le problème financier. Bien sûr, nous étions extrêmement limités, aussi avons nous opté pour un tournage en vidéo que je fis ultérieurement « gonfler » en 35 mm.

Un mois de préparation et quinze jours de tournage à un rythme fou virent finalement l'aboutissement de ce projet dont on put voir les trois minutes (sur les 210 de tournage !) sur l'écran du Grand Rex.

— « Le tournage eut lieu dans des conditions pour le moins précaires et seul l'enthousiasme sans faille qui nous unissait a pu nous permettre de mener ce pari à terme. Ce fut pour chacun des membres de l'équipe un moment important que celui où fut projeté le film pour la première fois sur l'écran du Rex, d'autant que pour une telle expérience on ne saurait mieux rêver que l'extraordinaire public du Festival. Je pense que ce fut là pour nous une chance formidable, car le vidéo-clip ayant particulièrement séduit le distributeur de *X-Tro*, il est à présent question qu'il passe dans le circuit commercial en prélude au film. »

Antre de l'imaginaire où l'inaccessible devient brusquement possible, le Festival de Paris a offert leur chance à de nombreux jeunes talents (réalisateurs de courts et longs métrages, musiciens, peintres...). C'est la première fois qu'un vidéo-clip trouve sa place dans une telle manifestation - innovation à souligner !

Peut-être est-ce là pour Daniel Scotto, l'opportunité d'une future carrière à laquelle il aspire certainement...

— « Je crois que cette treizième édition du Festival aura des répercussions me permettant de poursuivre dans cette voie que j'aime tant, et pourquoi pas, de réaliser un jour l'un de mes scénarios (fantastique bien sûr !) auquel je tiens particulièrement : *Spirit*. Et en attendant impatiemment le quatorzième Festival, j'espère pouvoir monter une version théâtrale classique de « Roméo et Juliette »...

Propos recueillis
par **Alain Gauthier**











DARIO ARGENTO

Dans les années 60, le thriller italien prit un essor irrésistible grâce d'abord à Mario Bava (*La fille qui en savait trop*, 1963 ; *Six femmes pour l'assassin*, 1964 ; *L'île de l'épouvante*, 1970), ensuite au jeune Dario Argento qui co-écrivit et réalisa, entre 1968 et 1971, trois des meilleurs spécimens du genre : *L'oiseau au Plumage de Cristal*, *Le Chat à Neuf Queues* et *Quatre mouches de velours gris*, utilisant tous trois en tête d'affiche des acteurs américains comme le feront plus tard Sergio Leone ou Lucio Fulci. Très rarement projetés en France et donc pratiquement inconnus chez nous, ces films se devaient d'être réhabilités, et ce fut l'un des titres de gloire de notre 13e Festival d'avoir pu découvrir, en des copies neuves, les premier et troisième titres cités plus haut (en espérant qu'un prochain festival nous restituera le second qui est, rappelons-le interprété par Karl Malden et James Franciscus, le héros de *Gwangi*).



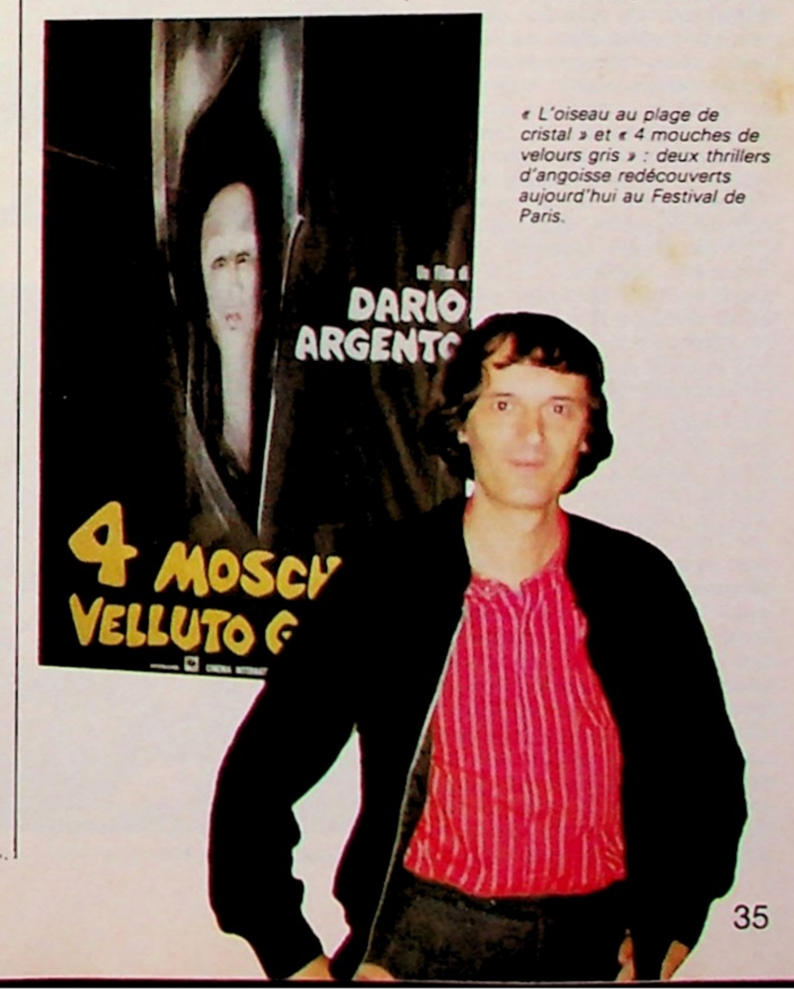
L'Oiseau au Plumage de Cristal et *Quatre Mouches de velours gris* ne se ressemblent aucunement, mais recèlent cependant d'étonnants points communs : tous deux débutent par un meurtre, mais, pour tous les deux, le scénario nous revèlera plus tard que nous n'avons pas vu vraiment ce qu'il s'est passé *réellement*, d'où l'interdit passionnant du mystère qui entoure le principal protagoniste ; dans *l'Oiseau...*, Tony Musante, jeune écrivain yankee ayant assisté nuitamment au meurtre initial sera victime de plusieurs tentatives d'assassinat, dans *4 mouches...*, Michaël Brandon, croyant avoir tué involontairement un homme, est menacé de mort par un maître-chanteur qui multiplie les victimes autour de lui. Dans les deux œuvres, l'insolite règne en maître, élevant l'énigme policière au niveau des plus angoissants films de terreur : dans *L'Oiseau...*, c'est le tableau représentant une femme que l'on égorge, lequel tableau se revèlera avoir eu une influence déterminante sur le comportement du coupable ; c'est aussi le peintre claustrophobe vivant seul dans sa mansarde en compagnie d'une légion de chats qui lui servent tout simplement de nourriture. Dans *4 mouches...*, c'est ce mannequin au sourire énigmatique, avec son appareil photographique, témoin d'un meurtre dans le décor délabré d'un théâtre abandonné, ou encore ce personnage de détective homosexuel, n'ayant jamais réussi une seule des affaires dont il a été chargé, qu'interprète superbement notre national Jean-Pierre Marielle, et qui rend son dernier soupir au moment où il a enfin démasqué son premier coupable.

Dans les deux films, un élément des plus mystérieux est au centre du drame ; pour *L'Oiseau...*, c'est mêlé à l'enregistrement de la voix de l'assassin recherché, un son répété, métallique, qui se révèlera finalement être le cri d'un oiseau rarissime, lequel oiseau se trouve dans un zoo, élément qui permettra de situer l'adresse du coupable et amènera le déroutant dénouement. Pour *4 mouches...*, c'est une expérience pratiquée sur la pupille de l'œil d'une victime pour vérifier une théorie selon laquelle l'œil conserve, après la mort, la dernière image, qu'il a enregistrée : cette expérience donnera la curieuse image de quatre mouches, ce qui ne fera, bien entendu, qu'épaissir le mystère.

Chacun des deux films comporte ses moments forts, ses meurtres sanglants, ses moments de suspense horrifiant, et chez tous les deux, le jeune protagoniste principal multiplie les efforts pour se libérer de la toile d'araignée dans laquelle il se sent inexplicablement engluré. Enfin, le dénouement est aussi imprévu dans les deux cas, mais alors celui de *L'Oiseau...* est plus complexe car il nous fait d'abord assister à la mort du présumé coupable pour nous apprendre illico que ce n'était pas lui. Et c'est là, astuce suprême d'un scénario très étoffé, qu'avec l'identité du vrai meurtrier, nous avons la révélation de l'incroyable erreur initiale qui, à l'instar de Tony Musante, vous a fait inverser victime et assassin. En revanche, dans *4 mouches...*, Michael Brandon a la fulgurante révélation de la culpabilité de sa femme à la vue du médaillon se balançant à son cou et représentant une mouche grise.

Dans les deux films, il s'agit de criminelles dangereusement psychopathes utilisant sans hésiter les moyens les plus expéditifs pour atteindre leurs victimes, le tout souligné par une musique à résonance inquiétantes d'Ennio Morricone. Argento se posait déjà (mais qui s'en est aperçu à l'époque ?) comme un maître de la narration en images, plaçant sa caméra aux endroits les plus imprévus mais les plus fonctionnels (par exemple à l'intérieur d'une guitarre, dans *4 mouches de velours gris*), faisant naître et grandir l'angoisse ou la terreur avec une diabolique habileté, évitant au spectateur les scènes ou les personnages inutiles pour aller toujours à l'essentiel, conservant jusqu'au dénouement le suspense dans toute sa vigueur. Fanatique admirateur du cinéma américain, on ne peut nier que Dario Argento en ait assimilé les leçons pour son plus grand profit et pour notre plus grand plaisir.

Ses œuvres portent l'empreinte d'un véritable auteur, chacune utilisant des éléments qu'il reprendra en les développant, dans des films postérieurs. Il est indéniable que sa trilogie à titres d'animaux préfigure les chefs-d'œuvre d'horreur sanglante que seront *Profondo Rosso* ou *Suspiria*, c'est pourquoi il fallait à tout prix les redécouvrir, aujourd'hui où Argento a enfin atteint une notoriété qui lui fut trop longtemps refusée. Tout laisse à penser que l'on reparlera encore de Dario Argento au Festival du Film Fantastique de Paris !



« L'oiseau au plage de cristal » et « 4 mouches de velours gris » : deux thrillers d'angoisse redécouverts aujourd'hui au Festival de Paris.

PETER CUSHING

La présence dans un même film des quatre grands acteurs contemporains du cinéma fantastique fut sans doute l'un des moments les plus mémorables du Festival 83 : si les apparitions de John Carradine, de Vincent Price et de Christopher Lee furent saluées par de légitimes ovations, on ne peut nier que c'est celle de Peter Cushing qui fut la plus applaudie, le public ayant depuis toujours une certaine préférence pour lui, comparativement à ses illustres partenaires.

Sympathie particulière émanant de l'homme-Cushing au-delà de ses personnages, charme et classe indéniables de ce gentleman britannique, tout cela joue en faveur de cet être humain qui remporte l'adhésion de tous ceux qui, en outre, ont eu la chance de le rencontrer. Nous avons dit jadis (voir l'E.F. N° 19) l'essentiel sur ce sujet et si nous le rappelons ici, c'est pour préciser que les divers films de la rétrospective qui le concernaient ont été parmi les plus appréciés d'un public toujours friand de numéros d'acteurs, en une époque où justement, dans le Fantastique, ils se font de plus en plus rares.

Production Amicus signée Freddie Francis, *The Torture Garden (Le Jardin des Tortures)*, est l'un de ces fameux films à sketches dont l'une des particularités était justement de rassembler maints comédiens anglais et parfois américains . Et comme par hasard, le meilleur de ces sketches est celui que joue Peter Cushing, opposé cette fois au nerveux et redoutable Jack Palance dans une histoire passionnante où l'on est mis en présence d'Edgar Allan Poe lui-même, conservé pour une vie éternelle à la suite d'un pacte avec Satan, pièce maîtresse d'une collection incomparable rassemblée par Cushing, fanatique inconditionnel du génial écrivain. Cushing et Palance jouent chacun dans leur registre coutumier, leurs styles s'opposant avec une rare réussite, typant leurs personnages respectifs avec une grande efficacité. Il est seulement regrettable que les autres sketches ne soient pas du même niveau, à la seule exception peut-être de celui qui nous dévoile à sa façon le secret de la longévité des séducteurs de l'écran.

Bien entendu, c'est dans le personnage du baron Frankenstein que Peter Cushing a acquis la renommée en 1957 et que l'on aime surtout le retrouver, d'autant plus que Terence Fisher figure en outre aux génériques. Le hasard de la programmation nous a mis cette année en présence de deux aventures du baron se déroulant dans un lieu sordide autant que sinistre, puant la misère humaine physique ou mentale, où Frankenstein se dissimule sous un faux nom pour continuer ses travaux loin des regards indiscrets de la loi ou de confrères jaloux. *La Revanche de Frankenstein* est la suite directe du premier film de la série, celui de



« Frankenstein et le monstre de l'enfer »



« La revanche de Frankenstein »



« Le jardin des tortures ».

1957, qui donna le signal du départ de toute la production fantastique de la Hammer. Condamné à mort à la fin de ce premier épisode, le baron évite habilement le trépas comme nous le révèle la séquence initiale, après quoi, ayant changé d'identité, il recommence ses étonnantes expériences. Cette fois sa créature n'aura pas l'aspect monstrueux mais le deviendra au fil de péripéties renouvelant totalement le thème initial, et permettant à Michael Gwynn de réussir une magistrale composition dans ce personnage d'être artificiel voué à la détérioration physique accélérée. Le baron est ici plus redoutable que jamais, ne reculant devant rien pour atteindre son objectif grandiose, et Cushing en donne une remarquable interprétation. Le film est d'autre part l'un des deux meilleurs de la série, notamment par le réalisme cruel de son décor ambiant.

Frankenstein et le Monstre de l'Enfer est en revanche l'ultime spécimen de la série réalisée par Fisher avec Cushing. Là encore, l'action suit fidèlement le scénario précédent où le baron périssait — croit-on — dans les flammes ; c'est pourquoi nous le voyons ici toujours vivant, certes, mais ne pouvant plus travailler à cause de ses mains définitivement abîmées par le feu. Mais dans l'asile d'aliénés où il se dissimule sous un pseudonyme et où le directeur lui obéit aveuglément, Frankenstein rencontre un jeune disciple, enfermé là pour avoir pratiqué les mêmes expériences sur des cadavres volés. Les malheureux pensionnaires de ce lieu infernal serviraient donc de sujets aux deux docteurs, Frankenstein étant le cerveau et le jeune disciple la main qui exécute fidèlement les directives du baron. Le monstre a ici un physique néanderthalien que Frankenstein dote de la matière cérébrale d'un musicien, cocktail trop dissemblable qui en fera un fou furieux destiné à une fin lamentable (en l'occurence, le lynchage par la foule des déments). Le film ne ménage pas les visions « chirurgicales » (manipulation d'organes) sans se complaire pourtant dans les excès que pourraient susciter ces détails cliniques. La créature est aussi hideuse que pitoyable, ce qui est conforme à la tradition inaugurée en 1931 par James Whale avec Karloff : c'est David Prowse qui lui prête sa massive carrure, et dont le vrai visage est dissimulé sous un masque simiesque hideux : quant à Cushing, il terminait là sa longue identification avec le personnage-clef de sa carrière, toutours égal à lui-même, autoritaire, impitoyable, dominant toujours les pires situations, interprète idéal d'un rôle exceptionnel. Ce film était aussi, hélas, le dernier du grand Terence Fisher qui achevait là, en beauté, une carrière désormais gravée dans le Livre d'Or du Cinéma Fantastique.

MARIO BAVA

L'un des grands noms du cinéma fantastique italien fut certainement Mario Bava qui photographia ou réalisa un nombre respectable de films de thèmes divers, péplums, vampires-stories, thrillers sanglants ou drames teintés de surnaturel. On ne peut pas cacher qu'il fut capable du meilleur comme du pire, mais même ses œuvres les moins valables ne sont pas dénuées d'intérêt, au moins sur le plan pictural, car lorsqu'il n'en a pas signé la photo, on devine qu'il en est l'inspirateur, ses films ayant un indéniable cachet pictural commun.

La baie sanglante est loin d'appartenir à sa grande période, le scénario ne cherchant qu'à amener une longue série de meurtres horribles où le sang coule à flots, le tout sous le fallacieux prétexte d'une sombre histoire de famille maudite, et dans le décor riant de cette baie magnifiée par une palette de coloris fort chatoyants. Mais on se lasse vite de cette accumulation de cadavres jusqu'à la révélation finale de la machination qui manque elle-même de sérieux et n'a pas la rigueur fonctionnelle des dénouements chers à Agatha Christie. Reste pourtant de la vision de ce film quelques numéros d'actrices locales comme Laura Betti ou Isa Miranda ainsi que la française Claudine Auger, au charme inquiétant évoquant un peu celui de Barbara Steele, ex-James Bond-girl dont le cinéma n'a pas su, semble-t-il, utiliser la personnalité et la féline beauté.

Les trois visages de la peur est bien l'un des meilleurs Bava, l'un de ceux qui ont, dans les années 60, attiré l'attention des cinéphiles sur une certaine production transalpine vouée au fantastique. Ses trois sketches ne sont reliés par aucun prétexte, contrairement à ses semblables anglo-américains, mais ils sont par contre annoncés et présentés par Boris Karloff, ce qui est en soi un petit événement, lequel Karloff arbore pour la circonstance un air menaçant fort malicieux.

Bien entendu, l'inégalité d'intérêt des diverses short-stories est encore au rendez-vous : ici le premier sketch : « Le téléphone » n'est terrifiant que pour la ravissante Michèle Mercier, victime de sa meilleure amie (!) plus que de l'assassin évadé qui la vengera en croyant la tuer. Le second, en revanche, qui est aussi le plus long, nous conte une sombre et classique histoire de vampires, quelque part dans l'Est de l'Europe, au siècle dernier. « Les Wurdalaks » donne la vedette à Boris Karloff, patriarche d'une famille de paysans isolés dans une contrée montagneuse où rôdent nuitamment les loups et les brigands. Parti à la poursuite d'un bandit, le grand Boris retourne parmi les siens, un soir, au douzième coup de minuit, brandissant comme trophée la tête du brigand : mais ce dernier était un vampire et Boris l'est devenu à son tour ! Et il répandra la terrible contagion chez tous les membres de sa famille. Plusieurs moments fort angoissants parsèment le déroulement du drame : l'inquiétude collective du clan au retour du patriarche, chacun se demandant s'il est, ou non, vampire ; puis, après la mort de l'enfant, les appels nocturnes de celui-ci, sorti de sa tombe et revenant vers sa mère, celle-ci, folle de douleur, voulant aller à sa rencontre malgré l'opposition farouche de son mari.





Boris Karloff, pour la 1ère fois au Festival dans l'excellent sketche « Les Wurdalaks » des « Trois visages de la peur » de Mario Bava.

Le climat d'horreur est habilement entretenu par les décors rustiques rendus plus inquiétants à la faveur de la semi-obscurité où se déroule constamment l'action. La personnalité légendaire du grand Karloff domine aisément ce drame horrifique qui lui a permis de camper l'unique vampire de sa prodigieuse carrière. Chacune de ses apparitions, chacun de ses monologues, provoque la sourde terreur que l'on sent naître et grandir chez les autres personnages du récit. Enfin « La goutte d'eau », le dernier et le plus court des trois sketches, est aussi le plus terrifiant ; il relate la vengeance d'une morte à laquelle une infirmière indélicate avait dérobé une bague ornée d'un superbe diamant. Le spectre de la défunte provoquera le châtiment que l'on devine, à la suite d'un crescendo ininterrompu de manifestations paranormales auxquelles la voleuse finira par succomber. Les visions de la face hideuse et convulsée de la morte, les bruits étranges comme celui de la goutte d'eau donnant son titre à la nouvelle de Tchékov et au sketch, sont autant de moments horrifiants conférant à ce court métrage un réel potentiel d'épouvante classique, achevant en beauté un triptyque avec lequel Mario Bava n'a pas démérité. Pour la petite histoire, signalons que, dans la version distribuée aux Etats-Unis, le sketch de Karloff figure en troisième position ; à notre avis, l'ordre dans lequel nous avons vu les trois récits est préférable, puisque chacun d'eux est supérieur au précédent en tonus horrifique.

INOSHIRO HONDA

Il est aussi agréable qu'édifiant de retrouver presque 30 ans après les premiers grands titres du fantastique japonais rassemblés sous la seule signature de Inoshiro Honda. Après *Godzilla*, vu au Festival 82, voici cette année les premiers technicolors-cinémascopes du maitre nippon en science fiction dont nous parlons ici dans l'ordre de leur projection.



L'homme H est incontestablement le seul qui accuse aujourd'hui son âge : mieux, on se demande même pourquoi il a tant été encensé jadis. Car il ne reste pratiquement rien à admirer à la seule exception de la séquence du « bâteau fantôme » où se manifestent sous forme de flash-back les monstres gélatineux, et de celle, clôturant l'action, se déroulant dans les égoûts, variante SF du fameux *Troisième homme* alors encore à l'ordre du jour. Tout le reste n'est que le déroulement d'une enquête policière sur un trafic de drogue, où abondent les dialogues et où rien d'intéressant ne rompt la monotonie.

En revanche, avec *Prisonnières des Martiens* c'est la meilleure preuve de la vitalité du cinéma fantastique japonais qui nous est fournie. Sur un scénario visiblement inspiré de « La guerre des mondes » de H.G. Wells, Honda a permis à son créateur d'effets spéciaux attitré Eiji Tsuburaya, de déployer tout l'arsenal de sa panoplie pour nous restituer sur l'écran géant de véritables visions d'apocalypse, qui ont conservé aujourd'hui toute leur puissance.

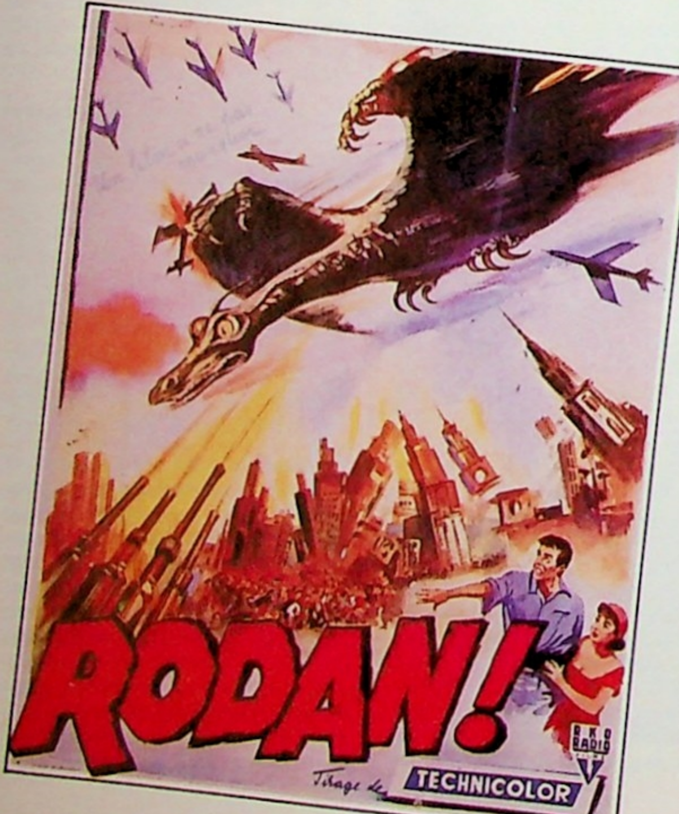
Combats aériens entre avions et soucoupes volantes, bombardements, échanges de rayons désintégrateurs, utilisation d'engins expérimentaux multiformes, tout est mis en œuvre pour décrire visuellement la lutte désespérée des Terriens contre les Mystérians (et non les Martiens du titre français), lesquels ont établi une base sur notre sol, kidnappent des terriennes à des fins reproductrices et menacent d'envahir toute notre

« Prisonnières des Martiens ».

planète. Les envahisseurs eux-mêmes sont affublés de costumes plutôt ridicules et, une fois encore, les dialogues ne dépassent pas le niveau d'une mauvaise bande dessinée, mais cela n'a pas d'importance, tant le spectacle est hallucinant. Voilà qui nous change des sempiternelles productions à monstres géants animés par des figurants affublés de carapaces caoutchoutées. Certes, il y a cependant ici un géant de cette sorte, mais il s'agit d'un robot à carapace métallique, lanceur de rayons mortels, écrasant tout sur son passage jusqu'à sa destruction : son apparence, effrayante, et sa puissance agressive constituent l'un des meilleurs épisodes de ce conflit interplanétaire qui nous fait également assister à quelques cataclysmes — provoqués par les Mystérians — tels que tremblement de terre, incendie de forêt et inondation, de telle façon que ce seul film est la synthèse de tout ce qui pouvait être montré comme effets spéciaux voici quelque trente ans : *Prisonnières des Martiens* est bien l'un des chefs-d'œuvre de son temps, au moins sur le seul plan des truquages : il a confirmé que Eiji Tsuburaya était l'équivalent nippon de George Pal et autres fabricants de cataclysmes hollywoodiens. On peut affirmer sans crainte d'erreur que ce film est, avant tout, un film *de* Tsuburaya, tout comme les *Sinbad* sont, quel que soit leur réalisateur, des films *de* Ray Harryhausen.

On peut faire la même remarque en ce qui concerne *Rodan* qui clôtura en beauté, dans la vision apocalyptique du monstre ailé rejoignant sa femelle agonisante au cœur du volcan en éruption, ce 13e Festival. *Rodan* est un autre chef-d'œuvre de l'équipe Honda-Tsuburaya avec mention spéciale pour ce dernier, auteur des splendides effets spéciaux d'une aventure fantastique supérieure à la plupart de ses semblables issues des mêmes studios.

Les visions dantesques du géant ailé pulvérisant la ville ou affrontant l'aviation qui l'attaque sont parmi les meilleures de toute la filmographie nippone. Notons enfin que tous ces films utilisent les mêmes acteurs principaux, donnant à l'ensemble de leur production un indéniable air de famille malgré la diversité de leurs thèmes.



Visions de la préhistoire

Dans l'œuvre admirable et même incomparable de Ray Harryhausen deux titres, à notre avis, se détachent nettement, même au dessus de la fameuse trilogie sur Sinbad : ce sont *Jason et les Argonautes* et *La Vallée de Gwangi*. Retrouver ce dernier sur l'écran du Rex fut l'un des meilleurs moments de la rétrospective, d'autant plus que rien ne s'est démodé, rien ne paraît aujourd'hui dépassé dans ce drame d'aventures presque aussi parfait que le légendaire *King-Kong*. Dans un décor et avec des personnages de western, nous retrouvons ici le thème classique du Monde Perdu mis à la mode par Conan Doyle ; cette fois, c'est une vallée entourée de montagnes d'où les monstres préhistoriques n'ont jamais pu sortir, la seule issue en étant une faille où même un cheval ne peut pas s'engager. Inutile d'en rappeler ici les péripéties ; qu'il nous suffise d'évoquer les extraordinaires séquences dues à Harryhausen plutôt qu'au réalisateur James O'Connolly, celle surtout de la tentative de capture du tyrannosaure Gwangi par les cow-boys armés de leurs seuls lassos, le combat de Gwangi contre un tricératops et la sublime fin du monstre dans la cathédrale en flammes : du très grand cinéma fantastique, le meilleur que l'on puisse souhaiter.

Même remarque en ce qui concerne *Quand les dinosaures dominaient le monde* de Val Guest, où Jim Danforth a réussi les plus sensationnelles séquences d'animation de monstres antédiluviens, les seules à notre connaissance pouvant soutenir la comparaison avec celles de Harryhausen. Le brontosaure captif rompant ses amarres pour finir brûlé vif après avoir attaqué le village des hommes est une entrée en matière promettant de nombreuses autres émotions : promesse tenue, notamment avec la scène du combat contre le tricératops qui encorne ses adversaires humains avec une parfaite synchronisation, le monstre animé ayant réellement l'air d'avoir été filmé en même temps que les acteurs ; bien entendu, on a droit aussi à un pugilat de géants animaux, mais aussi à deux séquences étonnantes : le kidnapping du héros (hélas joué par un certain Robin Hawdon manquant totalement de prestance physique) enlevé dans les airs par un ptéranodon qu'il finira par vaincre en lui déchirant l'aile d'un coup de lance, et l'adoption de la blonde héroïne (Victoria Vetri, splendide créature) par un dinosaure qui devient son fidèle « chien de garde ».



« La vallée de Gwangi »

La faiblesse du film réside dans les trop longues scènes jouées entièrement par les humains (incantations, danses, sacrifices au Dieu Soleil...), d'autant plus que ces êtres prétendument préhistoriques ne peuvent rivaliser avec ceux, plus réalistes et plus vrais, que nous a révélés *La Guerre du Feu*. Les femmes surtout, ne devaient certes pas avoir le sex-appeal, la douceur du visage et le galbe esthétique de Victoria Vetri ou de ses partenaires, mais prenons ce film pour ce qu'il est, à savoir une merveilleuse aventure, s'achevant par une vigoureuse séquence de raz-de-marée ponctué par l'attaque de crabes géants, digne du reste de l'action.

« La vallée de Gwangi »



Vampires, tueurs et maniaques divers



« Une messe pour Dracula »



Ci-dessus « Le spectre du Pr. Hitchcock »

Ci-dessous « L'enterre vivant »





Terminons le survol de la rétrospective en évoquant les derniers titres et notamment *Une messe pour Dracula* de l'estimable Peter Sasdy, où le scénariste John Elder a trouvé une idée astucieuse pour ressusciter une fois de plus le comte vampire, un aristocrate dépravé (Ralph Bates, qui fut le Docteur Jekyll auprès de Martine Beswick-sister Hyde) ayant acquis la fiole contenant le sang desséché de Dracula. L'histoire tourne autour de trois hommes ayant tué le-dit aristocrate au moment où, à leur grand effroi, il invoquait les puissances des Ténèbres pour appeler son maître. Et Dracula revenu du néant, détruira les trois assassins de son disciple en utilisant leurs propres enfants pour les atteindre plus cruellement. Belles jouvencelles séduites par la morsure fatale et réapparaissant avec de mignonnes canines effilées, morts horribles des victimes choisies par le vampire, décor superbe d'une chapelle livrée à l'abandon, interprétation au dessus de tout reproche, photo couleurs de grande classe, bref toute la qualité Hammer de la grande époque !

Crime au Musée des Horreurs d'Arthur Crabtree, après un début prometteur (les jumelles homicides) s'enlise dans les dialogues et les scènes inutiles (interminables discours et déambulation nocturne de la pulpeuse June Cunningham avant sa décapitation par guillotine) avant le dénouement assez intéressant dans le cadre de la fête foraine.

Le spectre du Professeur Hitchcock de l'Italien Riccardo Fréda joue à fond la carte du surnaturel avant de nous révéler sa supercherie ; la machination montée contre elle par le mari de la belle Barbara Steele s'avère plus diabolique encore que Barbara elle-même, ici victime de plus malin qu'elle, comme dans *La Chambre des tortures* de Corman. Après une mise en route laborieuse, l'intérêt s'éveille (première apparition du spectre) et demeure constant jusqu'au cruel dénouement (meurtre au rasoir du jeune amant, réapparition du mari, paralysie de Barbara et châtiment final involontaire du docteur). L'ultime image de Barbara Steele riant d'un rire hystérique quoique définitivement clouée sur son fauteuil d'infirme, termine une action parfois insoutenable d'horreur latente.

L'enterré vivant, seul film de la série Roger Corman-Edgar Poe sans Vincent Price, distille encore lui aussi sa sinistre nécrophilie, son atmosphère morbide directement inspirée des pages vénéneuses du grand écrivain. La composition de Ray Milland est excellente, de même que le travail du fameux opérateur Floyd Crosby et la lenteur voulue du déroulement de l'action nous fait mieux partager les affres du malheureux cataleptique obsédé par la pensée de l'ensevelissement prématuré. Là encore, un complot ténébreux est ourdi contre le personnage principal et tout s'achève dans l'horreur, la mort seule étant gagnante.

Pierre Gires

MICHAEL JACKSON'S THRILLER

DES le début du mois de novembre 83, des rumeurs en provenance de Los Angeles faisaient écho d'un fabuleux video-clip de Michael Jackson que des fans privilégiés s'arrachaient déjà à prix d'or...
C'est finalement un mois plus tard que les téléspectateurs français découvraient, éberlués, la vidéo de Thriller mise en scène par John Landis, produite et interprétée par Michael Jackson. Quatorze minutes d'épouvante « funky » où, grâce aux savants maquillages de l'as Rick Baker (King Kong, Videodrome), le jeune chanteur noir se métamorphose successivement en homme-fauve puis en zombi effrayant !
Nous ne pouvions résister au plaisir de vous faire (re)découvrir ces extraordinaires images dont la confection nécessita la participation d'une véritable (et brillante) équipe de cinéma...

Ci-contre et pages suivantes : les plus extraordinaires métamorphoses homme/animal jamais montrées à la télévision française, œuvres du maquilleur Rick Baker...

La mise en scène de *Thriller*, signée John Landis *(American collège, Blues Brothers, Le loup-garou de Londres, Un fauteuil pour deux)*, nous révèle une nouvelle facette de ce réalisateur dont le talent et le savoir-faire le placent désormais à égalité avec les meilleurs cinéastes du genre tels John Carpenter ou Brian De Palma. Si la rencontre Jackson-Landis s'avère des plus explosive sur l'écran, il faut savoir qu'entre ces deux personnages hors du commun se sont tissés des liens basés, non seulement sur l'amitié, mais aussi sur la compréhension, le respect et l'amour du travail bien fait.




« Je ne suis pas comme les autres garçons... »

...affirme Michael Jackson à sa petite amie.

Commence alors une lente mutation...

...sous les yeux terrifiés d'Ola Ray !

THRILLER

Le premier contact entre Michael Jackson et John Landis mérite d'être rapporté ici, dans la mesure où Jackson avoue n'avoir jamais vu aucun film de Landis excepté *Le Loup-garou de Londres*. Le jeune chanteur en avait gardé un excellent souvenir, enthousiasmé par le détonnant mélange d'humour et d'horreur caractérisant le film. Il décrocha donc un jour son téléphone et appela John Landis qui se trouvait en vacances à Londres... Ce dernier se demanda qui pouvait bien lui téléphoner à deux heures du matin (en effet, Michael avait complètement oublié le décalage horaire entre Londres et Los Angeles !) et fut on ne peut plus surpris d'entendre la voix du chanteur à l'autre bout du fil. Michael lui demanda s'il connaissait son album (« Thriller »), ce à quoi Landis répondit par l'affirmative puisqu'à cette époque là, il aurait fallu être sourd pour ne pas entendre « Billie Jean » qui monopolisait les ondes... Michael lui expliqua son projet en deux mots et l'invita à venir passer quelques jours dans sa luxueuse propriété située à Encino en Californie afin de mettre son idée au point.

L'entente entre Jackson et Landis fut immédiate dans la mesure où tous deux avaient dans l'idée de réaliser non pas un luxueux video-clip, mais un véritable petit film très élaboré. Aussi se penchèrent-ils sans plus tarder sur la confection du story-board et commencèrent à recruter les différents membres de l'équipe technique...



créature bestiale et hallucinante...

mais tout ceci n'est que du cinema !...

LE CHOIX DES SEIGNEURS

I Paladini, storia d'armi e d'amori. Italie-U.S.A. 1983. Réalisé par Giacomo Battiato • **Scénario** Luciano Vincenzoni, Sergio Donati, Giacomo Battiato, d'après le poème de Ludovico Ariosto « Orlando Furioso » • **Directeur de la photographie** Dante Spinotti • **Montage** Ruggero Mastroianni • **Musique** Cooper et Hughes • **Effets spéciaux** Luciano Byrd • **Cascades** Franco Fantasia • **Production** Vides • **Distributeur** Warner-Columbia • **Durée** 101 mn.
Sortie : le 4 janvier 1983 à Paris.

Interprètes : Tanya Roberts (Angelica), Barbara De Rossi (Bradamante), Ronn Moss (Ruggero), Rick Edwards (Orlando), Leigh McCloskey (Rinaldo), Maurizio Nichetti (Atlante).

L'histoire : « En l'an 710, les Maures entreprennent la conquête de l'Espagne. Entre chrétiens et « infidèles » commence alors une guerre impitoyable, qui verra, dans chaque camp, se multiplier des actes d'une bravoure surhumaine inspirée par la foi et l'honneur. Mais durant cette lutte acharnée, qui durera 7 siècles, il arrivera que le cœur l'emporte sur le glaive, et que les ennemis se réconcilient sous l'empire du plus puissant des sortilèges : l'amour. Il en sera ainsi pour les quatre héros : Bradamante, Ruggero, Angelica et Orlando… »

L'Ecran Fantastique vous en dit plus : Le producteur du film Nicola Carraro, qui est à l'origine de ce projet, est de formation littéraire. Avant de se consacrer au cinéma, il fut directeur de collection, puis directeur général des Editions Rizzoli. Depuis plusieurs années, il souhaitait explorer le vaste fonds de la poésie épique italienne. « Le catalyseur du *Choix des seigneurs* », explique-t-il, « a été *Excalibur*. Je me suis aperçu qu'il y avait une énorme différence entre les légendes arthuriennes, qui sont une coloration spécifiquement nordique et sombre, et notre mythologie médiévale, qui a un caractère essentiellement solaire. Tout l'aspect romantique et aventureux des guerres entre Chrétiens et Maures restait donc, à mes yeux, inexploré. » Le producteur et les scénaristes souhaitaient que *Le choix des seigneurs* soit avant tout un film pictural, qui communique avec un large public par la vertu de l'image. « Cet objectif fut primordial dans le choix du réalisateur », précise Carraro, « j'avais vu l'adaptation de *Martin Eden* que Giacomo Battiato avait tournée pour la TV, et je l'avais beaucoup aimée. Elle prouvait chez lui une évidente capacité à faire « parler » les images. Ce n'est probablement pas un hasard si Battiato vient de la publicité, car il partage avec Alan Parker, Ridley Scott et Hugh Hudson les qualités spécifiques de cette « école » : l'aisance technique, le don de concentrer en un seul plan un maximum d'informations, une grande souplesse dans le maniement de la caméra et l'emploi du montage parallèle, et de manière générale un tempo très énergique qui retient constamment l'attention du spectateur. »

Originaire de Venise, Giacomo Battiato (40 ans) est licencié de littérature comparée de l'Université de Milan, il possède une parfaite maîtrise de l'anglais et travailla dans l'édition. Il a également monté plusieurs opéras. Au printemps 82, il se joignait à Donati et Vincenzoni pour réviser et resserrer le script. Le texte fut ensuite confié au romancier William Weaver, lauréat du National Book Award, et au scénariste hollywoodien Henry Brommell pour un ultime polissage. Battiato engagea ensuite deux de ses anciens collaborateurs, parmi les plus doués : le directeur-photo Dante Spinotti et la costumière Anna Cecchi, ex-assistante de Visconti. « J'ai voulu, dit-elle, que chaque personnage puisse être identifié grâce à son armure, et que l'on saisisse ainsi d'emblée toute sa personnalité. »

Née dans le Bronx le 15 octobre 1954, Tanya Roberts a commencé sa carrière dès l'enfance, dans de petits théâtres de quartier. Après s'être illustrée dans des pièces d'avant-garde, elle débute sa carrière cinématographique en 1978 avec *Mélodie pour un tueur*. Les amateurs de série B la remarquent, dès 1979, dans *Tourist Trap*, de David Schmoeller, où elle était la plus séduisante des victimes de Chuck Connors. Elle est apparue en tête d'affiche de *Dar l'invincible*, de Don Coscarelli et vient de terminer au Kenya *Sheena, Queen of the Jungle*, de John Guillermin, un Tarzan féminin !

THRILLER

Thriller. U.S.A. 1983. Un court-métrage réalisé par John Landis • **Scénario** John Landis, Michael Jackson • **Directeur de la photographie** Robert Paynter • **Montage** Malcolm Campbell, George Folsey Jr • **Musique** Rod Temperton • **Musique additionnelle d'angoisse** Elmer Bernstein • **Décors** Charles Hughes • **Costumes** Kelly Kimball, Deborah Nadoolman • **Chorégraphie** Michael Peters, Michael Jackson • **Effets spéciaux et maquillages** Rick Baker, EFX Inc. • **Production** Optimum Productions • **Distributeur vidéo** Vestron (aux U.S.A.) • **Durée** 14 mn.
Interprètes : Michael Jackson, Ola Ray, et la participation de Vincent Price (voix « off »).
L'histoire : Vivement impressionnée par le film d'épouvante (sorti en droite ligne des séries B des années 50) auquel elle assiste en compagnie de son petit ami, une adolescente décide de quitter la salle avant la fin de la projection. Son « boy-friend » la rattrape et, la nuit étant déjà tombée, ce dernier en profite pour la raccompagner chez elle tout en se moquant gentiment de ses frayeurs cinématographiques dûes à l'imagination évidemment débordante de quelque scénariste… Aveuglé par l'amour, le jeune couple ne remarque pas l'étrange agitation en provenance du cimetière avoisinant et il sera trop tard lorsque les deux adolescents se verront encerclés par des hordes de zombis en état de putréfaction avancée. Ce n'est que le début d'une longue et éprouvante nuit d'horreur comme seuls les scénaristes de film d'épouvante en ont le secret…
L'Ecran Fantastique vous en dit plus : A une époque où la mode des video-clips bat son plein, *Thriller* constitue une nouvelle étape dans le domaine de cet art très particulier mariant image et musique. En effet, depuis *Thriller*, le video-clip — uniquement destiné à l'origine à promouvoir le disque d'un chanteur ou d'un groupe — transcende cette fonction purement commerciale pour devenir un événement en soi, mieux encore : un phénomène de société ! *Thriller* aura été, avec, à un degré moindre, le video-clip de David Bowie intitulé *Ashes to Ashes*, l'un des plus beaux moments de l'histoire de la télévision, mais surtout, après coup, le principal sujet de conversation de plusieurs générations des semaines durant. Il n'est donc pas étonnant de voir dès lors Michael Jackson proposer son video-clip à l'appréciation du jury destiné à récompenser par un Oscar le meilleur court-métrage de l'année 83… L'affaire fait déjà grand bruit car on voit mal comment les habituels courts-métrages, si restreints financièrement, pourraient rivaliser avec une telle débauche de moyens et de talents.
Quatre noms prestigieux à l'affiche de *Thriller* :
— John Landis (réalisateur de *Schlock, American collège, Blues Brothers, Le loup-garou de Londres, Un fauteuil pour deux* et le premier sketche du tout récent *La quatrième dimension*). Réputé pour être l'un des cinéastes les plus coûteux d'Hollywood (le budget de *Blues Brothers* a dépassé les 30 millions de dollars), Landis avoue avoir été littéralement enthousiasmé lorsque Michael Jackson le contacta pour réaliser *Thriller*, lui affirmant en outre qu'il mettait à sa disposition un budget illimité, c'est-à-dire la bagatelle de 500 000 dollars pour une durée de 14 minutes !
— Rick Baker (créateur des effets spéciaux du *Loup-garou de Londres* et *Videodrome*). Ce jeune maquilleur se passionna lui aussi pour *Thriller*, d'autant plus qu'on lui laissa « carte blanche » pour la création du loup-garou et des goules décomposées. Précisons simplement que les effets spéciaux engloutirent la moitié du budget de *Thriller*.
— Vincent Price, l'une des plus grandes « stars » de l'épouvante. Il apporta aimablement son concours — et sa voix ténébreuse — au « rap » sur lequel viennent se greffer les images les plus terrifiantes de ces morts-vivants sortant de terre et déambulant dans les rues désertes et embrumées.
— Michael Jackson enfin, le chanteur le plus en vogue actuellement aux Etats-Unis et dans le monde entier (à 25 ans, il a déjà vendu 26 millions de disques). Familier du « show-biz » depuis l'âge de 7 ans, il effectua ses débuts au cinéma dans *The Wiz* (nouvelle version du *Magicien d'Oz* réalisée en 1978 par Sidney Lumet).
Passionné de fantastique et de merveilleux en particulier (il adore tous les Walt Disney), il s'apprête à retourner devant les caméras pour les besoins de *Peter Pan* qui sera mis en scène par Steven Spielberg. Une retrouvaille, puisque c'est Spielberg lui-même qui réalisa *Beat It* (un autre succès de Michael Jackson devenu un splendide vidéo-clip) dont l'intrigue se situe à mi-chemin entre *Les seigneurs* et *West Side Story*.


MICHAEL JACKSON'S
THRILLER
a short film directed by
JOHN LANDIS
Dans un monde de magie...
Ils vivent pour l'amour et meurent pour l'honneur.
LE CHOIX DES SEIGNEURS
avec (par ordre alphabétique) : ZEUDI ARAYA · BARBARA DE ROSSI · RICK EDWARDS
RON MOSS · MAURIZIO NICHETTI · TANYA ROBERTS · GIOVANNI VISENTIN · TONY VOGEL
et LEIGH McCLOSKEY dans le rôle de "Rinaldo" · Produit par NICOLA CARRARO · Écrit et réalisé par GIACOMO BATTIATO.
"une production VIDES Srl" de FRANCO CRISTALDI et NICOLA CARRARO
Distribué par WARNER-COLUMBIA FILM

Mais l'entreprise s'avéra certes plus ardue que Michael Jackson ne l'aurait cru au départ. En effet, si la chorégraphie nécessita de longues journées de préparation, les effets spéciaux, quant à eux, allaient constituer l'essentiel des préoccupations de la production. C'est bien sûr Landis qui recommanda à Jackson les studios EFX appartenant à Rick Baker (il avait déjà travaillé avec lui sur *Le loup-garou de Londres*). Très impressionné par les studios et la gentillesse du maquilleur, Jackson accepta d'emblée la proposition de son ami. Ce fut ensuite pour Rick Baker une véritable course contre la montre afin de mener à bien les multiples transformations du chanteur, et maquiller une bonne trentaine de danseurs et figurants en zombis repoussants. Pour cela, il dut engager tellement de personnel supplémentaire (en dehors des quelques artistes à demeure travaillant déjà avec lui) qu'il est aujourd'hui bien obligé de reconnaître, tout juste remis de ses émotions, avoir eu sous ses ordres la plus importante équipe de toute sa carrière !

Pour les besoins de la transformation de Michael en loup-garou, il partit d'une couverture du célèbre journal « Rolling Stone » sur laquelle il superposa différentes pellicules plastifiées et transparentes, chacune d'elles apportant au portrait du chanteur une touche supplémentaire de mutation. Michael se révèla très patient durant les épuisantes séquences de maquillage, acceptant sans sourciller les poses de « bladers » en latex, mais il avoue cependant avoir réellement souffert avec les énormes lentilles de contact de couleur jaune destinées à rendre son regard plus bestial et maléfique. Un calvaire que Michael oubliera bien vite car, vu le résultat final, il en valait la peine ! Peu de problèmes en revanche en ce qui concerne les costumes des zombis : Deborah Nadoolman, qui possède déjà à son actif quelques uns des plus récents succès hollywoodiens, fonça tout droit jusqu'aux locaux de l'Armée du Salut où on lui remis gracieusement des tonnes de fripes et de vêtements poussiéreux qu'elle s'empressa de déchirer un peu plus afin d'arriver à l'étonnant résultat que l'on connaît !



Une promenade nocturne, pour se remettre de ses émotions...

Mais l'horreur n'est pas finie...

THRILLER

On imagine sans peine l'agitation qui caractérisa les abords de Pacific Avenue à Los Angeles dès que l'équipe décida d'y tourner les ahurissants ballets macabres... La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre et c'est ainsi que des centaines d'admirateurs de Michael Jackson purent assister en avant-première (mais derrière des barrières) au plus incroyable spectacle « live » de leur vedette préférée.

Stakhanoviste du chant et de la danse, Michael Jackson n'entend bien évidemment pas s'arrêter là : la preuve en est cette nouvelle vidéo tout aussi ahurissante intitulée *Say, say, say* qu'il vient tout juste de terminer avec Paul McCartney. Il est certain que nous n'avons pas fini d'entendre parler de ce petit génie nommé... Michael Jackson !

Thriller constitue assurément à ce jour le video-clip le plus époustouflant et le plus coûteux ($ 500 000 !) jamais réalité. Spectaculaire kaléïdoscope de fantastiques délires visuels, il débute un soir d'été, durant les années 50. A la suite d'une panne d'essence, le chanteur et sa douce amie se retrouvent isolés dans un bois — l'occasion rêvée pour se faire de tendres aveux ! La ravissante Ola Ray se voit même offrir une bague de fiançailles qu'elle accepte avec enthousiasme. « Je ne suis pas comme les autres », avoue le jeune homme. « Je sais, c'est pour cela que je t'aime », lui répond-elle langoureusement. Mais la belle n'est toutefois point au comble de ses émotions ! En effet, cette soirée revêt un caractère particulier puisqu'il s'agit d'une nuit de pleine-lune ! Avec l'apparition soudaine de l'astre nocturne, les moments d'extase privilégiés tournent brutalement au cauchemar : Michael, qui n'est *vraiment pas* comme les autres, se métamorphose subitement... Ses traits se déforment, ses mains gonflent et ses dents font place à des crocs menaçants... Face à ce monstre bestial — le plus hallucinant loup-garou de l'histoire du cinéma (avec celui qui hanta Londres, voici deux ans !) — la pauvre fille hurle et s'enfuit... Michael la rattrape... mais tout ceci n'était qu'un film projeté au cinéma ! Un film qui semble terroriser la petite amie d'un spectateur ressemblant étrangement au héros de l'écran. Traumatisée par ce spectacle, elle sort de la salle, rejointe à contre-cœur par son compagnon. Sur le chemin du retour, il la taquine au rythme d'une chanson (qui fit exploser tous les hit-parades voici trois mois !). Cette chanson semble tellement passionnante qu'ils ne se rendent pas compte que leurs pas les entraînent à proximité d'un cimetière... au moment précis où les morts ont choisi de célébrer une diabolique sarabande ! Les pierres tombales glissent, laissant surgir d'infernales créatures, dans une séquence d'épouvante que ni Lucio Fulci ni George A. Romero n'auraient désavouée ! Les cadavres vivants cernent Michael Jackson, mais, à la dernière seconde, celui-ci se mue à nouveau... cette fois en goule féroce ! Affolée, l'éternelle victime court se réfugier dans une demeure abandonnée (sœur jumelle de celle de *Psychose* !) où elle tente de se barricader. Hélas, ses efforts se révèlent vains : rien ne résiste aux monstres qui, fracassant portes, fenêtres et planchers (dans une séquence mâtinée de *La nuit des morts-vivants* et de *Shining*), s'avancent, les mains avides, pour s'emparer de la malheureuse... qui s'éveille en hurlant... Car tout ceci n'était qu'un rêve ! Michael Jackson est bien le charmant garçon que nous connaissons tous. Pourtant, lors d'un ultime plan, il se retourne vers nous... une lueur maléfique brillant dans son regard ! Arrêt sur image, et générique final.



« Thriller » : un disque à succès devenu aujourd'hui le vidéo-clip le plus spectaculaire de tous les temps !

MICHAEL JACKSON : Né le 29 août 1958, ce jeune américain, élevé dans un environnement qui privilégiait la musique, brûlait déjà les planches à 7 ans ! Dès la fin des années 60, on put le voir avec ses frères dans un groupe qui se fit connaître sous le nom des « Jackson Five » et allait être particulièrement remarqué grâce à un vidéo-clip intitulé « Can you feel it ? », lequel (en raison de ses décors de science-fiction et d'une multitude d'effets spéciaux) fut déjà, au moment de sa création, le clip le plus cher du monde ! On estime à 100 millions le nombre de disques vendus par les « Jackson Five » à travers le monde. Devenu l'une des figures de proue de la célèbre maison de disques Motown (avec Stevie Wonder, Diana Ross et Marvin Gaye), le groupe se verra offrir dès 1976 par la chaîne de télévision américaine CBS son propre show de variétés intitulé « The Jacksons ».



L'effroyable sarabande nocturne continue !

Une armée de morts-vivants...

... dirigée par le zombie Jackson !

« Terminées les amourettes du clair de lune... » pense Ola Ray.

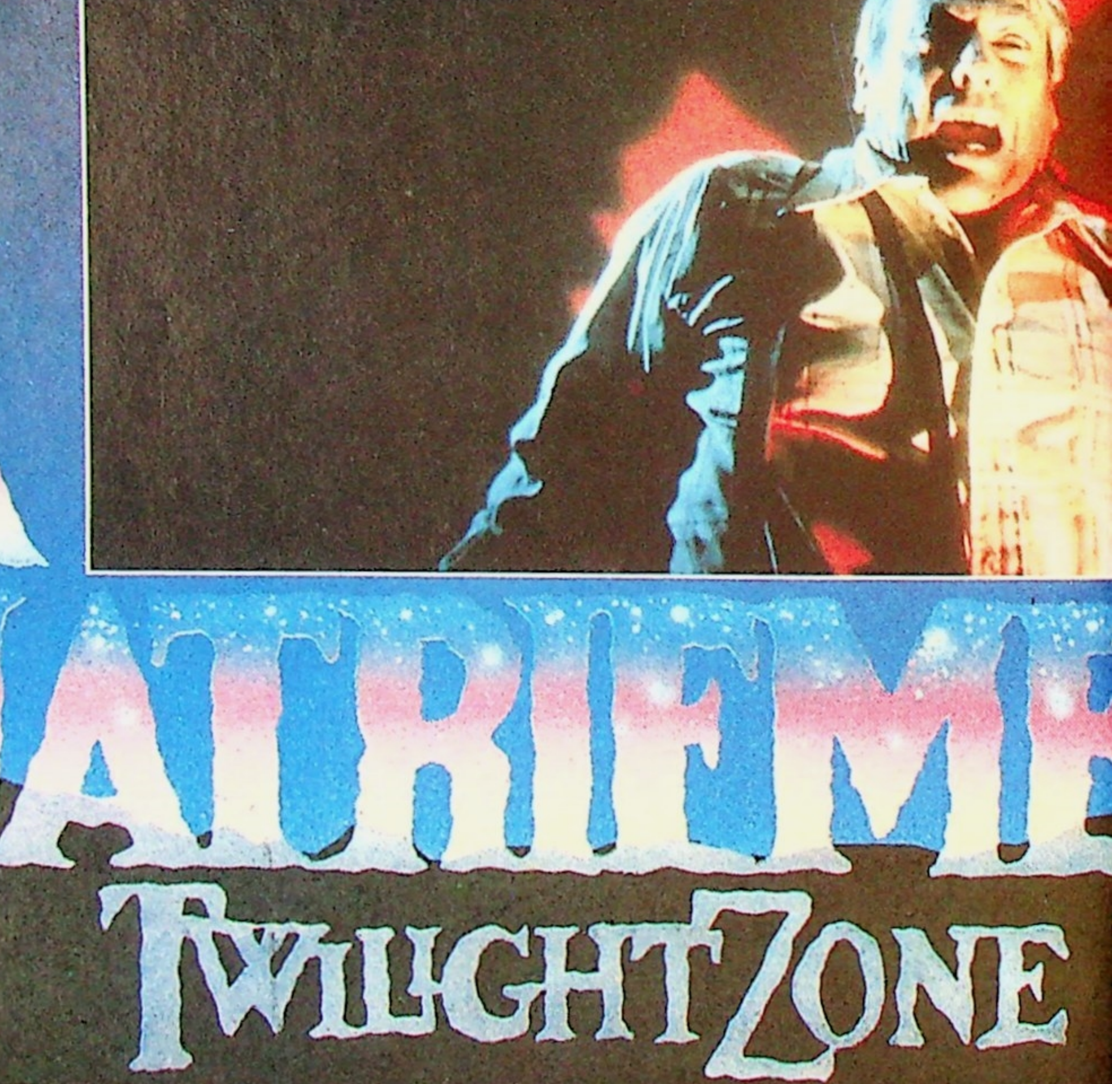
Michael Jackson et John Landis (photo de tournage).

Parallèlement à sa présence au sein du groupe familial, Michael poursuivra allègrement une carrière solo qui explosera littéralement avec « Billie Jean » et son clip teinté d'onirisme. Depuis ce succès qui lui a permis définitivement de franchir les frontières, Michael Jackson est devenu la dernière et la plus jeune coqueluche chantante et dansante de renommée mondiale. Armé de son seul talent, de sa jeunesse et de son enthousiasme, Michael, aujourd'hui millionnaire en dollars, vibre au rythme d'un immense succès qui n'a pourtant en rien altéré une exemplaire gentillesse lui valant l'amitié des personnalités les plus illustres du disque et du cinéma... Il s'apprête à tourner aujourd'hui sous la direction de l'un des plus grands réalisateurs du genre (sans doute Steven Spielberg avec lequel il collabora déjà) un long-métrage consacré au merveilleux personnage que nous révéla Walt Disney : *Peter Pan !*

Vous voyagez
dans un espace fantastique
dont les seules frontières
sont celles de l'imaginaire
prochain arrêt :

LA QUATRIÈME [DIMENSION]

TWILIGHT ZONE

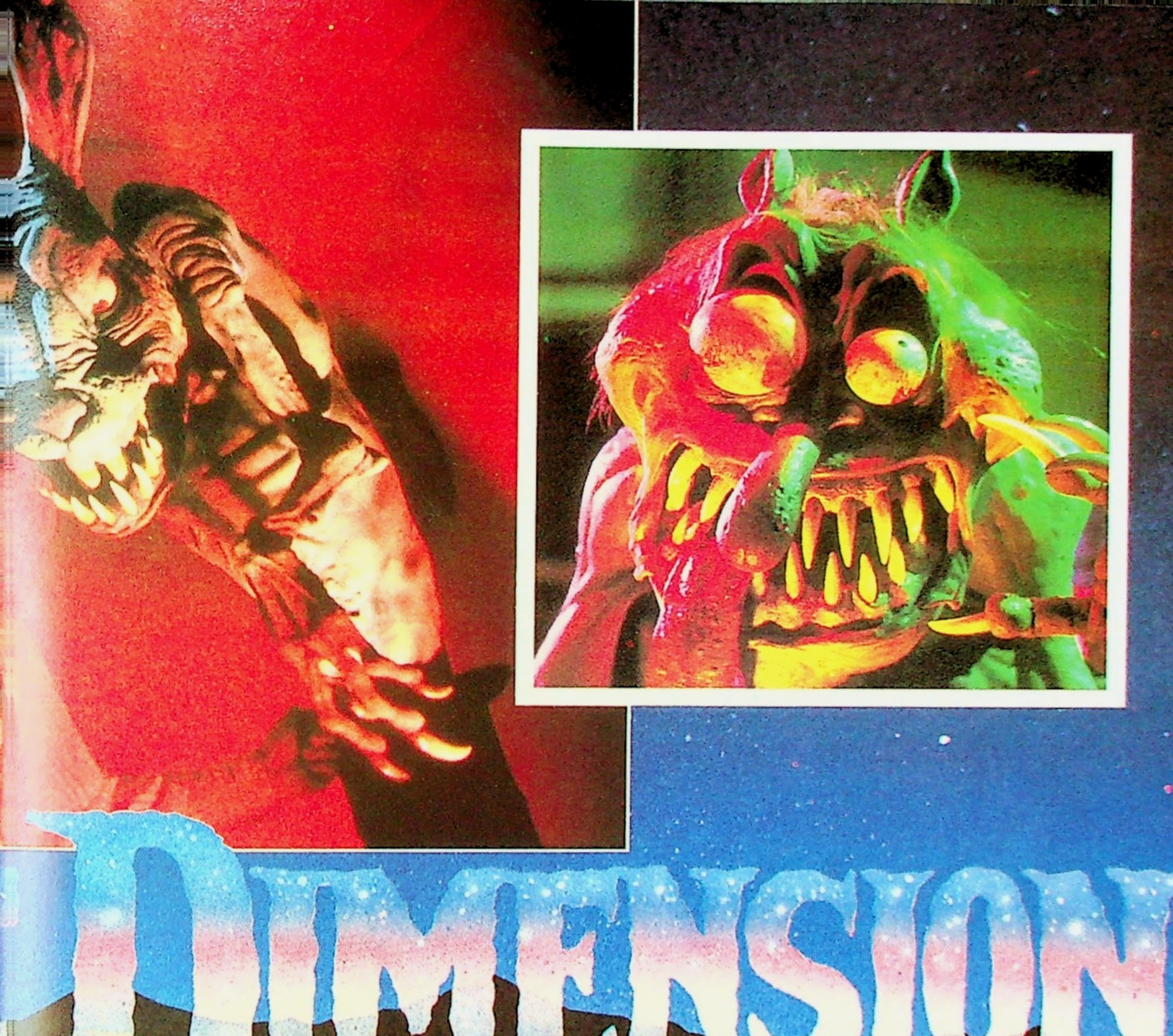


La version télévisée originale de La Quatrième Dimension a inspiré de très nombreuses imitation dont certaines sont excellentes dans leur genre ; c'est le cas notamment de Outer Limits, Thriller et One Step Beyond. Jamais, cependant, elle n'a donné lieu à un bon remake, pas même de la part de Rod Serling, comme permet d'en juger son demi-échec de Night Gallery.

Il n'empêche que la série télévisée jouit depuis l'origine d'une popularité qui n'a cessé de croître avec le temps, au point de devenir l'objet d'un véritable culte. Rod Serling, son créateur, apparaît aujourd'hui encore quotidiennement sur des millions d'écrans de télévision aux Etats-unis. Sa voix, aux inflections réellement inimitables, continue d'entraîner des admirateurs chaque jour plus nombreux dans un voyage au pays de l'imaginaire.

Aussi était-il inévitable que la Warner Bros., qui a racheté les droits de La Quatrième Dimension à Carol Serling, soit un jour tentée de faire un remake. Il a néanmoins fallu la farouche énergie de Steven Spielberg pour donner corps à un projet d'une telle envergure.

Le jeune réalisateur d'E.T. et de Rencontres du Troisième Type s'est entouré de brillants cinéastes, confirmés dans le genre, comme John Landis Le Loup-Garou de Londres et Joe Dante (Hurlements), puis ultérieurement l'Australien George Miller (Mad Max), lorsqu'il fut décidé qu'il y aurait quatre parties. Richard Matheson, scénariste de la première heure a été engagé pour écrire les dialogues, et la musique a été confiée à Jerry Goldsmith, créateur de l'accompagnement de plusieurs épisodes de La Quatrième Dimension, première manière.



Les quatre épisodes retenus pour la version cinématographique sont les suivants :

• Une histoire originale de John Landis, exploitant néanmoins un thème particulièrement cher à Rod Serling : l'idée que si l'on pouvait voir à travers les yeux de son ennemi, celui-ci cesserait d'être un ennemi. Ce thème est présent dans divers épisodes inspirés de la Deuxième Guerre Mondiale, comme par exemple A Quality of Mercy *et* The Encounter. *Dans cette nouvelle histoire, le héros voyage dans le temps et s'arrête aux guerres que les hommes se sont livrés dans l'Histoire, y compris celle du Vietnam. Ceci le conduit à une meilleure compréhension de lui-même et de ses ennemis.*

• Un remake de It's a Good Life, *épisode d'origine, inspiré d'une histoire de Jérome Bixby mise en dialogue par Serling. Les nouveaux dialogues de ce film, réalisé par Joe Dante, sont l'œuvre de Richard Matheson. L'épisode destiné à la télévision racontait l'histoire d'une petite ville contrainte de vivre dans un état de bonheur artificiel permanent, par crainte de l'holocauste que provoqueraient — contrariées — les facultés mentales terrifiantes d'un enfant (on dit qu'avant sa mort, Serling travaillait à un scénario de film inspiré de ce récit).*

• Un remake du sketch-intitulé Kick the Can *qu'avait autrefois écrit George Clayton Johnson. Steven Spielberg est le réalisateur de la nouvelle version, Richard Matheson, l'auteur des nouveaux dialogues. L'épisod destiné à la télévision mon trait un groupe d'homme âgés qui refusaient de vieilli et qui, par la médiation d'un jeu d'enfants, retrouvaien effectivement la jeunesse.*

• Un remake de Nightmare at 20,000 Feet, *initialemen écrit par Richard Matheson et réalisé par Richard Donne (Superman) ; aujourd'hu dans les mains de George Miller. Dans le téléfilm William Shatner jouait le*

→

rôle d'un malade mental sur le chemin de la guérison mais qui continuait de voir un monstrueux lutin sur l'aile de l'avion à bord duquel il voyage.

Le tournage de la Quatrième Dimension : Le film, tel qu'il s'intitule aujourd'hui, fut néanmoins suspendu à la suite d'un accident d'hélicoptère survenu le 23 juillet 1982 à 2 heures 30 du matin, dans lequel l'acteur Vic Morrow et deux enfants vietnamiens périrent. Il s'agissait du sketch dirigé par John Landis.

Cet accident fatal survint le dernier jour du tournage. Morrow était supposé fuir un village vietnamien en flammes, portant dans ses bras deux petits enfants. Le simulacre d'explosion (effets spéciaux) programmé devait être déclenché au même moment. La scène était tournée depuis un hélicoptère qui, selon l'enquête, perdit le contrôle à six mètres du sol et s'écrasa, tuant les trois acteurs et blessant six membres de l'équipe de tournage.

Les investigations ultérieures du National Transportation Safety Board (Office National de la Sécurité dans les Transports) révéla que la section arrière de l'hélicoptère avait été perforée par des éclats lors de l'explosion et que le sustentateur rotatif avait été endommagé par une pièce métallique qui fut identifiée par la suite comme le couvercle d'une boîte d'explosifs.

Le bureau californien de l'Occupational Safety and Health Administration (Bureau de la Santé et de la Sécurité dans la profession) infligea une amende à la compagnie de production pour violation des lois sur le travail des enfants (les enfants ne sont pas autorisés à travailler la nuit), et l'exposition de mineurs à des « situations extrêmement dangereuses ».

Diverses actions en justice furent intentées, y compris de la part des familles de victimes ; plusieurs enquêtes sur la raison de la faible altitude de l'hélicoptère et la force des explosions n'ont pas encore abouti.

Steven Spielberg a exprimé ses sentiments sur cette affaire dans un entretien accordé au Los Angeles Times : « L'accident a frappé de deuil les cent cinquante personnes qui travaillaient à la production. Nous sommes tous encore meurtris. Je ne connais personne que cette catastrophe n'ait pas bouleversé. Un film est une expérience qui appartient au domaine de la fiction ; c'est un jeu de lumières et d'ombres qui scintillent sur un écran.

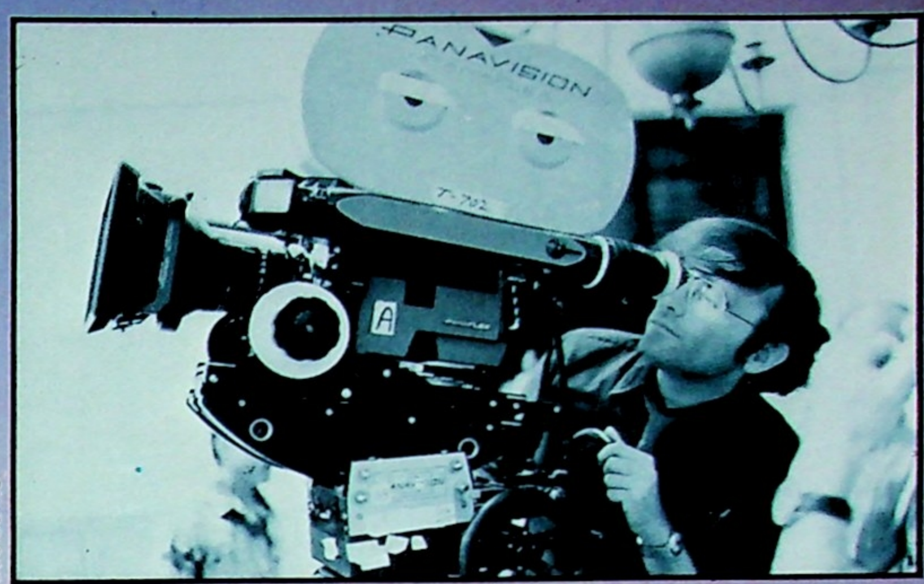
On ne doit pas mourir pour un film ; un film ne mérite pas cela ».

Malgré la quantité de désagréments qui en ont résulté pour le film et ses réalisateurs, le tournage de La Quatrième Dimensions : le film fut mené à bon terme ; mais sa sortie aux Etats-unis, prévue pour Noël 1982 fut repoussée jusqu'à l'été 1983.

Les yeux véritablement exorbités de John Lithgow, passager aérien apercevant par un hublot l'effroyable créature chevauchant son avion ! (épisode réalisé par George Miller).



entretien avec
JOE DANTE



Joe Dante

PAR RANDY ET JEAN-MARC LOFFICIER

Les Studios de Burbank accueillent non seulement la Columbia Pictures et la Warner Bros, mais encore un grand nombre de sociétés de production indépendantes comme, par exemple, l'Amblin Productions de Steven Spielberg.

C'est dans l'un de ces immeubles au beige rosé délavé, à TBS, que se trouve le bureau de Joe Dante. Aux murs de celui-ci sont accrochés différents trophées, souvenirs de films comme cette affiche française de Hurlements *ou cette esquisse de l'une des créations de Rob Bottin pour* La Quatrième Dimension. *Dante est assis devant un bureau encombré de papiers, livres et objets divers.*

Il semble impossible à ce jeune réalisateur de tenir une conversation sans émailler à tout bout de champ ses propos de son humour cinglant. C'est pour cela, sans doute, que tous ses films reflètent la même légèreté de cœur.

Dante a commencé sa carrière de cinéaste comme monteur de bandes annonce pour la New World Pictures de Roger Corman. Un beau jour, avec ses amis Jon Davison et Allan Arkush, il a réussi à convaincre Corman de leur donner un bout de pellicule pour faire un essai.

Le résultat de cet essai fut Hollywood Boulevard, *comédie hétéroclite désormais considérée comme un classique par des foules de cinéphiles avertis. Dante poursuivit ses expérimentations et réalisa* Piranha, *qui devient l'un des produits les plus lucratifs de la New World.*
Piranha *avait mis Dante en contact avec Rob Bottin, Chris Walas, Phil Tippett, etc. qui n'allaient pas tarder à devenir les stars des effets spéciaux. Le succès du film valut au jeune réalisateur sa promotion parmi les « Grands » d'Hollywood. Après le projet avorté de* Jaws 3 — People 0, *Dante fut engagé par l'Avco-Embassy pour réaliser* Hurlements.
Cette remarquable histoire de loup-garou (qui ne démérite certes pas par le travail exceptionnel de Bottin sur les effets spéciaux) a valu à Joe Dante la réputation « d'expert » qu'il partage avec quelques autres réalisateurs d'Hollywood. Après un certain temps passé à l'Embassy et consacré à la mise au point de The Philadelphia Experiment *(qui devait incidemment, être réalisé à la New World Pictures, sous l'égide de John Carpenter), Dante fut contacté par Steven Spielberg pour diriger* Gremlins.
Cependant La Quatrième Dimension *entrait au même moment en production et Dante fut sollicité pour réaliser l'un des quatre sketches du film.*

D'un abord aimable, Joe Dante nous a parlé de sa carrière lors d'une récente soirée à Burbank.

Un fan de science-fiction

Comment êtes-vous entré dans le cinéma ?

Je suis entré dans le cinéma comme tous ceux qui ont eu cette chance. J'ai commencé par voir

→

jour j'ai compris que je voulais moi-même en faire ! Le samedi à l'époque, le ticket d'entrée ne coûtait que vingt-cinq cents ; en outre, le premier garçon et la première fille de la queue avaient une place gratuite. Quand on était celui-là, on pouvait dépenser ses vingt-cinq cents en bonbons, caramels et... popcorn !
C'était l'époque bénie où les matinées pour enfants présentaient dix dessins animés et deux grands films. Le vendredi et le samedi on donnait généralement des films de Walt Disney. Parfois on proposait à la place de ceux-ci les films de science fiction qui avaient été programmés le mercredi ou le jeudi. J'ai pu de la sorte voir presque tout ce qui était bon.

Le spécialiste des bandes-annonces

Aimiez-vous déjà les films de science fiction ?

Evidemment ! Vous connaissez des enfants qui n'aiment pas les films de science-fiction ? Je me suis, bien sûr, comme tous les gosses, caché le visage dans les mains pour ne pas voir. Je me souviendrai toujours du jour où mon père m'a emmené voir *Tarantula*. Je fus la risée du personnel du cinéma ; le gérant me désignait du doigt à son assistant tandis que l'air préoccupé, j'arpentais les couloirs. J'avais si peu des images qu'il m'était impossible de retourner dans la salle ! J'allais de temps à autre entrebailler la porte mais comme le spectacle était insoutenable, je ne pouvais retourner à ma place. Mon père, lui, était ravi car comme vous l'imaginez, sans moi il est peu probable qu'il soit allé de lui-même voir *Tarantula* ! Et il était là, assis dans le noir, tout seul, à regarder une histoire d'araignée géante !

C'est grâce à Jon Davison (1) que vous êtes à Hollywood ?

Oui en effet. J'avais fréquenté une école d'arts graphiques dans le but de faire des dessins animés. Je travaillais alors pour « Film Bulletin », journal professionnel du cinéma pour lequel j'exécutais des encarts publicitaires pour des maisons de production. C'était fantastique ! Je n'avais rien d'autre à faire qu'à voir des films toute la journée. Je les voyais avant leur sortie officielle et souvent même avant le montage. J'étais sans doute beaucoup plus heureux que je ne l'imaginais.
Nous avons, Jon et moi, monté un film appelé *The Movie Orgy*. C'était une compilation d'une durée de sept heures faite à partir de films des années 50. Des fractions de films étaient mises bout à bout de manière à raconter une histoire. Nous avons de la sorte fait un montage de différentes scènes de films de la période dans lesquelles apparaissait Morris Ankrum. Dans bon nombre de ces films il jouait un rôle de général d'armée de terre, arborant toujours le même uniforme quelle que soit la compagnie de production. Nous avons découvert qu'en rassemblant des fractions de films représentant les mêmes acteurs, nous pouvions changer l'adversaire à loisir et en faire, à notre gré, une araignée géante, un gorille géant, bref du géant sans restriction !
Bien sûr c'était un peu plus compliqué mais, pour résumer, l'idée de base c'était ça. Nous avons montré ce film dans les universités et aujourd'hui encore les spectateurs viennent me voir et me disent qu'ils n'ont jamais rien vu de meilleur. Le film était conçu à l'image de la vie ; on pouvait en sortir à n'importe quel moment. A son retour on constatait qu'on n'avait pas vraiment manqué quelque chose. A divers égards on peut considérer l'expérience comme une préfiguration du feuilleton de télévision d'aujourd'hui !
Jon s'était rendu à Hollywood pour travailler dans la publicité chez Roger Corman (2) et pensait que j'avais des chances de réussir dans la création de bandes-annonces. C'est ainsi que je suis venu ici l'aider à réaliser une bande-annonce pour un film intitulé *The Student Teachers*. Je suis ensuite rentré à Philadelphie, vaguement inquiet ; mais sans raison véritablement car Jon m'appela un peu plus tard pour me dire qu'on me voulait absolument à la NWP, qui allait avoir un département de bandes-annonces permanent et ne s'adresserait plus à un monteur différent pour chaque nouveau film, la personne attachée au département apprenant à faire les bandes-annonces selon les désirs de Roger.
Je suis venu à Hollywood où j'ai fait pour commencer la bande-annonce de *Caged Heat*, premier film de Jonathan Demme. Je n'avais en fait jamais monté de 35 mm. Comme tous ceux qui atterrissent dans la profession chez Roger, je ne savais rien et j'allais du même fait travailler pour presque rien, raison pour laquelle on m'avait aussi engagé ! C'est ainsi que j'ai appris le montage en 35 mm, à faire des bandes-annonces. Ceci dit, le rouge de la honte me monte encore au front lorsque je repense à la première ébauche que j'eus l'audace de montrer à Roger. J'ai su, depuis, qu'il avait vu bien pire de la part de débutants.
Tout se passa très bien pour moi et j'obtins un emploi fixe à ce département nouvellement créé, service qui comptait en tout et pour tout deux personnes : Allan Arkush et moi-même.

N'était-ce pas un travail ennuyeux ?

Non. J'adore les bandes-annonces. Je suis l'une des rares personnes à pouvoir assister sans broncher à une projection ininterrompue de bandes-annonces ! Il existait une science de la bande-annonce qui est aujourd'hui abandonnée. Si vous regardez les vieilles bandes-annonces des années quarante et cinquante, elles présentent quantités de fermetures en fondu et d'hyperboles avec des mots et des titres qui apparaissent et disparaissent dans des fondus enchaînés. Elles ont une sorte de rythme et d'élan qui leur est propre. La bande-annonce d'aujourd'hui est davantage une scène racontée du film.
Nous avons fait différentes expériences avec quantité de films ; nous voulions en montrer le moins possible. Le mieux étant, du reste, de ne rien montrer du tout ! Nous avons appris que plus la bande-annonce était bavarde, moins le public était curieux de voir le film. Je crois que cela vaut pour la plupart des films et plus particulièrement pour les films réalisés à la New World Pictures dans des délais inférieurs à vingt jours et sans aucun budget !

Une harmonieuse collaboration avec Roger Corman

Nous avions nos « clichés » favoris, voix off, du genre : « Elle qui voulait l'*Amour*, reçut la *Terreur* et la *Mort* », que nous arrivions à caser presque partout !

Pouvez-vous nous parler de votre travail avec Roger Corman ?

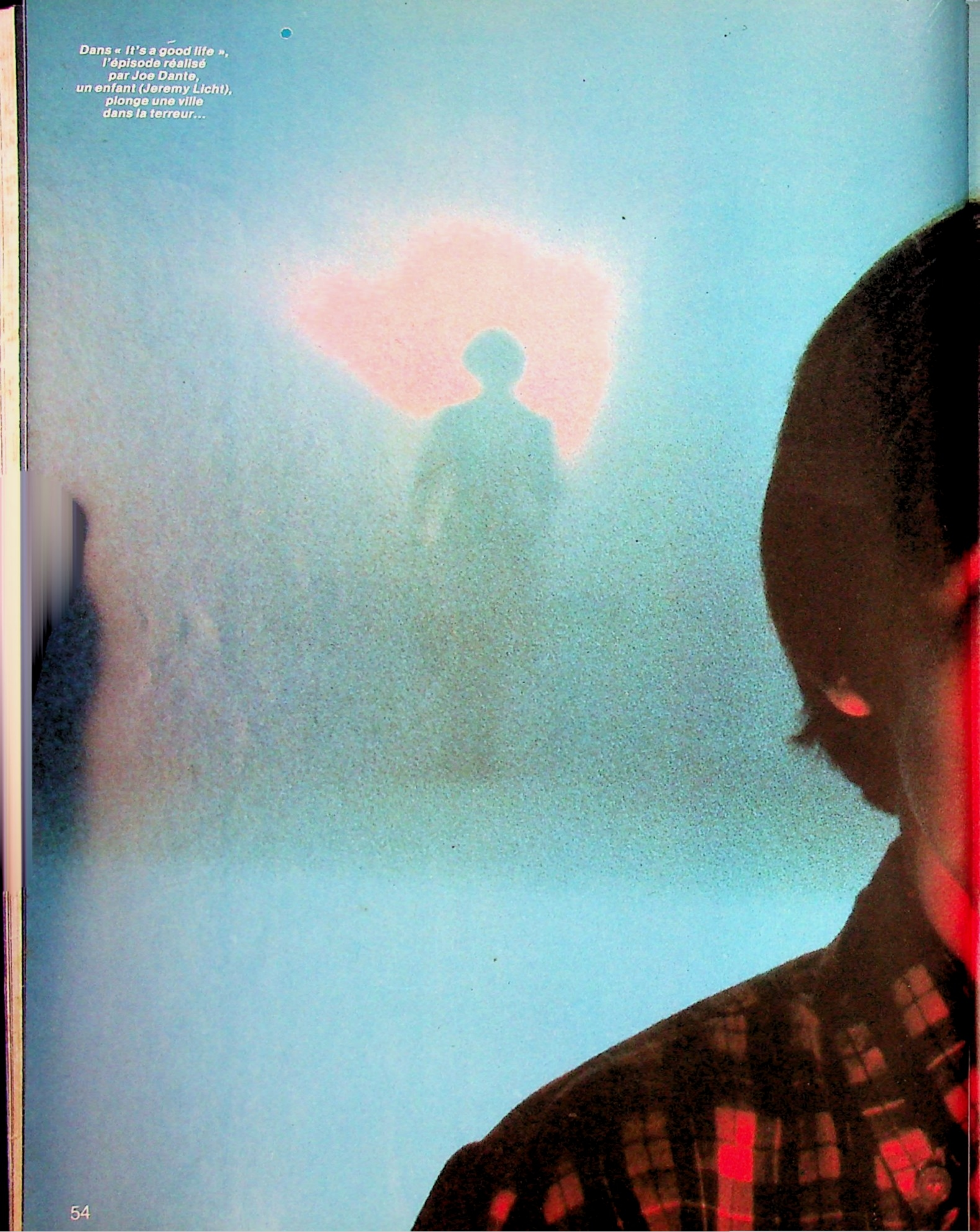
C'est très simple, Roger Corman entrait, examinait nos bandes et disait : « Celle-ci doit être plus courte », ou bien « Enlevez-moi cinq images de cette bande ! ». Sa grande spécialité c'était de faire sauter un certain nombre d'images dans une séquence. Ça, c'est le genre de choses auxquelles il excelle !
Nous nous sommes beaucoup amusés. C'était extrêmement drôle ; d'une part on pouvait apprendre une quantité fabuleuse de choses sur la création cinématographique à proprement parler en regardant simplement le même film plusieurs fois de suite... Nous n'avons, bien sûr, pas fait que des choses très orthodoxes ! Nous avons réalisé

Dans l'épisode réalisé par Steven Spielberg, Scatman Crothers redécouvre la fontaine de jouvence...





Episode de George Miller.


Dans « It's a good life »,
l'épisode réalisé
par Joe Dante,
un enfant (Jeremy Licht),
plonge une ville
dans la terreur...

des bandes-annonces grâce auxquelles il s'est trouvé des gens pour aller voir *Tidal Wave* (3) et d'autres inavouables navets. Mais, à l'époque, cela nous amusait beaucoup. On en remettait pour ainsi dire et l'on se sentait passablement gratifié pour tout ce travail — même mal payé — lorsque dans la soirée du vendredi l'on voyait son spot publicitaire vingt fois de suite à la télévision. On savait aussi que les gens se précipiteraient au cinéma le samedi et seraient déçus. Mais



le vendredi soir, au vu du spot, ils avaient immanquablement pensé que le film était bon.

Comment êtes-vous passé de la bande-annonce à la réalisation de votre premier film ?

En deux mots, nous faisions à un moment donné trois bandes simultanément ; une pour *Amarcord*, une pour *Street Girls* et une autre pour *T.N.T. Jackson*. Puis on s'est emmêlé au montage des séquences et Fellini apparaissait entre deux plans de Kung-Fu. « Je parie que nous pourrions faire un film comme ça. Regardez celui-ci, il y a à peine cinq décors pour toute la bobine ». C'était une suggestion.

C'est ainsi que Jon, Allan et moi sommes, ensemble, allés voir Roger et avons essayé de le convaincre de nous laisser faire un film. Le problème n'était pas nouveau pour lui. Tous les gens qui travaillent à la NWP sont là pour une seule et unique raison : ils veulent faire un film. Tôt ou tard, ils finissent par venir voir Roger et lui disent : « Nous voulons faire un film ». Roger se gratte alors la tête et cherche à leur démontrer que *la chose est impossible !*, parce qu'au fond il ne veut pas que ses monteurs et autres fassent un film ! Tous comptes faits leur travail au département des bandes-annonces ou ailleurs est très satisfaisant et la dernière chose au monde qui lui paraisse souhaitable, c'est d'avoir à engager de nouvelles recrues pour faire *mal* ce travail, pendant qu'eux lâchent tout pour aller faire un film qui sera très vraisemblablement une catastrophe parce qu'ils ne savent rien de rien !

Mais nous avons beaucoup insisté. Jon réussit à convaincre Roger de nous laisser faire un film à la condition expresse que ce soit le film le meilleur marché que la New World Pictures ait jamais réalisé — ce qui n'était pas un petit exploit ! Roger nous a dit en substance qu'il était d'accord, qu'il nous permettait de faire un film, mais ne nous accordait que dix jours pour le réaliser et un budget ne dépassant pas les 60 000 dollars !

Ce qui, à peu de choses près, ressemble aux conditions dans lesquelles Peter Bogdanovitch fit son premier film. Roger lui avait dit : « Je vous donne ça — et pas plus — pour faire un film ; vous utilisez Boris Karloff qui me doit trois jours, et vous utilisez les bobines de *The Terror*. Le reste, je m'en lave les mains ! » Cela a donné *Targets*. Mais nous, nous n'avons pas eu la chance de produire un film aussi bon que *Targets* avec tout ça !

Nous avons aussi utilisé beaucoup de pellicule provenant d'autres films et nous avons fait un film qui avait pour sujet une société de production. Des critiques ont dit que le studio décrit ressemblait à s'y méprendre à la New World Pictures... Nous avons intitulé le film *Hollywood Boulevard*, erreur dont je suis à blâmer, parce que ce n'était pas un bon titre (4) ; j'ai néanmoins insisté pour qu'il soit conservé ; il était, à mes yeux, préférable au *Hollywood Hookers* (« les prostituées d'Hollywood ») suggéré par Roger.

Pourquoi, selon vous, *Hollywood Boulevard* n'a-t-il pas eu plus de succès ?

Nous avons fait un film sur un film, or le solipsisme, voyez-vous, est le péché cardinal du siècle ! Avec dix jours de tournage et un budget de soixante mille dollars, il ne pouvait guère du reste en être autrement ! Aujourd'hui *Hollywood Boulevard* est très largement diffusé dans les hôtels. On le passe tard le soir ou sur des postes qui fonctionnent avec des pièces à l'intention des clients qui veulent un peu de strip-tease. Comme dans le film les filles ne font pratiquement que ça... C'était la condition *sine qua non* mise par Roger, mais je dois avouer que c'est son aspect franchement le moins drôle ! L'accord nous avait été donné pour tourner *Hollywood Boulevard* juste après une série de films faits par Roger dans lesquels ils était question d'infirmières ou de professeurs. L'intrigue reposait sur trois personnages de femmes qui, placées dans des situations scabreuses, étaient contraintes de se déshabiller. Voilà *grosso modo* de quoi il retournait.

Nous avons dans les limites qui nous étaient imparties tenté de faire quelque chose d'aussi personnel que possible. Allan est

fou de rock n'roll, aussi avons-nous utilisé la musique du serial *Commander Cody and the Lost Planet Airmen*. En raison de mon penchant pour la science-fiction, nous avons utilisé un personnage vêtu d'un costume de Godzilla, ainsi que Robby le Robot. Nous avons utilisé Paul Bartel et Dick Miller, l'acteur des anciens films de Roger que nous préférons (5) ; Jon a produit le film qu'il a monté pour une somme dérisoire, ce qui est assez exceptionnel. Nous avons économisé beaucoup d'argent en utilisant nos caméras personnelles, notre éclairage, nos accessoires et — pour la figuration — les gens de l'équipe de tournage.

Quel souvenir conservez-vous de cette expérience ?

Ce fut très intéressant, mais j'ai quasiment tout oublié. Selon les dires de mes collègues je me suis très bien amusé. Nous avons — chemin faisant — appris beaucoup de choses. Le film n'était pas destiné à tous les publics. Curieusement, il fut très apprécié des amateurs de série B ! Son ésotérisme outré défiait la crédibilité. Vincent Canby, dans un article du « New York Times » indiquait que l'action du film se déroulait dans les années trente. Ce qui est faux. Quoiqu'il en soit, le film n'a pas bouleversé le monde entier et nous sommes donc retournés à nos bandes annonces... Elles furent d'ailleurs bien meilleures après cette expérience !

Qu'avez-vous fait ensuite ? *Piranha* ?

Oh, beaucoup de choses, mais rien de vraiment transcendant. Roger se proposait de vendre certains films à la télévision, pour lesquels nous devions tourner quelques scènes complémentaires, procédé qui est l'une de ses spécialités. Pour une raison ou une autre, le projet n'a pas abouti. Sans doute parce qu'une fois que l'on éradique toute la violence, il ne reste plus rien. Il aurait presque fallu tourner de nouveaux films. Aussi l'idée fut-elle abandonnée.



Des corps effroyablement mutilés par Rob Bottin et les « Piranhas » de Joe Dante, l'un de ses premiers succès.



Barbara Steele, dans « Caged Heat » (1974), l'un des premiers travaux de Joe Dante...

Roger voulut ensuite faire deux films : *Rock'n Roll High School* et *Piranha*. Il nous donna le choix à Allan et à moi. Allan prit *Rock'n Roll High School* ; il me restait donc *Piranha*. *Piranha* était en quelque sorte une suite de *Dents de la Mer* que Roger avait l'audace de produire deux ans et demi après la sortie de l'original, pour le présenter en même temps que *Les Dents de la Mer II*, séquelle exécutée à grands frais (plusieurs millions de dollars). Le budget de *Piranha*, en fait, n'excédait pas 600 000 dollars et la seule raison qu'avait Roger de réaliser ce film était que la United Artists le finançait pour moitié.

Pour la New World Pictures, c'était un budget assez considérable même si avec 600 000 dollars on ne pouvait pas tourner véritablement en extérieur ; ceci nous permit néanmoins d'obtenir la prestation de Pino Dinaggio et de paufiner la finition, comme pour un produit de luxe.
Notre chance fut que la supervision d'*Avalanche*, réalisé au même moment, accaparait totalement Roger. Aussi livrés à nous-mêmes, avons-nous réussi à faire très largement ce que nous voulions. Nous n'avons pas eu à lui soumettre le film avant d'être assurés qu'il était très « présentable ». D'habitude il demande à ses réalisateurs de lui soumettre

« Hurlements » réactualisa brillamment le thème du loup-garou, grâce aux effets spéciaux extraordinaires de Rob Bottin.



le film dès le deuxième montage, à un moment où celui-ci n'a pas encore pris véritablement forme. Naturellement, il se réserve le privilège d'intervenir à ce moment-là et bien entendu s'octroie le mérite d'avoir « sauvé le film en péril ».

Comment expliquez-vous qu'il vous ait autorisé à quitter le département des bandes-annonces ?

Je pense que Roger a toujours eu de l'estime pour nous. Je dois avouer que nous avons vu *tous* ses films. Je ne sais pas si tous les diplomés de l'USC qui ont travaillé chez lui ont compris ou aimé ses films. Nous aimions beaucoup son travail et je pense qu'il en avait conscience. Aussi nos rapports avec lui ont-ils toujours été d'une certaine façon privilégiés. Jamais je n'ai eu avec Roger les difficultés dont beaucoup aiment à se plaindre. A un moment donné, il nous a simplement fait confiance. Voilà ce que je pense.
Mais il n'y a pas, là non plus, d'innocence de la part de Roger. Sur la base de cette estime réciproque, les films se font aussi plus économiquement et plus facilement. Par ailleurs, lorsque Roger dit : « O.K., je lui fais confiance, ce garçon est capable de faire quelque chose que je pourrai découper, monter et diffuser sans problèmes » il lui arrive de se tromper. L'ennui, c'est que toutes les fois qu'il a vu juste, il s'agit d'un collaborateur digne de confiance dont il va devoir se passer car celui-ci a naturellement des ambitions personnelles plus élevées et ne tarde pas à le quitter pour aller travailler ailleurs. Toutes les fois que Roger se trompe, le collaborateur décevant ne va généralement pas plus loin que la New World Pictures et peut s'estimer heureux d'avoir travaillé pour Corman. Je ne saurais dire si Corman lui-même a de l'estime pour ce dernier.

Dans quelles conditions la réalisation de *Piranha* s'est-elle déroulée ?

Si j'avais su dès le départ les problèmes que poserait un tel film, j'aurais soigneusement évité de me mettre dans une telle situation. L'essentiel du film fut tourné sous l'eau. Je dus apprendre à plonger en scaphandre. Cette seule évocation me fait encore frémir...
Le film fait intervenir de nombreux effets spéciaux dont la réalisation fut confiée à des gens non seulement très compétents, mais exceptionnels. C'est le cas de Jon Berg, Chris Walas, Phil Tippet et Rob Bottin qui, pour la plupart, ont aussitôt après été engagés à travailler à *La Guerre des Etoiles*. Nous-mêmes ne savions comment aborder la question des effets au début. Personne n'avait jamais réalisé des simulacres convaincants de piranhas. On s'était jusqu'alors contenté de photographier les spécimens vivants. Il y a bien eu des scènes, tournées en 16 mm, où l'on en voit une vache se faire dévorer, mais une fois sur deux, dans ce genre de films, on se contente de montrer des gens en train de s'ébrouer dans l'eau.
Pour finir, nous avons surtout utilisé des marionnettes que nous avons appris à diriger à la perfection. Ces « poissons » aux mâchoires mobiles étaient traités pour aller dans l'eau où nous leur faisions manger des prothèses. Nous les filmions à raison de huit images/seconde. Leur mobilité était si grande qu'ils simulaient le mouvement des piranhas à la perfection. Ce fut une chance ! La seule chose que nous n'avons pas réussie, parce que c'était très délicat, ce fut de faire entrer plus de deux ou trois poissons dans le cadre de l'image.

Le probant succès de « Piranha »....

Quel sentiment cela vous a-t-il procuré de travailler pour la première fois avec des acteurs célèbres ?

Cela m'a plu énormément. J'aime beaucoup Bradford Dillman. C'est un acteur très malin, il a fait beaucoup de films Les gens qui sont très sûrs d'eux ont tendance, pour peu que vous leur en donniez la possibilité, à être très créatifs et vous éclairent même sur tel ou tel aspect de leur rôle. Ils discutent avec vous du personnage qu'ils incarnent et ne se contentent pas de monter sur le plateau comme des marionnettes.

Etes-vous finalement satisfait du résultat ?

Je n'ai jamais pu me réconcilier avec certains compromis nécessaires ; mais le résultat est malgré tout bien supérieur à ce que nous étions en droit d'attendre. *Piranha* est un vrai film. Je savais que les Artistes Associés allaient le distribuer en Europe, et non pas seulement le destiner aux « drive-in » et à une existence éphémère.
C'est également le premier scénario de John Sayles, engagé pour réécrire un script qui nous causait à tous bien des soucis. John a réussi à lui donner toute la cohésion nécessaire. Au montage, nous nous sommes montrés impitoyablement exigeants ; nous avons coupé beaucoup de pellicule pour réussir à faire fonctionner le tout de façon satisfaisante.

Le succès de *Piranha* vous a, sans doute, permis de quitter la New World Pictures...

En effet. Ce film a rapporté beaucoup d'argent à ses distributeurs européens, les Artistes Associés. Ce qui ne fut pas sans retombées pour moi car il n'était plus désormais question de faire des films pour un cachet infé-


Dans « Cauchemar à 20 000 pieds » de George Miller, l'horreur frappe les passagers d'un avion touristique...

rieur à 8 000 dollars, somme qui m'avait été allouée pour *Piranha*.

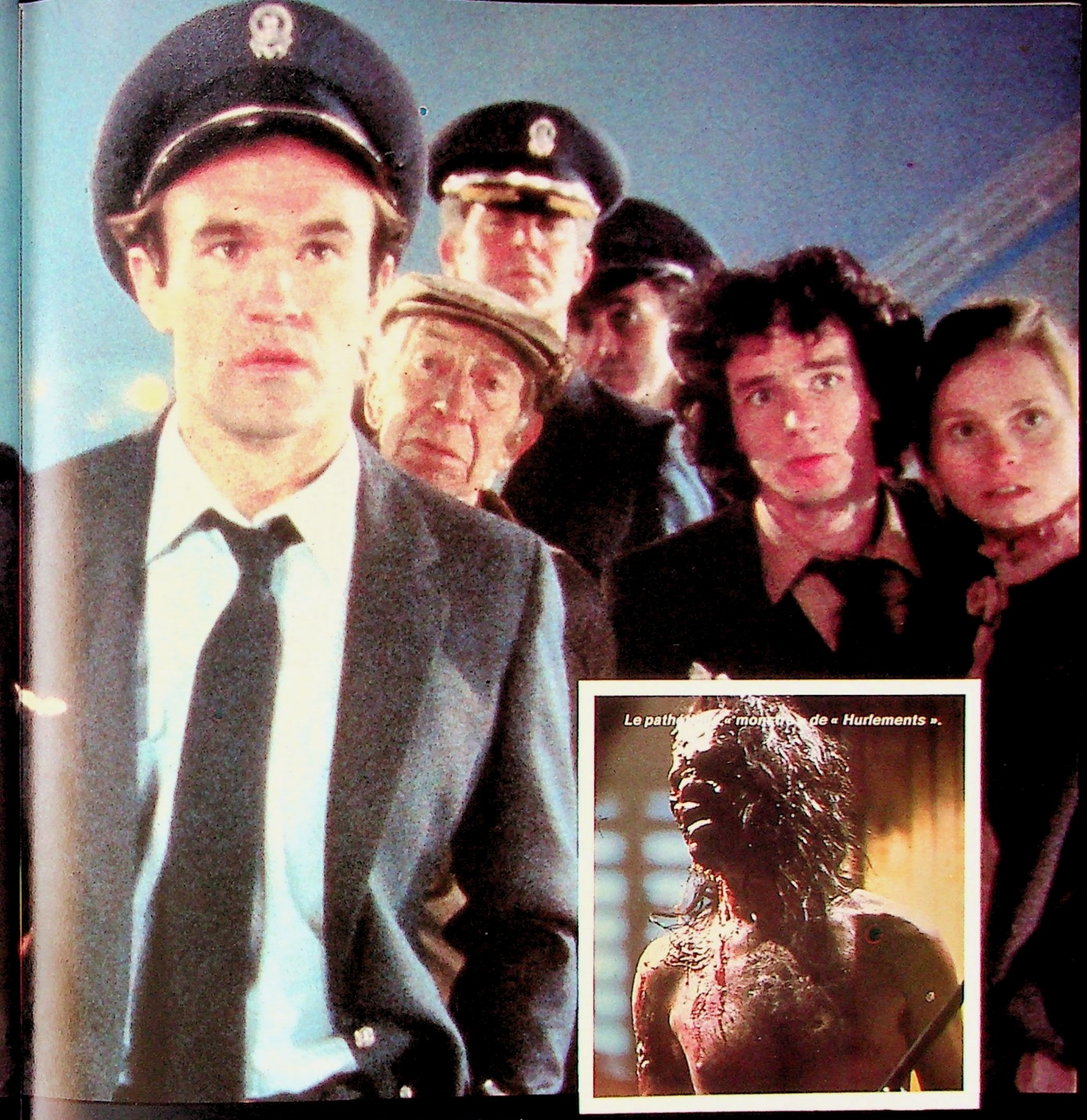
Enfin, la vérité vous savez c'est qu'au fond j'aurais donné huit mille dollars de ma poche à Roger Corman pour pouvoir faire ce film ! Je l'aurais fait pour rien ! Les gens qui disent : « Roger n'est pas généreux, il ne paie pas ses employés ! » oublient toujours qu'ils ne sont pas venus chez lui pour s'enrichir. Je suis toujours un peu surpris que l'on puisse avoir la mémoire aussi courte.

Lorsque j'étais à la New World Pictures, j'étais malheureux que Roger n'apprécie pas mes films. Plus tard, avec le recul, je me suis dit avec philosophie : « Et après ? » car, heureusement, on apprend à dépasser ce degré d'amour-propre.

La question, au départ, est de savoir ce qu'on veut et si ce qu'on veut c'est faire des films. Si on est intéressé par l'argent exclusivement, il ne faut pas travailler pour Corman. Mais si on veut apprendre à faire des films, eh bien, chez lui on apprend et en outre on perçoit un petit salaire pour cela. C'est mieux que l'USC (ou l'IDHEC) et, en plus, on est exonéré des droits d'inscription ! Je pense que c'est avoir beaucoup de chance que de pouvoir, aujourd'hui, travailler dans un genre viable en gagnant un peu d'argent. Ensuite, il faut naturellement faire preuve d'invention, d'initiative et prendre ses responsabilités.

Il ne s'agit pas de tourner des petits courts métrages que l'on va garder au frais dans sa cave, sans jamais les montrer à personne. Il s'agit de filmer des choses que les gens vont voir. Vous êtes partie intégrante de l'« édifice cinématographique », aussi infime que soit cette partie et, à votre insu, vous avez appris des choses.

A la suite de *Piranha* on m'a offert de réaliser de nouveaux films sur les poissons, les reptiles, (comme *Orca II*, film sur un aligator géant) et les tortues géantes. J'ai décliné ces offres diverses, non pas que j'aie une aversion pour ce genre de films, mais tout simplement parce que je ne voulais plus retourner dans l'eau ! C'est aussi la raison pour laquelle je suis resté quelque temps encore à la New World Pictures. Puis Roger m'a proposé *Humanoids from the Deep*, et je suis parti !



Le pathétique « monstre » de « Hurlements ».

Qu'avez-vous fait ensuite ?

Je suis entré à l'Universal. On m'avait proposé de réaliser *Jaws 3, People 0*. Cette expérience, édifiante, m'a appris le mode de vie des gens à Hollywood. Ils signent des contrats pour des films qui ne sont jamais produits. Je n'ai pas trouvé cela très drôle, mais plutôt frustrant et très ennuyeux. A l'Universal, on palabrait pendant des mois et des mois. On travaillait aux découpages, on faisait les repérages, on réfléchissait aux trucages, on parlait des rôles avec la distribution. Il s'agissait du film suivant de Bo Derek, celui qui vient après *« 10 »* dont la sortie est annoncée. L'équipe de production était quasiment prête à tourner et une somme considérable avait déjà été investie dans le projet. Je pense que le film, assez drôle, aurait fait de bonnes recettes. Mais la production n'était pas de cet avis et finalement ce film n'a jamais été réalisé.

Qu'est-ce qui vous a amené à participer à *Hurlements* ?

Le hasard a voulu qu'au même moment, Dan Blatt et Mike Finnell s'apprêtaient à réaliser *Hurlements*. Je me suis immédiatement rallié au projet. Je n'avais plus à me soucier d'où me proviendrait mon prochain repas.

A l'origine, l'Embassy voulait que ce soit davantage un film d'épouvante classique avec des effusions de sang « abondantes ». Mon penchant naturel m'amène toujours à produire des choses bizarres. Dans le cas de *Piranha*, ce ne fut pas chose difficile pour moi car lorsque Roger eut son compte de bras et de jambes dévorés par les poissons et les monstres, j'eus toute la liberté d'introduire ce que je voulais. Jusqu'à un certain point, ce fut également le cas pour *Hurlements*. Dan Blatt qui était le chef de production était infiniment exigeant sur la qualité ; il voulait faire un bon film et m'a, par conséquent, offert un appui très précieux.

Que pensez-vous du film achevé ?

J'aime beaucoup *Hurlements*. Cela ne s'est pas fait sans problèmes, mais dans le genre c'est un très bon film. A vrai dire, si tout était à refaire, je monterais le film différemment. Trop de →



choses ont été faites à la dernière minute, juste avant la sortie du film ; nous n'avons pas eu réellement le temps de faire marche arrière et de reconsidérer l'ensemble.
Ce n'est pas un film cher. Beaucoup de gens ont travaillé pour nous pour peu d'argent, simplement parce qu'ils voulaient que l'opération réussisse. J'aimerais beaucoup faire mes prochains films dans des conditions de travail semblables.
Je pense que les effets spéciaux — qu'il est très difficile de filmer si l'on veut les rendre crédibles — sont un exploit remarquable de Rob Bottin.

De « Hurlements » à la « 4e Dimension »

N'aviez-vous pas, auparavant déjà, envisagé un tel projet avec Rick Baker ?

Oui, en effet. Rick Baker voulait depuis des années faire un film de loup-garou avec John Landis (6). Il avait des idées très précises sur ce qu'il voulait faire. Nous lui avons parlé de notre projet ; il était quasiment prêt à en assumer la préparation, mais en dernière minute s'est ravisé, a consulté John Landis, ce qui aurait déterminé ce dernier à agir au plus vite. « Je fais mon film, je fais mon film » lui aurait-il dit. Et c'est ainsi que Rick a fait *Le Loup Garou de Londres* et non *Hurlements*. Rob Bottin, dont il était question dès le début, fut alors engagé.

Certaines séquences d'animation image par image ont été supprimées dans la copie définitive ?

Oui, il y avait initialement plus d'animation image par image (7). Je pense qu'il n'en reste plus qu'un seul plan maintenant, à la fin. Les loups-garous sont debout et hurlent à la lune. La séquence est très brève et s'enchaîne en fondu sur la suivante. Elle passe très vite et ne pose pas de véritable problème. Je n'ai pas utilisé les plans de la grange, par exemple ; peut-être en avez-vous des photos dans certains magazines, mais dans le film nous les avons supprimées.
J'adore le procédé image par image. J'ai toujours voulu en introduire dans *Hurlements*. Mais l'animation s'enchaînait mal aux scènes tournées sur le vif. Il ne s'agissait pas de « gomotion », où les plans sont mis sur ordinateur avec des flous intégrés pour leur donner un air d'authenticité. C'était le très classique procédé image par image et cela tendait à détonner un peu, malgré l'excellent travail de Dave Allen, malgré les merveilleuses marionnettes et les beaux décors miniaturisés de Roger Dicken, très joliment éclairés, etc.
A la projection du premier montage, les spectateurs nous ont demandé, par exemple, « dans quel film avez-vous pris ce plan ? C'est un plan très sobre ». Ce n'était pas là exactement la réaction que nous escomptions. Nous avons tourné une scène très compliquée avec Dee Wallace ; elle apparaît dans le cadre de l'image, avec derrière elle une image d'animation avec un loup-garou. Ce fut très difficile à réaliser et posa d'énormes problèmes à Dave. Finalement, nous avons dû renoncer à ce plan.
Il y a fort à parier que cela ne lui a pas fait plaisir. Nous avons pourtant tout essayé pour sauver ce plan ; nous avons essayé de découper différemment, nous avons essayé de passer la séquence au noir de fumée... Puis nous avons compris que nous nous accrochions à ce plan par complaisance et nous l'avons supprimé, en dépit des investissements divers. Ce genre de choses se produit souvent dans le cinéma.





La création du monstre de l'épisode de George Miller (construit par Craig Reardon et Michael McCracken).

Comment les acteurs, et Patrick MacNee notamment, ont-ils réagi aux effets spéciaux ?

Dans un film comme celui-ci, il y a deux comportements possibles de la part d'un acteur. L'un consiste à traverser les effets spéciaux avec des œillères en proclamant « seul l'argent m'intéresse » ; l'autre comportement est aligné sur votre propre intérêt pour le film. Si les acteurs voient que celui-ci vous intéresse, ils veulent faire du bon travail. Je pense que l'attitude de l'acteur est, en l'occurence, largement dictée par votre propre attitude au cours des deux premiers jours du tournage. L'acteur comprend très vite si vous avez à cœur de faire un bon film ou si tout le monde est là pour se remplir les poches, auquel cas il se dit « pourquoi pas moi ? », ce qui me paraît assez légitime...
J'ai toujours envisagé Patrick MacNee dans ce rôle parce qu'il est « onctueux », mais malgré tout aimable et pas vraiment menaçant. Dans le script, le rôle est véritablement inquiétant. C'est le *méchant* psychiatre. Mais je ne voulais pas que cela saute aux yeux. Patrick était très préoccupé par diverses questions personnelles à l'époque, mais cela ne l'a jamais empêché d'être totalement professionnel.

Envisagez-vous de participer à une « suite » ?

Non. J'ai entendu dire qu'on tournait *Hurlements 2*, produit par les gens auxquels appartenait le projet initial. Ils ont en fait des droits sur le premier film, mais n'ont jamais rencontré les acteurs, n'ont jamais vu les décors et n'ont en vérité strictement rien à voir avec le film. Ils ont les droits sur la suite qu'ils sont en train de réaliser. Cela ne me dérange pas. Je leur souhaite bonne chance.

Qu'avez-vous fait après *Hurlements* ?

Après *Hurlements*, il y eut *The Philadelphia Experiment* pour l'Embassy. Puis ensuite l'Embassy changea de direction. Je m'étais senti en sécurité avec l'Embassy. Lorsque tous les directeurs furent partis, la nouvelle équipe décida qu'il n'était plus question de faire des films d'épouvante. J'ai donc attendu près d'un an cette nouvelle réalisation.

Comment avez-vous été amené à participer à *La Quatrième Dimension* ?

Par accident ! Un jour, j'ai reçu un coup de fil du bureau de Steven Spielberg. On voulait savoir si un projet de film qui n'était pas *La Quatrième Dimension* (8) m'intéressait. Je ne connaissais pas Spielberg personnellement, si bien que je commençai d'abord par m'excuser d'avoir réalisé une suite aux *Dents de la Mer*, lorsque nous fumes présentés. Spielberg me répondit que l'une des raisons pour lesquelles il m'avait fait venir était que précisément j'avais fait la meilleure séquelle des *Dents de la Mer*, ce qui n'était pas désagréable à entendre !
A l'époque, *la Quatrième Dimension* en était encore à un stade embryonnaire de son développement. Steven et John Landis travaillaient à ce qu'ils allaient faire, s'interrogeaient sur le nombre de réalisateurs, se demandaient qui seraient ces derniers, etc.
Je pense que John me tendit la perche. J'étais là un peu par hasard et soudain je faisais partie de l'équipe ! Les choses se sont passées de la même façon pour George Miller. George assistait par hasard, un jour, à une réunion du studio. Steven qui venait de faire sa connaissance suggéra : « Pourquoi ne confierait-on pas un scénario à George ? » Voilà comment les choses se font à Hollywood !

→

Le choix des histoires était-il déjà fait lors de votre apparition ?

Chacun semblait, à ce moment-là, savoir ce qu'il voulait faire. C'était en particulier le cas de John. Steven, pour sa part, voulait faire l'épisode que j'ai fini par réaliser moi-même. J'ai ainsi hérité d'un épisode inspiré de l'histoire originale de Jérome Bixby, *It's a Good Life*, que j'aime beaucoup.

Savez-vous pourquoi on a fait, là encore, appel à Richard Matheson ?

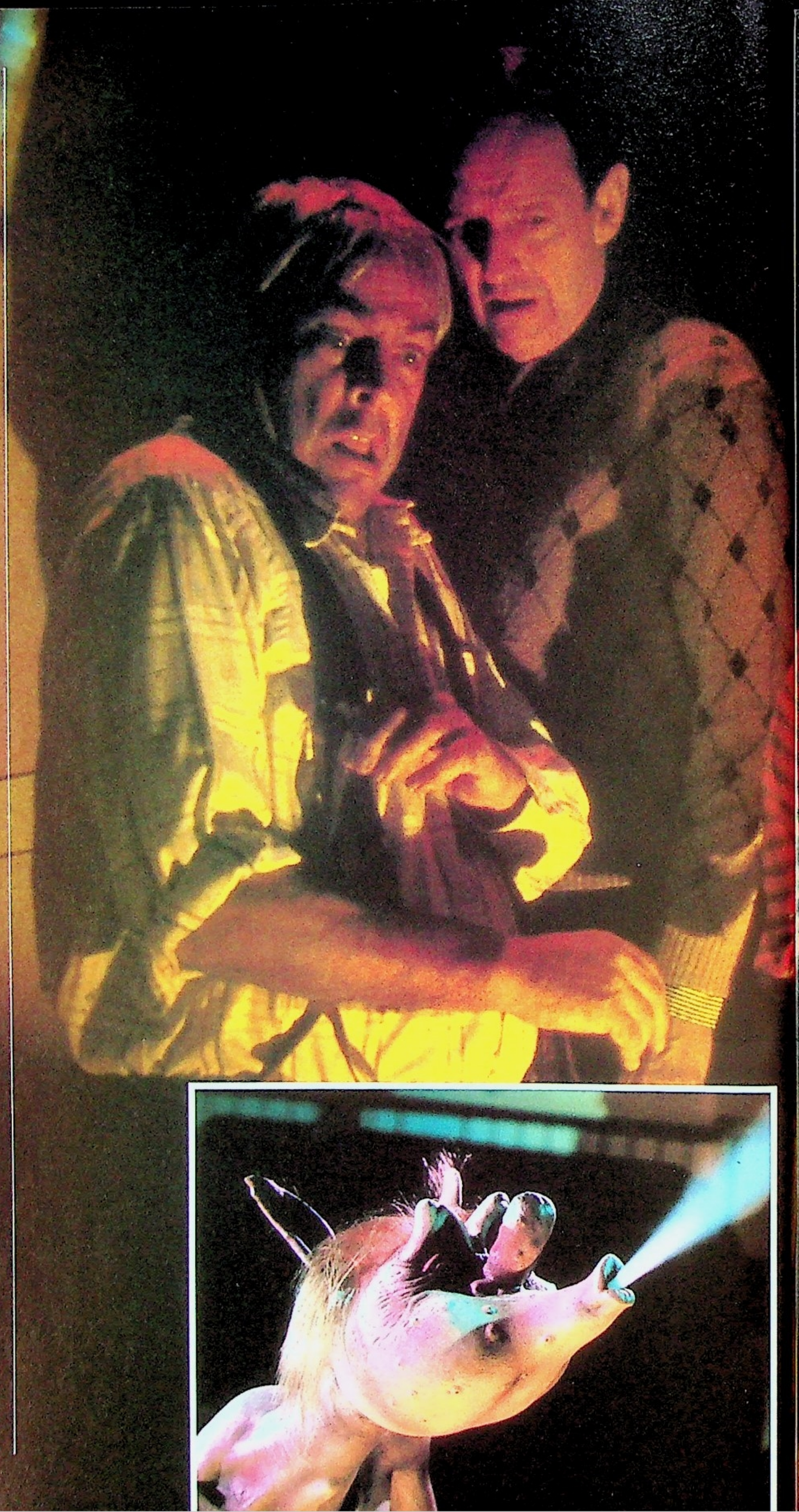
La maison de production avait le sentiment — Rod Serling ayant disparu — qu'il lui fallait quelqu'un qui eût une connaissance de première main de la série télévisée. Matheson avait probablement écrit plus de scénarios que quiconque. Charles Beaumont en avait écrit une bonne fraction, mais il avait lui aussi, disparu. Ray Bradbury en avait fait deux, ce qui n'est pas grand chose. Puis, en procédant par éliminations successives, ont est arrivé à Richard Matheson qui semblait être le meilleur choix pour ce travail (8).

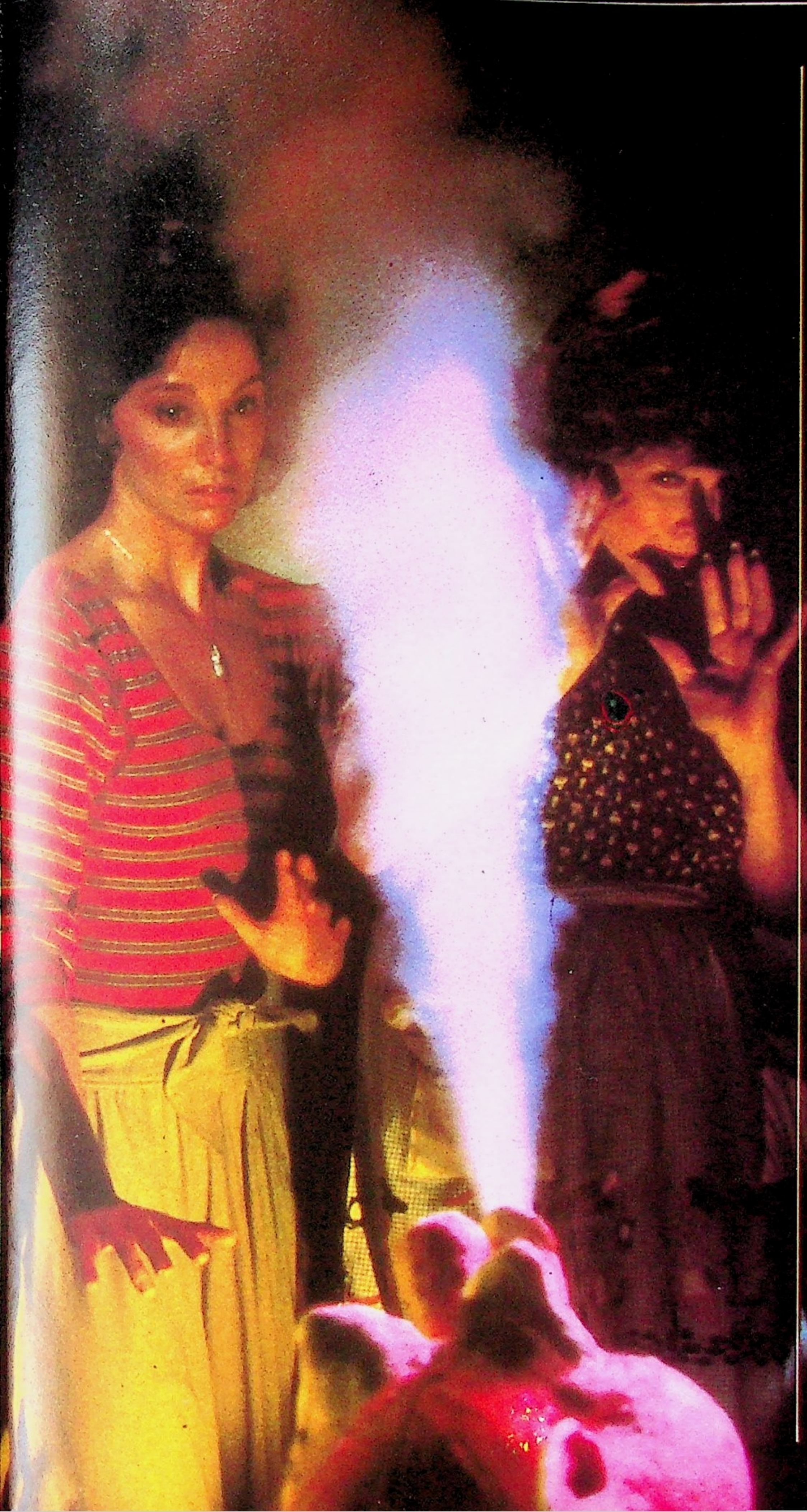
Pensez-vous que sans la collaboration de Matheson le ton du film eût été différent ?

C'est probable. Mais là on ne peut qu'émettre des hypothèses. On peut très bien imaginer ce qu'on veut mais on ignore tout de ce que sera le véritable ton du film tant qu'on ne l'aura pas vu à l'écran. Mon épisode, par exemple, aurait pu paraître un peu plus horrible qu'il n'est en vérité. Je dirai même que tout le film s'écarte du pur film d'épouvante que nous nous estimions en droit d'attendre. Au fond, il s'agit d'un film qui présente des véritables similitudes avec le feuilleton de télévision, même si en apparence il semble en contradiction avec le souvenir que l'on pourrait en avoir.
Nous nous sommes efforcés d'être aussi fidèles que possible à l'esprit du feuilleton parce qu'au cours des années de son passage à la télévision, des trois premières notamment, c'était, je crois, le meilleur spectacle dramatique télévisé.

Le bruit court que vous utilisez des voix off qui sont les voix originales enregistrées par Serling lui-même. Est-ce vrai ?

Non. Nous espérions trouver le moyen d'utiliser la voix de Serling, mais l'idée d'utiliser des récits existants n'a pu être retenue, le projet ayant par ailleurs été entièrement remanié. Ce qui était aussi bien parce qu'on ne peut pas soumettre au public des histoires qu'il a déjà vu à la télévision sans aucun changement. Cela lui donnerait une avance préjudiciable au film.
Nous avons, en revanche, essayé de réinterpréter ces histoires pour un public cinéphile d'aujourd'hui. Le film pour grand écran bénéficie d'une plus-value « spectaculaire » incontestable





par rapport au téléfilm. Toute l'astuce a consisté à s'assurer que cette plus-value ne s'exprimait pas au détriment de la force dramatique du récit.

Nous avons lu dans la presse que le budget du film tournait autour de sept ou huit millions de dollars. Est-ce exact ?

Oui, c'est à peu près cela. C'est un film à budget relativement modéré. Nous nous sommes efforcés de rester en deçà de certaines limites pour ne pas faire un film à effets spéciaux écrasants et gigantesques comme ceux de *Star Trek*.
De même que la série télévisée, le film s'appuie davantage sur une atmosphère que sur des effets spéciaux. La production télévisée de *La Quatrième Dimension*, par opposition à disons *The Outer Limits*, ne se distinguait pas par ses effets spéciaux. C'est un spectacle qui parlait de gens soudain placés dans des situations extraordinaires. Je pense que nous avons tenté ici de recréer tout ce contexte humain.

N'avez-vous jamais envisagé de tourner ce film en noir et blanc ?

On a, à un moment donné, débattu de l'opportunité d'introduire une séquence en noir et blanc, mais cela nous a finalement paru beaucoup trop affecté et nous y avons renoncé. Aujourd'hui le public demande de la couleur, or ici nous produisons un film pour grand écran, non un téléfilm. Mon épisode, par exemple, aurait pu ne rien donner du tout en noir et blanc, même si moi j'aime le noir et blanc depuis toujours.

Quelle est votre innovation par rapport à la version TV d'origine ?

J'ai travaillé au scénario avec Richard. Nous avons commencé par reprendre la nouvelle de Jérome Bixby. Ne l'ayant pas relue depuis longtemps, je me demandais ce qu'on avait bien pu en supprimer au départ. Cette histoire, écrite en 1950, parle d'un enfant qui a des facultés mentales redoutables dont il n'y a pas d'équivalent connu. Cet enfant est foncièrement hostile à la technologie et a appris à se passer d'électricité, de voitures et de confort moderne en général, contraignant les uns et les autres dans son entourage à mener l'existence primitive des pionniers. Lorsque les dernières ressources de ceux-ci sont épuisées, eh bien le tour est joué, il est content. Mais peut-être ces adultes parviendront-ils à le convaincre qu'il peut et doit en être autrement...
Pour 1950 c'était une donnée de base époustouflante, mais nous avons imaginé qu'un enfant d'aujourd'hui se comporterait différemment et utiliserait ses facultés autrement. C'est pourquoi notre petit refait le monde à sa façon et la vie qui en découle est davantage à l'image de celle que pourrait souhaiter l'enfant

solitaire, l'enfant qui a peur dans le monde d'aujourd'hui. Il existe une nouvelle de H.G. Wells (« The Man who Could Work Miracles ») qui repose sur une idée semblable ; son héros peut en effet obtenir tout ce qu'il souhaite, excepté bien sûr ce dont il a réellement besoin.

Il y a une chose que nous avons laissé tomber : la faculté qu'a cet enfant de lire les pensées d'autrui. Dans la version originale ceci contraignait les personnages à dire et à penser des choses qui ne pouvaient pas leur nuire. Pour notre propre histoire c'était une complication inutile.

Par ailleurs, nous voulions à tout prix raconter autre chose. Il y avait un élément vaguement comique dans la manière dont les gens disaient toujours que tout allait pour le mieux dans l'épisode TV d'origine. Je pense que projeté tel quel au cinéma aujourd'hui, il ne manquerait pas de déclencher des rires désobligeants et inopportuns chez des spectateurs excédés par des séries de réactions cousues de fil blanc. De l'épisode initial nous avons néanmoins conservé quelque chose qui nous paraissait truculent : l'enfant *fait* littéralement de la télévision. En l'absence d'électricité, il met des images sur l'écran et invite tous ses protagonistes à s'assoir et à regarder. Comme cette anecdote était intéressante, nous l'avons reprise et l'avons même étoffée un peu.

Quelle différence existe-il entre votre film et l'épisode correspondant de la série télévisée ?

J'ai lu le scénario de Rod et l'ai regardé une nouvelle fois à la télévision. C'est aussi bon que dans mon souvenir. Mais c'est plutôt triste et désespéré car cela finit là où ça commence, avec cet enfant qui tient tous ces gens sous son emprise. C'est par là-même tout à fait typique de la série. Les épisodes de *La Quatrième Dimension* contiennent pour la plupart une morale et les individus s'amendent d'une façon générale. Dans cette histoire particulière personne ne change.

Les personnages comprennent tout simplement qu'il n'y a pas d'issue. En fait, le dernier mot



Bill Quinn et Scatman Crothers (épisode de Steven Spielberg).

du commentaire de Rod Serling était qu'il n'y avait rien à ajouter « rien à dire, absolument rien à dire ! ».

Notre épisode déborde un peu la tranche de vie du récit original. C'était davantage une histoire qui se déroule normalement, avec un début et une fin.

Nous avons introduit une héroïne pour permettre à l'intrigue d'évoluer. C'est là un autre élément nouveau. L'histoire originale se déroulait totalement à l'intérieur de la quatrième dimension dont personne ne s'échappait, alors que dans la plupart des autres épisodes quelqu'un vient de l'extérieur, quelqu'un *entre dans* la quatrième dimension. Ainsi notre histoire n'est-elle plus centrée sur le petit garçon, elle est devenue l'histoire de l'institutrice qui a rencontré le petit garçon et le monde auquel il appartient. Ce subterfuge nous a permis de raconter l'histoire d'un point de vue différent.

L'enfant rencontre cette femme et l'emmène chez lui. Elle entre dans une maison, petit pavillon de style victorien, où il y a trois personnages que l'on prend ostensiblement pour l'oncle, le père et la mère de l'enfant. En fait ce sont là des personnes qu'il a introduites chez lui, qui jouent un simulacre de famille mais en réalité sont sequestrées par lui.

On montre, au fur et à mesure que progresse le récit, le pouvoir qu'il exerce sur ces personnages, mais de telle manière qu'au début on ne sait pas très bien si ces adultes sont fous et si c'est l'enfant qui est leur captif, ou bien si c'est l'inverse.

A l'intérieur de la maison toute l'action est centrée autour de la télévision. L'enfant oblige les uns et les autres à regarder des dessins animés. L'intérieur même de la maison est conçu pour évoquer un dessin animé ! Le résultat s'apparente en quelque sorte aux dessins animés off-Broadway de Chuck Jones.

J'ai du reste consulté Chuck à ce sujet et l'ai invité à visiter le décor. D'un bout à l'autre du film nous utilisons de nombreux dessins animés de Warner Brothers. J'adore les dessins animés



Vic Morrow traqué par les nazis (épisode de John Landis)



et de cette façon le film me paraît plus personnel. S'il n'y avait que moi, nous aurions une chaîne de télévision qui ne passerait que des dessins animés, sans aucune publicité. C'est peut-être par l'introduction du dessin animé que mon épisode se distingue le plus des autres épisodes de *La Quatrième Dimension*. Au milieu de l'histoire, il s'agit peut-être davantage, pendant un court instant, de dessins animés que d'êtres humains.

L'histoire est-elle drôle ou fait-elle peur ?

Plus drôle qu'effrayante, voulez-vous dire ? Je ne sais pas vraiment. Les spectateurs rient, c'est donc drôle. Mais c'est également un peu surnaturel. Il est arrivé que des gens me disent n'avoir jamais rien vu de semblable, ce qui est un compliment parce qu'au fond c'est ce que nous voulions.

A la fin de l'histoire, l'enfant fait sortir du poste de télévision des personnages de dessin animé. C'est Rob Bottin qui les a conçus pour nous. Il en a construit certains dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils sont tout à fait insolites. Alors cela, ça fait un peu peur, mais cela amuse à la fois.

De l'humour à la terreur !

En fait le ton du film fait peur de façon fugitive, amusante, par opposition à ce qui fait peur de façon terrifiante. Cela ne fait pas peur à la manière des livres d'humour, comme *Creepshow* ; parce que dans *Creepshow* le sang gicle littéralement à chaque page, mais il y a beaucoup d'humour noir. Notre épisode n'est pas dépourvu d'humour et le film est dans l'ensemble plus léger que ce que les gens en attendent. J'espère qu'il séduira un public plus nombreux que ses homologues. Les récits sont très accessibles pour les spectateurs de tous âges. Les histoires sont chaleureuses et les personnages, dans l'ensemble, plutôt sympathiques.

Est-ce différent pour vous de faire un court métrage ?

C'est merveilleux de faire un court métrage ! Jamais je n'aurais pu venir à bout d'un long métrage sur un sujet aussi étrange. Mais, comme c'est le cas ici, lorsqu'un film est présenté en sandwich avec d'autres, c'est un peu comme s'il avait quatre fois plus de chances d'être bien accueilli.

Dans tous vos films vous introduisez des plaisanteries à usage interne, des clins d'œil. Est-ce la même chose ici ?

Oui. Il y a des clins d'œil à *La Quatrième Dimension* première manière. *Hurlements* abondait en références à l'histoire du film de loups-garous. Quoique je fasse, j'éprouve le besoin de donner un coup de chapeau à ce qui a précédé. Cela introduit la perspective historique et c'est quelque chose que j'apprécie chez les autres. Mais bien sûr, ça n'est possible que dans la mesure où cela ne gène pas l'intrigue.


Episode de Joe Dante

Il y a de toutes façons de nombreuses références à *La Quatrième Dimension* première manière. A commencer par les acteurs dont beaucoup ont figuré dans le feuilleton. Carol Serling, la veuve de Rod Serling, devait tourner dans mon film. Elle a du s'absenter aussi joue-t-elle dans le court métrage de George Miller. Buck Houghton, producteur du feuilleton, joue dans mon film, de même que Billy Mumy, Patricia Barry, William Schollert et Kevin McCarthy (9).

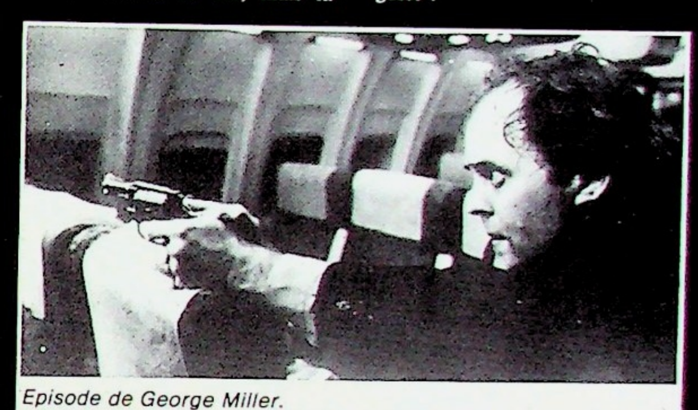
Pouvez-vous nous parler de l'acteur qui jouait initialement le rôle confié aujourd'hui à Billy Mumy ?

C'est très difficile de trouver un enfant capable d'interpréter un rôle de ce genre. Il doit être sympathique et, simultanément, inquiéter. Nous avons légèrement déplacé le nœud de l'intrigue, ce qui nous a permis d'utiliser un enfant un peu plus authentique et un peu moins monstrueux que dans la première version. Il est également un peu plus âgé.

Il s'appelle Jeremy Licht ; il a déjà joué au cinéma et à la télévision. C'est un enfant vraiment gentil et qui prend son travail très à cœur. Le plus difficile pour lui, c'était d'être méchant et de se mettre en colère. Il disait toujours : « Ne me demandez pas de me mettre en colère dans cette scène. Je ne peux pas, cela me donne des maux de tête ». Il fallait vraiment qu'il soit gentil pour ne pas pouvoir jouer les *méchants*, vous ne trouvez pas ?

Combien de temps le tournage a-t-il duré ?

Quatorze jours environ. Il est intéressant de noter que cet épisode de trente minutes m'a demandé un temps de tournage supérieur à celui de mon premier long métrage. Cela nous aurait pris moins de temps si nous l'avions tourné en été, mais la législation du travail veut qu'en hiver les prestations d'un enfant soient réduites à quelques heures par jour. En outre, en été il n'y a pas d'école. Mais j'ai eu la chance de pouvoir utiliser toutes ses minutes disponibles.


Episode de George Miller.


George Miller et John Lithgow (photo de tournage)

Quand on pense que les épisodes du feuilleton télévisé furent tournés en trois ou quatre jours, c'est surprenant ! On peut naturellement supposer que l'équipe de tournage disposait de décors permanents et autres avantages du même genre.

Pouvez-vous nous raconter des anecdotes survenues en cours de tournage ?

J'ai eu beaucoup de plaisir à tourner ce film, en partie grâce aux acteurs qui étaient très drôles. L'intrigue suppose notamment que les personnages se gavent de grosses quantités de *junk food* (ces produits alimentaires de fabrication industrielle, préemballés, vendus le plus souvent en distributeurs automatiques) et fassent semblant d'adorer ça. Bien sûr, cela n'enthousiasmait pas précisément l'héroïne, Kathleen Quinlan. Et tous ces gens avalaient au lance-pierre de la mauvaise confiserie, des chips, des hamburgers... bref, le type-même de nourriture malsaine dont je m'alimente moi-même. Je vous l'ai bien dit, je m'identifie absolument à ce gosse !

Nous avons pris d'innombrables plans de ces gens en train de s'empiffrer, or toutes les fois que je disais « coupez ! » Kevin McCarthy continuait de manger ! Alors je lui disais « Kevin, arrête ! » et il bafouillait « D'accord, d'accord... » et s'arrêtait. Puis si, entre les prises de vue, je me tournais vers les acteurs pendant que j'installais quelque chose, je voyait Kevin en train de machonner quelque chose qui lui était tombé sous la main. C'était tout simpliment incroyable ! Il fallait, comme l'aurait fait sa mère, lui dire « Kevin, arrête maintenant ! C'est froid de toutes façon ! ». Je ne sais pas comme il a pu avaler tout ça ! Je crois qu'en souvenir de *La Quatrième Dimension* nous lui avons donné quelques sachets de chips lorsqu'il est parti !

C'est Jerry Goldsmith qui a fait la musique ?

Oui. Jerry a du reste composé une bonne part de la bande originale de *La Quatrième Dimension* dans les années soixante. Il est très très bon pour ce genre de choses. En fait, il a reçu cette année un Oscar pour sn accompagnement de *Poltergeist*. Il a beaucoup aimé notre film et s'est passionné pour l'accompagnement. La musique est en stéréo, ce qui est superbe.

→



Episode de Steven Spielberg

C'est mon premier film avec musique en stéréo.

Lui avez-vous donné des indications pour la musique ?

Non. Je suis incapable de donner ce genre d'indications et je m'en félicite ! Par contre je sais ce que j'aime et je sais ce que je veux. Le plus souvent, je l'obtiens ! J'avais une extrême confiance en Jerry. J'ai fait, je pense, quelque chose d'un peu brutal malgré tout. Lorsque je lui ai montré mon épisode, j'ai fait passer simultanément la musique d'accompagnement de la version originale de Bernard Herrmann ! Je voulais simplement que cela fasse un peu épisode de *La Quatrième Dimension* première manière... Je voulais tester mes sentiments à l'égard de la bande originale. Ils étaient intacts ! Jerry n'allait de toute évidence pas reprendre la même musique, mais proposa de composer quelque chose dans le même esprit. Il est très doué pour les atmosphères supraterrestres.

Pouvez-vous nous parler des épisodes tournés par Steven et George ? (10)

Steven a introduit des changements dans son histoire, des complications dans l'intrigue, mais sans modifier le tout réellement. Il a changé son histoire d'une façon charmante et discrète, avec ici et là un petit coup de pouce. Il a pris l'original et a ajouté un petit quelque chose. Il fait jouer Scatman Crothers et il y avait par exemple un clin d'œil à *The Shining* (l'un des personnages de la maison de retraite du troisième âge disait : « Je crois que son dernier emploi était réceptionniste dans un hôtel du Colorado »), mais je pense que le montage final ne permet pas d'apprécier la plaisanterie...

George a utilisé John Lithgow pour tenir le rôle de William Shatner. Il joue magnifiquement, de façon très intense... Craig Reardon a conçu le monstre. C'est très bien, ça voie, ça ne ressemble en rien au bonhomme au costume poilu de l'épisode d'origine. Le décor de George était entièrement en intérieur, avec cette gigantesque aile d'avion, l'ouragan, le monstre sur l'aile... C'était passionnant d'assister au tournage. Je n'ai jamais vu miser autant sur un décor en studio ! Roger voulait qu'on ait l'impression de voler véritablement en avion, avec quelqu'un accroché à l'aile ! Bref, c'est un remake qui surprendra beaucoup...

Propos recueillis à
Los Angeles par
Randy et **Jean-Marc Lofficier**
(Trad. : Solange Schnall)

---

(1) Producteur d'*Airplane*.
(2) A la New World Pictures, nouvellement créée.
(3) Version américaine (remontée) de *La Submersion du Japon*.
(4) Produit par Jon Davison, réalisé par Dante et Arkush, *Hollywood Boulevard* s'inspire d'une histoire de Patrick Hobby. Ce pseudonyme, derrière lequel se cachent Dante et ses amis, est un clin-d'œil aux cinéphiles avertis car Pat Hobby est en fait le scénariste hollywoodien désespéré, héros d'une série de nouvelles de F.S. Fitzgerald (1940). Rappelons à ce sujet que F. Scott Fitzgerald (1896-1940) tenta, au cours des trois dernières années de sa vie, de faire carrière comme scénariste à Hollywood. Son roman inachevé *The Last Tycoon (Le Dernier Nabab)* raconte l'ascension vertigineuse d'un nabab du cinéma.
(5) Dick Miller a joué dans divers films célèbres de Corman, dans *Baquet de Sang* et *The Terror*, notamment.
(6) *Le loup-garou de Londres (An American Werewolf in London)*.
(7) Voir entretien avec Rob Bottin dans notre numéro 20.
(8) *Gremlins*.
(8) Voir entretien avec Richard Matheson dans notre numéro 37.
(9) Acteurs qui figuraient dans la série télévisée. McCarthy a également joué dans *Piranha* et *Hurlements*.
(10) Remakes de *Kick the Can* et de *Nightmare at 20 000 Feet*.



Episode de John Landis

Episode de Joe Dante

Dans notre prochain numéro, la suite du dossier TWILIGHT ZONE, avec une interview de Craig REARDON, responsable des effets spéciaux de maquillage.

ne soyez pas prisonnier
des idées toutes faites !
la vrai BD adulte existe

elle est toujours signée EF

ELVIFRANCE

la marque de l'imagination



Films sortis à l'étranger

ETATS-UNIS

THE DEVONSVILLE TERROR
Réal. : Ulli Lommel. « New West Film Production ». Scén. : Ulli Lommel, George T. Lindsey. Avec : Suzanna Love, Robert Walker, Donald Pleasence.

• C'est de sorcellerie dont traite le dernier film de Ulli Lommel *(Spectre)*. Le récit débute à Devonsville (New England), au 17e siècle, par la mise à mort de trois sorcières. Trois siècles plus tard, trois jeunes et ravissantes femmes viennent s'installer dans la petite localité, éveillant maints soupçons parmi la population. Celle-ci a bien raison de se méfier car les trois nouvelles habitantes de Devonsville ne sont autre que la réincarnation des sorcières revenues se venger des descendants de leurs bourreaux.

SLEEPAWAY CAMP
Réal. et scén. : Robert Hiltzik. « American Eagle Film Production ». Avec : Mike Kellin, Felissa Rose, Jonathan Tierston.

• Servi par d'admirables et nombreux effets « gores » signés Ed French, cette petite production (truffée de séquences malsaines) qui rappelle la trilogie de *Vendredi 13* (meurtres abominables au sein d'un camp de vacances) constitue une très intéressante variation sur le thème du psycho-killer avant de se terminer en beauté par une révélation.

STAR 80
Réal. et scén. : Bob Fosse. « Ladd Company ». Avec : Mariel Hemingway, Eric Roberts, Cliff Robertson, Carroll Baker.

• Profondément troublé par l'assassinat de Dorothy Stratten, Bob Fosse a réalisé avec *Star 80* un film qui raconte la vie et la mort d'un des plus beaux mannequins au monde qui, après avoir été élu « Playmate of the Year » pour le magazine Playboy, orienta sa carrière vers le cinéma *(They All Laughed* et surtout... *Galaxina)*. C'est malheureusement à l'aube de la célébrité que Dorothy Stratten fut sauvagement assassinée par son mari... Une performance époustouflante de Mariel Hemingway (qui a été jusqu'à modifier son apparence physique en ayant recours à la chirurgie plastique afin d'obtenir une poitrine plus développée) et une mise en scène brillante signée par l'un des « grands » du « show-biz » façon Broadway. *Star 80* est un triomphe aux Etats-Unis.

YOUNG WARRIORS
Réal. : Lawrence D. Foldes. « Star Cinema Production ». Scén. : L. D. Foldes, Russell W. Colgin. Avec : Ernest Borgnine, Richard Roundtree, Lynda George, James Van Patten.

• Une jeune fille est brutalisée, violée puis tuée par une bande de voyous. Son frère, écœuré par le laxisme de la police, part à la recherche des meurtriers, entraînant dans son sillage vengeur quelques copains. Armée jusqu'aux dents, la petite troupe livre une guerre féroce à la racaille, engendrant maintes bavures dans un tourbillon de violence et d'effusion sanglantes.

ESPAGNE

LA BESTIA Y LA ESPADA MAGICA
Réal. et scén. : Jacinto Molina. « Aconito Films ». Avec : Paul Naschy, Yoko Fuji, Sigheru Amachi, Beatriz Escudero.

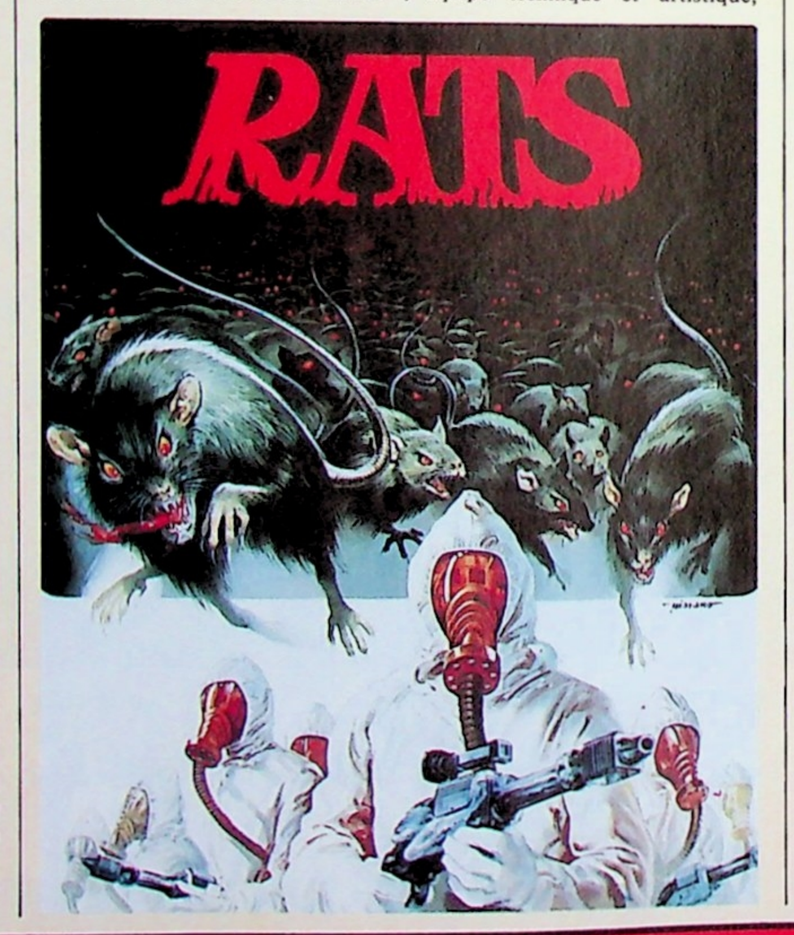
• Co-produit avec le Japon, *La bestia y la espada magica* (titre de tournage : *La bestia y los samourais)* est le film le plus cher et le plus ambitieux du fantastique espagnol (100 millions de pesetas)...
N'ayant rien perdu de sa fascination pour le loup-garou, Jacinto Molina (alias Paul Naschy) a eu l'idée de marier son thème favori à celui, nettement moins traditionnel, du fantastique nippon. Un pari gagné, aux dires de la critique locale qui voit en *La bestia y la espada magica* le film espagnol le plus important de la saison.

Films terminés

ETATS-UNIS

BLIND DATE
Réal. et scén. : Nico Mastorakis. « Omega Pictures ». Avec : Joseph Bottoms, Kristie Alley, James Daughton, Keir Dullea.

• A la suite d'un stupide accident, Jon Ratcliff, un jeune américain en vacances à Athènes, perd définitivement la vue. Il va néanmoins entrer en contact avec un savant lui proposant une opération jamais tentée auparavant sur un être humain : il s'agit de relier cerveau et cellules occulaires directement à un ordinateur. L'opération est un succès et Jon découvre, plein d'étonnement et à raison de deux heures par jour seulement, un monde sans relief ni couleurs où objets et personnages sont recrées, sous forme de traits, par ordinateur, comme dans un jeu vidéo ! Le voici à nouveau libre d'aller et venir à sa guise. Seulement, l'une des premières visions dont Jon va être témoin n'est rien moins qu'un meurtre... Malgré son handicap, il se met en tête de retrouver l'assassin...
Thriller « high -tech » au ton nouveau et aux effets spéciaux complexes réalisés avec un bel entrain par un jeune metteur en scène grec entouré d'une brillante équipe technique et artistique, *Blind Date* devrait, en principe, s'imposer comme l'une des meilleures surprises de l'année. En tout cas un « outsider » à surveiller de très près !.



DEADLINE
Réal. et scén. : Mario Azzopardi. « MAG Enterprises ». Avec : Stephen Young, Sharon Masters.

• Un scénariste de films d'horreur, sur le point d'écrire l'histoire la plus terrifiante jamais portée à l'écran, se trouve soudain pris au piège de son imagination : il sera « l'acteur » réel et involontaire de son propre scénario.

EVIL JUDGEMENT
Réal. : Claude Castravelli. Avec Pamela Collyer, Nanette Workman, Walter Massey.

• Une prostituée parvient à convaincre sa meilleure amie de se consacrer au plus vieux métier du monde et l'entraine chez un client fortuné dont le manoir se situe en dehors de la ville. Les deux jeunes filles ne s'attendent pas à l'horreur qui les y guette...

JULIE DARLING
Réal. et scén. : Paul Nicholas. « T.A.T. / Cinequity Corp. » Avec : Antony Franciosa, Sybil Danning, Isabelle Mejlas.

• Amoureuse de son père, une adolescente s'est jurée de faire disparaitre sa rivale (en l'occurence sa belle-mère).
Un drame psychologique teinté d'effroi et de séquences sanglantes.

THE LAST PICNIC
Réal. : John N. Carter. « Picnic Productions Ltd. ». Scén. : Logan O'Neil, William Stoddard. Avec : David Broadnax, Rita Jenrette, Tom Cantrell.

• Une douzaine de touristes arri-


« Blastfighter », le nouveau film de Lamberto Bava

vent sur une île des Caraïbes dans l'espoir de passer des vacances paisibles et inoubliables. Mais leur villégiature se transforme rapidement en affreux cauchemar car un mystérieux meurtrier s'est mis en tête de les décimer les uns après les autres. Plus horrible encore, le tueur torture ses victimes avant de les achever. Les survivants s'organisent pour lutter contre l'agresseur mais leurs armes s'avèrent cruellement inappropriées à l'encontre des forces vaudou...

LIES
Réal. et scén. : Jim et Ken Wheat. Avec : Ann Dusenberry, Gail Strickland, Bruce Davison, Stacy Keach.

• Robyn Wallace, une comédienne débutante, répond à une petite annonce recherchant l'actrice capable d'interpréter le rôle principal d'un film (tiré d'un fait réel), celui d'Elizabeth Russell, enfermée abusivement dans un asile de fous afin de l'empêcher d'hériter d'une fortune considérable. Robyn décroche le rôle et le tournage débute aussitôt. Sa joie s'estompe cependant lorsqu'elle s'aperçoit au bout de quelques jours qu'elle est la victime d'une machination visant à la faire interner réellement... Robyn vivra-t-elle assez longtemps pour terminer son rôle et surtout pour se tirer indemme de cet horrible complot ?

MODERN DAY HOUDINI
RéaL. : Eddie Beverly Jr. « Mid-American Promotions ». Scén. : Stephen Meyers. Avec : Bill Shirk, Milbourne Christopher, Peter Lupus.

• Un cascadeur à la recherche de nouveaux défis décide de devenir un Houdini des temps modernes, se produisant dans des spectacles où il parvient toujours à s'échapper de situations incroyables. Pris à son propre piège, il devra accepter des paris de plus en plus difficiles...

SILENT MADNESS
Réal. : Simon Nuchtern. « Mag Enterprises ». Scén. : Robert Zimmerman, William P. Milling. Avec : Belinda Montgomery, Viveca Lindfors, Sydney Lassick.

• Calquée sur la trame d'*Halloween* (un tueur dément échappé d'un asile revient 20 ans après sur les lieux du crime pour y commettre de nouveaux méfaits), une production dont le seul mérite se limite à une réalisation en 3-D.

SWORD OF HEAVEN
Réal. et scén. : James E. Bruner. Avec : Tadashi.

• Beaucoup d'action et de violence au menu de cette coproduction americano-japonaise qui met en scène un expert en arts martiaux luttant contre un dangereux gang pour la possession d'un sabre mystique et de grande valeur aux pouvoirs magiques

ITALIE

RATS
Réal. : Vincent Dawn. « Beatrice Film/Films J. Leitienne/Imp. Ex. Ci. ». Avec : Paul Merlin, Vic Mitchell, Ann York, Linda Andrews.

• 2225 : il y a maintenant deux siècles que la Terre a été ravagée par un holocauste nucléaire. Un groupe de survivants erre à la recherche de nourriture et d'eau potable. Il pénètrent bientôt dans une cité abandonnée où ils decouvrent d'inépuisables ressources comestibles. Ils ne vont pas tarder à découvrir également que des colonies de rats ont élu domicile dans la cité et se préparent à attaquer les intrus...

PHILIPPINES

STONE BOY
Réal. : J. Erastheo Navoa. « Cinex Fims ». Scén. : Joeben Miraflor. Avec : Nino Mulhlach, Jimi Melendrez, Isabel Rivas.

• Un garçonnet doué de pouvoirs divins et surtout d'une force surhumaine livre un féroce combat contre une horde de loups-garous qui terrorise son village. Ceux-ci sont les résultats d'expériences menées par un savant fou qui, croyant créer une nouvelle race d'êtres humains proche de la perfection, n'a engendré qu'une portée de créatures sanguinaires.

TURQUIE

LION MAN 2 VS. THE WRATH OF THE WITCH QUEEN
Réal. : Michael Arslan. « Akmanfilm Prod. ». Scén. : Johnny Byrne. Avec : Franck Morgan, Erich Akman, Nik Stuart, Thomas Cannon.

• Réalisé en 1977, *Lion Man*, qui a été un grand succès en Turquie et au Moyen-Orient, demeure totalement inconnu en France et dans de nombreux pays occidentaux. Aujourd'hui, ses producteurs viennent de réaliser une suite qu'ils espèrent bien voir conquérir les marchés internationaux. Lion Man, le héros de ces aventures fantastiques médiévales, tentera de libérer son fils, prisonnier de la sorcière Rheasilvia. Pour ce faire, il devra affronter maintes épreuves...

Films en tournage

ETATS-UNIS

THE NINJA MISSION
Réal. : Mats Helge. « VTC Production ». Avec : Christopher Kohlberg, Marina Lindahl, Bo F. Munthe.

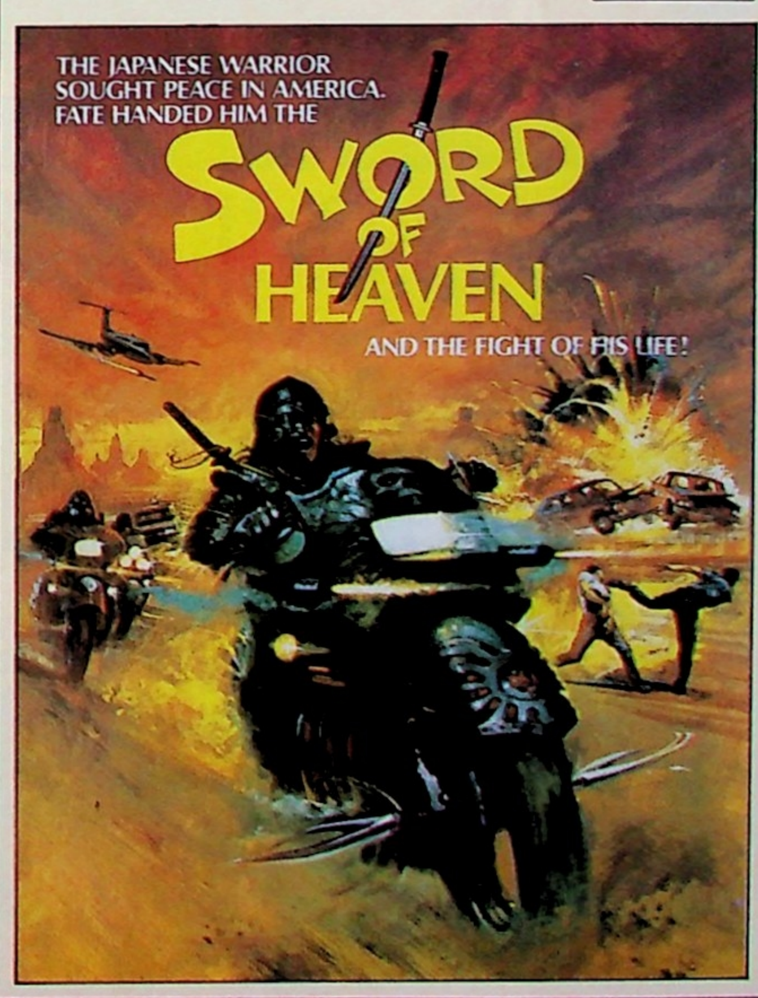
• Pour libérer un savant retenu prisonnier dans un centre de recherches secret situé au cœur de l'Union Soviétique, la CIA décide de faire intervenir sur place un groupe de guerrier ninja super-entraînés et opérant avec une précision mortelle. De l'espionnage horrifique !

ITALIE

BLASTFIGHTER, THE FORCE OF VENGEANCE
Réal. : Lamberto Bava. « Medusa/Nuova Dania/National Cinematografica/Films J. Leitienne ».

• Lamberto Bava abandonne les ambiances sulfureuses du thriller à l'italienne pour les grands espaces américains, dans un nouveau film fortement inspiré succès de Ted Kotchef : *Rambo*. Le héros de *Blastfighter* se nomme Jake Sharp. Récemment relâché de prison où il vient de passer 10 années de sa vie, il décide de retourner dans son village natal. Un malheureux incident va l'opposer à quelques jeunes du pays et réveiller chez ces derniers haines et violence, sentiments contre lesquels Jake Sharp devra répliquer par tous les moyens...

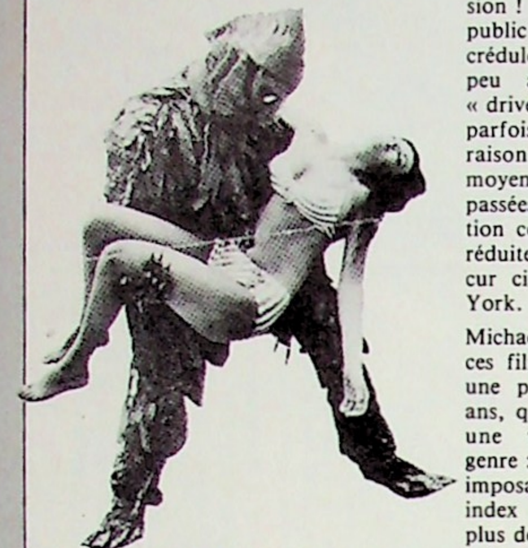
Gilles Polinien



LA GAZETTE DU FANTASTIQUE

LECTURES FANTASTIQUES

THE PSYCHOTRONIC ENCYCLOPEDIA OF FILM



Ballantine Books, Book Communication System, 201 East, 50 th Street, New York, N.Y. 10022. $ 16.95.

Depuis quelques années, les « schlock » movies — ou films de série Z à « monstres » — connaissent un regain de popularité auprès des amateurs américains. L'on assiste ainsi à une véritable redécouverte de ces sous-produits et de ce sous-genre dont les chefs de file furent notamment Andy Milligan et Al Adamson durant les années 60, et Sam Newfield dans la décennie précédente. Des articles leur sont consacrés dans les magazines spécialisés, des hommages au cinéma (les « late night horror shows »), et même des mini-festivals à la télévision ! Destinées à l'origine à un public populaire, particulièrement crédule et naïf (notamment celui, peu attentif et chahuteur, des « drive-in »), ces productions n'ont parfois jamais été distribuées (en raison de l'indigence de leurs moyens), et sont donc directement passées à la TV. Souvent, l'exploitation commerciale de ces films s'est réduite à quelques soirées d'un obscur cinéma de la 42e rue, à New York.

Michael Weldon est passionné par ces films. Il leur a même consacré une petite publication, voici trois ans, qui vient de se transformer en une véritable *encyclopédie* du genre : « The Psychotronic ». Cet imposant ouvrage (800 pages, avec index des acteurs) passe en revue plus de 3 500 films, des années 30 à aujourd'hui. Si l'on y trouve répertoriés — et privilégiés — la plupart des films de série Z, Michael Weldon y fait également figurer certaines grandes réussites du cinéma fantastique et notamment des œuvres européennes peu connues outre-Atlantique. Certes, les notes accompagnant chaque titre cité sont succintes, mais les renseignements toujours justes, et les réflexions pertinentes !

Pour tout savoir sur ces productions mémorables, principalement diffusées, aux USA, à la TV par câble ou en vidéocassettes, cet ouvrage s'avèrera indispensable. Un « must » pour l'amateur — riche en surprises diverses.

Alain Gauthier

LECTURES FANTASTIQUES



« Evil Dead », de Sam Raimi, est l'un des nombreux films de « gore » étudiés dans cet excellent journal spécialisé trimestriel.

THE SPLATTER TIMES

Un nouveau journal américain, de large format, consacré au cinéma de la violence ! Chaque numéro contient des interviews détaillées avec des célébrités de l'épouvante, des critiques et des photos explicites de « gore » provenant des tous derniers films du genre !

N° 1 : Entretiens avec les réalisateurs Joel Reed *(Bloodsucking Freaks)*, David Cronenberg ; reportages sur *Cannibal in the Streets, Horror Planet*, etc.

N° 2 : Le plus « sincère » des interviews avec le maître du gore, Herschell Gordon Lewis, et des conversations avec Frank Hennenlotter *(Basket Case)*, John Russo *(La nuit des morts vivants)*, Stephen King. Critiques de *Mardi Gras Massacre, Gates of Hell*, et bien davantage encore !

N° 3 : Entretiens avec le réalisateur Fred Olen Ray *(Scalps, Biohazard)*, l'acteur Richard Johnson, informations sur les nouveaux films de Andy Milligan *(Bloodthirsty Butchers)* et Marilyn Burns *(Massacre à la tronçonneuse)*, etc.

Envoyer des chèques internationaux de 25 F par numéro ou de 90 F pour un abonnement de 4 numéros à : Splatter Times, P.O. Box 2733, Cookeville, Tenn. 38502. U.S.A.

MALLWORLD GRAFFITI

Somtow Sucharitkul, Denoël. 38 F.

Mallworld (1), c'est le centre commercial le plus fou de l'univers ! Un million de clients par jour ! Et voici sept nouvelles délirantes pour vous y promener. Sept visions d'un centre commercial de trente kilomètres de long à géométrie et pesanteur variables. Un chef-d'œuvre de technologie cybernétique, mélange de lieux loufoques et de personnages aussi pathétiques qu'extravagants, kaléïdoscope de couleurs inimaginables et de sonorités bizarres.

Un univers-*jouet* où l'on peut *tout* (!) acheter, essayer n'importe quelle drogue, se convertir à n'importe quelle religion, choisir une mort originale avec ou sans option de réversibilité ou copuler avec les créatures les plus incroyables de l'univers... Tout ceci moyennant finances bien entendu !

Dire après celà que Somtow Sucharitkul est doué d'une imagination débordante relèverait de l'euphémisme. Cependant son talent s'affirme davantage dans la manière de développer ses idées que dans leur originalité même. Sept confrontations avec *Mallworld* racontées à la première personne par sept personnages différents. Voulez-vous entendre un « air de Mallworld » ? Rencontrer le « vampire de Mallworld » ? Savez-vous quel est le « côté noir de Mallworld » ?

Mais au-delà de la simple dimension amusante et distrayante de cet ouvrage, se trouve une description vive et minutieuse des systèmes commerciaux hyper-capitalistes. *Mallworld* est une représentation des Etats-Unis (où l'auteur vit) et de ses mécanismes sociaux pseudo-culturels fondés sur les lois de la rentabilité commerciale immédiate. Dans *Mallworld* comme ailleurs, l'argent dirige le bal ! Né en Thaïlande et élevé à Cambridge (Massachusetts), Somtow Sucharitkul a obtenu en 1979 le prix John W. Campbell qui couronne le meilleur nouvel écrivain de science-fiction de l'année. Ce premier recueil en France sera bientôt suivi d'une trilogie - toujours chez Denoël.

Et si vous n'êtes jamais allé à *Mallworld*, ce livre est une invite !

Xavier Perret

(1) : de « Mall » (centre commercial) et « World » (monde).



● Un nouvel organisme vient d'être fondé en Italie, par notre correspondant Riccardo F. Esposito : *Le Japanese Fantasy Film Center*, association culturelle s'adonnant à l'étude et à la diffusion du cinéma fantastique japonais.

Ce groupe est affilié avec la *Japanese Fantasy Film Society* de Chicago, avec le *Japanese Fantasy Film Journal* de Greg Shoemaker, et avec le *Japanese Giants* de Ed Godziszewski. Pour tous renseignements, écrire à : Viale della Repubblica 257/A, 17027 Pietra Ligure (Savona), Italie.

FLASH !

Organisateurs de manifestations cinématographiques consacrées au fantastique et à la science-fiction (associations culturelles, salles de cinéma, etc.), informez-nous de vos prochaines activités, afin que nous puissions les annoncer dans L'Ecran Fantastique !

● ***Dans le cadre de son 3e Festival du Film Fantastique qui se déroulera du 27 avril au 1er mai 1984, le Centre d'Animation Allende de Saint Malo ouvrira cette année ses portes aux réalisateurs de vidéo amateurs sous forme de concours. Tous renseignements : Centre d'Animation Allende, rue des Acadiens, 35400 Saint-Malo. Tél. : 16 (99) 81.20.59 (M. Godard).***

● La chanteuse noire Grace Jones, ex-reine du disco reconvertie dans le style reggae, vient d'être appelée par Dino De Laurentiis pour tourner dans *Conan II*. Son rôle : séduire ...nold Schwarzenegger !

...n événement dans le ...ine de la vidéo : la sortie ... marché américain de la ...e des *Aventuriers de ...e perdue* distribuée par ...t Home Video. Déjà 500 000 cassettes vendues ! Tous les records sont battus et *Raiders...* détrône *Flashdance* au hit-parade des vidéogrammes...

● Un nouveau roman de Stephen King intitulé « Pet Sematary » vient de paraître aux Etats-Unis. Il s'agit bien évidemment d'un récit de terreur s'articulant autour d'un cimetière pour animaux domestiques qui va considérablement perturber la vie d'une famille américaine. Une adaptation cinématographique ne devrait plus tarder...

S-8 FANTASTIQUE !

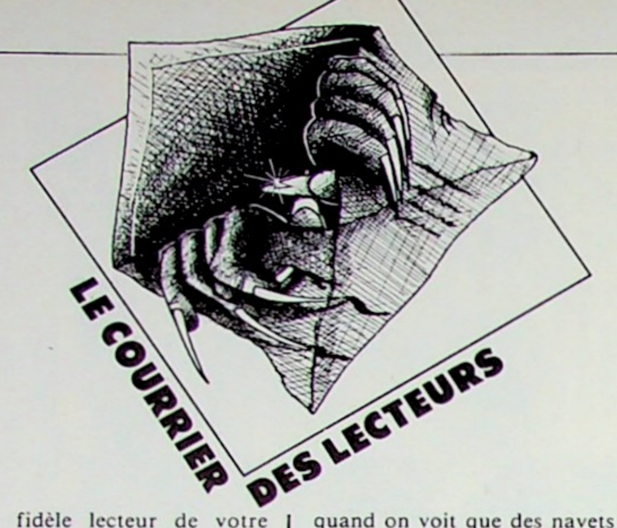
Une émission télévisée, actuellement en préparation, sera consacrée aux travaux amateurs des cinéastes en herbe, œuvrant dans le fantastique, l'épouvante ou la SF, qu'il s'agisse de films avec acteurs ou d'animation. Si vous désirez participer avec votre (vos) film(s) en S-8 à cette prochaine émission, veuillez nous contacter d'urgence à : Super-8 Fantastique, *C/o Robert Schlockoff, 9, rue du Midi, 92200 Neuilly.*

Le retour d'Harlequin !

Robert Powell, l'inoubiable vedette d'*Harlequin* (qui deviendra peut-être une série télévisée) fait un « come-back » fantastique qui réjouira ses nombreux fans, dans une nouvelle production de Sandy Howard, réalisée par Don Sharp aux USA :

Secrets of the Phantom Caverns.

1 : Robert Powell (au centre) devant les caméras de Don Sharp (à droite). **2 :** Richard Johnson, Lisa Blount et Robert Powell dans « Secrets of the Phantom Caverns ». **3 :** L'artiste Bill Munns commence son maquillage quotidien de trois heures, afin de transformer le comédien Jackson Bostwick en chef de la tribu des Lemuriens, peuple primitif vivant au centre de la terre !



« Etant fidèle lecteur de votre revue depuis plus d'un an, je suis stupéfait par les retards de distribution dont sont victimes certains films dont vous nous avez parlé ces derniers mois. Est-ce qu'il sera possible un jour de voir *Looker* et *Vidéodrome*, aussi attendus qu'invisibles ? Cela fait un an que l'on nous parle de *Next of Kin*... *Alone in the Dark* est-il définitivement rangé dans les tiroirs ? *The Hand* et Michael Caine franchiront-ils un jour l'Océan Atlantique ?
La liste est malheureusement longue, et je ne parle pas du cinéma australien dont les productions nous parviennent au compte-gouttes ou amputées (cf. *Le survivant d'un monde parallèle*). La question est claire : quand les distributeurs français cesseront-ils de se moquer éperdument des amateurs de cinéma fantastique ? Il est extrêmement frustrant pour nous d'avoir à subir la loi de ces gens qui ne raisonnent qu'en terme de millions. Les films cités précédemment ont pour la plupart fait une mauvaise carrière aux U.S.A. et les distributeurs français ont peur de les mettre à l'affiche, c'est une évidence. De plus, quand on voit que des navets tels *Parasite* ou la cohorte maintenant traditionnelle de sous-produits italiens sortent dans les salles, il y a de quoi s'estimer insatisfait. Je me demande encore par quel miracle on a pu voir *Sans retour* de Walter Hill qui a fait un carrière désastreuse aux U.S.A. J'aimerais que vous parliez régulièrement de ces films qui n'en finissent pas de sortir, afin que nous puissions savoir si nous avons raison d'espérer les visionner un jour ».

Thierry Quillet, 37260 Monts

La distribution des films étrangers en France est régie par des lois qui s'apparentent dangereusement à celles de la loterie ! En effet, le succès d'un film aux U.S.A. semble déterminant pour sa sortie en France, alors même que le public et ses goûts diffèrent selon les pays. La garantie de sortie n'est pratiquement assurée que lorsqu'il s'agit d'une œuvre produite par un studio important ayant ses filiales en France (Universal, Paramount, MGM, United Artists, etc.). Cependant, certaines productions indépendantes achetées par ces mêmes firmes pour le monde entier ne sont jamais diffusées dans notre pays car les responsables français les jugent sans intérêt pour nous (ce fut le cas notamment du* Petit Prince *de Stanley Donen, de* The Wiz *de Sidney Lumet, pour la C.I.C. ; de* The Beast Within *et de* Knightriders *pour les Artistes Associés ; ou de* The Hand *pour Warner-Columbia). Durant le précédent Festival de Paris du Film Fantastique,* Looker *et* Next of Kin *(sorti en vidéo) furent achetés par un distributeur indépendant, et devraient sortir.* Vidéodrome*, refusé par C.I.C. France, a été racheté récemment, et* Alone in the Dark *est prévu en distribution par l'U.G.C. Pour remédier à cet état de fait, il faudrait que les programmateurs des grands circuits d'exploitation français (U.G.C., Gaumont, Pathé, Parafrance) s'intéressent au cinéma fantastique et à son public... ce qui n'est malheureusement pas le cas !



« Par cette lettre, je viens vous faire part de quelques déceptions qu'a engendré votre nouvelle formule inaugurée par le numéro de septembre. Je me demande encore pourquoi vous avez opté pour ce nouveau format et cette nouvelle mise en page qui a bien des égards bouleverse littéralement l'attrait principal des anciens numéros : l'esthétique. Ici, rien ne subsiste, on ne retouve plus l'originalité du design et des logos (titres de couverture, couleurs de fond...) des numéros précédents. A ce propos, je me permet de vous dire à quel point je trouve votre rubrique vidéo affreuse et inutile. En effet, à l'époque où il existe une multitude de magazines vidéo, pourquoi vous mettre aussi de la partie ? Sachez que votre revue doit avant tout favoriser le vrai cinéma et ne doit en aucun cas se plier à cette nouvelle forme de loisirs qui, à cause de son prix inabordable et de sa relative médiocrité (films recadrés au pan and scann) n'a nul besoin de se voir consacrer autant de pages superflues (d'autant que la plupart des vidéos critiquées ont déjà eu droit à une critique cinéma dans d'anciens numéros). Ne voyez là qu'une simple inquiétude et non un pur reproche. D'autre part, où sont passés les posters des deux derniers numéros ? Si je vous fais autant de remarques, c'est parce que votre revue a toujours su répondre à mes exigences depuis longtemps (les sublimes numéros sur *Blade Runner, E.T., Dark Crystal*, etc.) et inquiet de votre nouvelle direction, j'ai cru bon de manifester mes craintes. Quelques suggestions pour finir : étudier les plus beaux génériques en images (cf. ceux, superbes, de *Thing, Coup de cœur, Octopussy*, etc.), publier la photo-choc du mois, et bien sûr réduire le Vidéo Show ».

Jean-Luc Michat,
26300 Saint-Marcel-les-Valence

Nous vous trouvons bien sévère ! Le changement de format s'avérait indispensable afin de développer l'audience de la revue en « l'internationalisant ». Après quelques « tâtonnements » que nous regrettons, nous pensons que l'E.F. a retrouvé un aspect visuel autant sinon plus attractif que naguère. En revanche, nous avons réduit la partie vidéo, car la place nous manque, hélas toujours, pour vous fournir toutes les informations désirables sur l'actualité du cinéma que nous défendons.

« Tout d'abord bravo pour le n° 39 de l'E.F., qui est une véritable merveille ! Depuis longtemps, j'espérais un tel sommaire. Pour le fantasticophile, ce numéro est « épouvantablement » bien construit. Tout d'abord, les photos sont plus nombreuses et plus « gores » (en outre, elle sont en couleurs, ce qui ne gâche rien !). Le dossier sur *Dead Zone est* très intéressant. Stephen King est un remarquable écrivain. « L'accident » est l'un de ses livres les plus réussis, même s'il reste plus discret en ce qui concerne l'horreur. Il est inadmissible que nos éditeurs français ne nous donnent pas la version intégrale de ses romans absolument fantastiques. Je pense ainsi à ces chefs-d'œuvre que sont « Le Fléau », « Cujo », « l'Accident », tous réduits de plusieurs pages. Je crains qu'il en soit de même pour « Firestarter » et « Christine », qui restent les romans les plus denses de cet écrivain, et par le fait même, la tentation et les condenser n'en sera que plus forte.
Comme beaucoup de provinciaux, je ne peux prendre part à cette fête qu'est le Festival de Paris du Film Fantastique, et je le regrette, face à cette programmation alléchante. L'E.F. n'a cessé de s'améliorer au fil des années, et votre revue est en passe d'atteindre la perfection. Je me permets cependant de vous faire quelques suggestions : réaliser une étude approfondie sur les meilleures scènes de quelques films fantastiques (cf. votre travail sur l'*Invasion des profanateurs* de Don Siegel), comme *Phantasm, Alien, Hurlements,*


La ravissante Véronica Carlson, fut l'une des séduisantes vedettes de la Hanmer Film, laquelle renaît de ses cendres aujourd'hui, et s'octroie le concours de ses plus brillants réalisateurs : John Hough, Peter Sasdy et Val Guest ! (photo inédite, demandée par Jean-Marc Le Boll'ch).

etc. ; publier davantage de dossiers sur les maquillages des films fantastiques et un peu moins sur les effets spéciaux des films de SF. J'espère que de nombreux lecteurs abonderont dans mon sens. De toute façon, l'E.F. reste et restera la meilleure revue dédiée à ce genre que nous aimons tous : le Fantastique ».

Jean-Charles Gaudin,
85480 Bournezeau

« Il y a un peu plus d'un an, j'achetai le n° 25 de l'E.F., attiré par un nom sur la couverture : Stephen King. Je dois dire que je fus comblé quant à mon désir de renseignements, mais aussi agréablement surpris par la qualité de votre revue.

Depuis, j'ai régulièrement acheté l'E.F. D'abord un peu étonné par la nouvelle mise en page, je dois dire qu'on s'y habitue très vite... J'ai constaté dans le dernier numéro que le courrier des lecteurs s'était étoffé, et c'est très bien, car il est en effet intéressant de connaître les suggestions et réactions des lecteurs. Vous semblez hésiter de même sur la mise en page de Vidéo Show. Je réprouve personnellement la mise en page « de travers » où l'on doit lire le magazine dans l'autre sens, ce qui n'est guère pratique. Quant aux suggestions, une rubrique intéressante serait celle qui évoquerait la façon dont est accueilli tel ou tel film à l'étranger par les critiques (*Le retour du Jedi*, *Creepshow*, *X-Tro*, etc.). Ce serait une extension de l'Horrorscope...

Pourquoi ne pas consacrer un dossier entier à Stephen King ? Continuez dans votre voie ; votre revue n'est pas la seule consacrée au fantastique, mais c'est la seule qui réalise d'aussi beaux dossiers (films, thèmes, « grands » du cinéma) et qui possède ce sérieux, cette qualité et toutes les conditions qui font qu'un numéro est aussi intéressant à lire le mois de sa parution que plusieurs années après... »

Jean-Paul Mouton,
59136 Wavrin

Il est sans doute un peu trop tôt (ou trop tard : d'autres magazines l'ont fait avant nous) pour consacrer un long dossier à Stephen King, la liste de ses romans et des adaptations filmées s'allongeant chaque mois ! Mais il est certain que, le moment venu, nous publierons un dossier exhaustif sur ce remarquable écrivain — le romancier américain le plus populaire de notre époque. Quant aux trois films cités dans votre lettre, les critiques Outre-Atlantique furent plutôt négatives, en dépit de l'incontestable intérêt de ces œuvres.



« Cela fait maintenant plus d'un an que je suis abonné à l'E.F. et je vous écris pour la première fois ! A chaque numéro, il y a des modifications qui tendent vers le « bon », le pratique et le beau (de plus en plus de couleurs, un format plus grand, etc.), surtout depuis sa nouvelle dimension : de mieux en mieux ! Et ce que je trouve de bien au cœur de l'E.F., c'est le texte, la rédaction des articles. Ils sont souvent clairs, très explicatifs, riches de clins d'œil en rapport avec des morceaux d'anthologie et intelligents ! Bravo. Mais si je vous écris aujourd'hui, c'est précisément parceque je sors d'un cinéma de quartier où j'ai pu voir *Basket Case*, qui m'a véritablement bouleversé par son originalité d'approche du sujet, et je tiens à approuver Cathy Karani sur tout ce qu'elle a écrit à propos de celui-ci. Tout d'abord, j'y ai aimé l'image, je l'ai trouvée inhabituelle. Sur l'écran, j'avais l'impression d'un « grain spécial » sur une image aux couleurs crûes presque « documentaires ». De même pour le son, qui arrivait étouffé, déformé comme dans un rêve, où cependant on capte parfaitement toutes les paroles et leurs significations. Enfin, pour l'interprétation, les acteurs sont filmés de telle sorte que seuls leurs aspects « émotifs » sont imprimés sur la pellicule ; ils deviennent alors presque caricaturaux tout en restant attachants, émouvants dans leurs cris et leurs réactions, notamment les occupants de l'hôtel. Ils sont d'une réalité époustouflante, et c'est en cela que réside toute la force humoristique du film, tout comme les personnages humoristiques d'*Evil Dead* ! C'est de l'artisanat pur, avec ses qualités et ses défauts. *Basket Case* est le film-type qui incite les gens à la création précisément parcequ'il libère l'enthousiasme qu'il a suscité lors de sa réalisation. Pour moi, c'est à instant-là que le mot « série B » revêt toute sa valeur. Je termine enfin ma lettre en renouvellant toute mon admiration à l'équipe de l'E.F., seul magazine qui sache parler du cinéma adoré des cinéphiles : le Fantastique ».

Frédéric Chaffard-Luçon,
94400 Vitry-sur-Seine

« Dans le cadre croissant des revues consacrées au fantastique et à la S.F., l'E.F. se distingue toujours par la qualité de ses articles, intéressants à 100 %, au style agréable et littéraire, surprenant par la profondeur des analyses. C'est en lisant l'E.F. que l'on apprend la réelle valeur du cinéma fantastique et des écrits du même genre. En abordant le problème des dossiers, il semble qu'après celui consacré à *Blade Runner*, réussite parfaite et sublime, les dernières enquêtes se tassent et paraissent moins fournies en documents. Le *Jedi* paraît renouer avec l'exemple précédent et s'affirme en outre très esthétique bien que peu original dans les interviews. Même si les effets spéciaux demeurent le principal intérêt du film, il n'en reste pas moins que les diverses critiques sont l'aspect le plus passionnant de ce dossier, dont celle d'Anthony Tate qui définit parfaitement le film. Cet effort esthétique, plus des grands reportages sur Lon Chaney (à quand des études sur Kubrick, De Palma, Robert Powell, Ken Russel, le cinéma australien ?) font de l'E.F. un journal à part entière, que tous les cinéphiles se doivent de posséder et de conserver. Votre rubrique vidéo est intéressante car elle évite bien d'amères désillusions ».

Laurent Anub,
42100 Saint-Etienne



Le Film-Mystère (voir précédent numéro) : ainsi que vous pouvez le découvrir à présent, il s'agissait de Cagliostro (et non de la Momie, comme le suggèrent plusieurs d'entre vous), que l'Universal mit en chantier en 1932, d'après un sujet de Nina Wilcox Putnam. Ce film n'est pourtant répertorié dans aucun indexe, et ne figure dans aucune filmographie du célèbre acteur. Et pour cause : il n'existe pas ! Annoncée dans le catalogue Universal 1932, cette intéressante production fut malheureusement abandonnée, et Boris Karloff enchaîna l'année suivante avec The ghoul...

Les coulisses de l'Ecran Fantastique



La photo-mystère : Dans quel film Vincent Price séduit-il cette ravissante créature exotique ? Envoyez rapidement votre réponse sur carte postale à « L'Ecran Fantastique », « La photo-mystère », 9 rue du Midi, 92200 Neuilly. (Solution dans notre prochain numéro).

Solution de la « photo-mystère » précédente : Il s'agissait du sublime « Frankenstein créa la femme » de Terence Fisher (1966), avec Peter Cushing, Thorley Walters et la troublante Susan Denberg. Nous ont envoyé les premiers une réponse exacte : Philippe Kraush, Jean-Claude Sagot, Didier Simon.

PETITES ANNONCES - PETITES ANNONCES -



REALISE trucages mécaniques (création de monstres, masques de latex, etc.) pour films S-8. S'adresser à : Fabrice Delauré (15 ans), 31, allée de Eante Rane, Club de Cameyrac, 33450 St-Loubès.

VENDS cassette vidéo du *Massacre à la tronçonneuse* (370 F). Achète tous numéros de « Fangoria ». Edouard de Teyssière, 98, rue Beauducheu, 33800 Bordeaux.

RECHERCHE *Le masque du démon* en S-8 magnétique intégral VF ainsi que les deux extraits édités par Film Office des *Trois visages de la Peur.* J.F. Pernal, 39, rue Pierre Lefranc, 66300 Thuir.

VENDS affiches et affichettes de films fantastiques. Liste sur demande à O. Polvèche, 20, rue Sorriaux, 62300 Lens.

ACHETE véritables photos de vedettes de cinéma. Isabelle Vésine, 6 bis, rue de Réon, 21200 Beaune.

RECHERCHE affiches américaines et françaises (120 x 160) des films de la série *Star Wars.* Gilles Petit, 8, rue Levy Alphandery, 52000 Chaumont.

RECHERCHE participant(e)s sérieux et volontaires pour fonder revue SF et fantastique. Laurent Pfeiffer, 12, rue Finkmatt, 67000 Strasbourg.

CORRESPONDRAIS avec jeune lecteur(trice) ayant vu beaucoup de films fantastiques (12, 13 ans). Cyril Beze, 32, rue des Stes-Maries, 80100 Abbeville.

VENDS bandes dessinées de SF/fantastique. Liste contre enveloppe timbrée. Philippe Macret, 19, rue F. Mantrès, 80450 Camon.

ACHETE ou échange tout ce qui concerne la trilogie *Star Wars* (surtout les affiches de cinéma étrangères, mais aussi les gadgets, etc.). Thierry Joor, 60, av. Louise, 1050 Bruxelles. Belgique.

ACHETE affiches de *La guerre des étoiles, l'Empire contre attaque, Métal Hurlant, Creepshow.* Laurent Lindebrinos, 36, rue du Roussillon. Les Essarts-le-Roi. 78690.

CHERCHE ou achète affiches de *Creepshow, Evil Dead, L'Empire contre attaque, Mad Max II, Halloween III.* Laurent Bonnenfant, 836, bd des Armaris, Les Tournesols Ent. 4, 83110 Toulon. Tél. : 27.40.40.

CHERCHE personnes ayant diverses connaissances en matière de cinéma pour réalisation de films S-8, habitant de préférence à Aubenas (Ardèche). Francis Adoue, 14, av. du Dr. Lagarde, 07600 Vals-les-Bains.

VENDS affiches *L'Homme aux deux cerveaux, Firefox, Superman 2* et *3, La vie est un roman, Rencontres du 3e type, Hysterical, Poltergeist, Meurtres en 3-D, Au-delà du réel.* Rémi Mogenet, 17 bis, rue Royale, 74000 Annecy.

VENDS bandes originales de films français et importations. Prix variant de 30 F à 150 F. Liste sur demande. Robert Nadaud, 20, rue du Poitou, 77450 Montry.

ACHETE affiches de tous les films de Spielberg et Lucas. Achète tous documents (ou article) sur John Williams. Jean-François Peres, 8, rue de la Gare de Debord, 03000 Moulins.

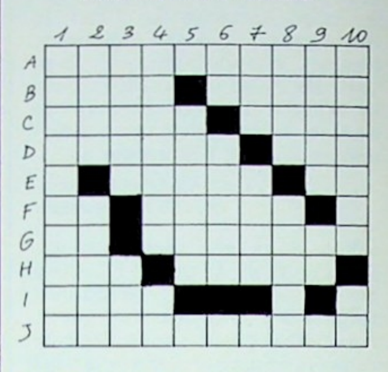
ACHETE posters de *Mad Max II, Rambo* et les films d'horreur. Bertrand Molet, 5, rue de Picardie, Fitz-James, 60600 Clermont.

ACHETERAI affichette de *Poltergeist,* et tout document concernant Harrison Ford. Stéphane Belmudes, 26, avenue Georges Bizet, 13470 Carnoux.

CINEASTES ayant réalisé des courts-métrages fantastiques en 16 mm et 35 mm, et désireux de les présenter au cours des séances mensuelles du Ciné-Club de l'Ecran Fantastique, contactez-nous !
Tél. : 624.04.71.

MOTS CROISES N° 14

PAR MICHEL GIRES



HORIZONTALEMENT :

A - John Carradine en pousse dans ce film.
B - Charge d'un âge. - Acteur qui fait des bonds.
C - Sauvageonne allemande. - Ville de l'Aisne à l'envers.
D - Joue dans *Sortilèges* (1944). - Fleuve sur lequel on meurt.
E - Venus d'ailleurs, sont parfois envahisseurs. - Affronta le Fantôme de l'Opéra (initiales).
F - Initiales des prénoms de Fields. - Vedette masculine de *La sorcière,* d'André Michel (1957).
G - Fils d'Eddie Albert (initiales). - Grandes Aventures comme celles de *Star Wars.*
H - Fin de films américain en V.O. - Penètre.
I - Mois inversé.
J - Célèbre réalisateur de serials

VERTICALEMENT :

1 - Fête plus effrayante qu'amusante.
2 - Surface sans inégalité. - Peut servir à égorger.
3 - Nicky, dans *Le retour du Jedi.* — Abbott et Castello en étaient un célèbre.
4 - N'est pas l'auteur du *Jardin des tortures* - Initiales très connues des téléspectateurs.
5 - Elle s'étend de Brest à Moscou.
6 - Incarne Sheherazade (initiales). - Gaz rare.
7 - Etre de nature divine. - Nombre de vampires d'or dirigés par R. Ward Baker.
8 - High... : western qui inspira *Outland.* - Cri de la vigie.
9 - Dans celui des épouvantes voyageait Peter Cushing. - Voyelle double.
10 - Policier perspicace autant que farfelu. - Initiales inversées de la fiancée de Frankenstein.

SOLUTION N° 13

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
A	A	V	E	N	T	U	R	I	E	R
B	S	O	T	■	F	A	Y	■	G	O
C	T	I	R	E	■	■	A	V	O	Y
D	R	E	E	L	S	■	N	A	R	R
E	O	■	S	A	I	N	■	■	G	O
F	N	B	■	N	E	O	N	■	E	W
G	A	I	R	■	N	I	E	E	■	L
H	U	S	E	R	■	R	O	Z	S	A
I	T	O	N	U	S	■	■	E	I	N
J	E	N	E	R	V	E	■	■	D	D



APRES
DIVA et MIRAGE
ZOOM
LE MAGAZINE DE L'IMAGE
présente
FRAZETTA
FASCINATION
FRAZETTA
FASCINATION
BON DE COMMANDE
Seulement
169F
Couverture cartonnée plein de couleurs. Format 24x33 jacquette pelliculée. Un ouvrage réalisé par FRANK FRAZETTA
à renvoyer à ZOOM
2, rue du Faubourg Poissonnière, 75010 Paris
Je désire recevoir cet album que je règle ci-joint par :
chèque ☐ C.C.P. (108-17 Paris) ☐ Mandat Postal (sauf étranger) ☐
Nom
Prénom
Adresse

LA MARQUE

VIDEO SHOW

NOTRE FAVORI



Deux chefs-d'œuvre du cinéma anglai

1956... C'est le règne des insectes géants. L'amateur de science-fiction se voit proposer éternellement le même film sous des titres divers. Au bout de quelques mois de cet épuisant régime, la notion de qualité ne joue même plus, le spectateur abruti par tant d'affligeantes merveilles n'éprouvant plus du tout l'envie de faire la différence entre *Them !* et *La chose surgie des ténèbres*, par exemple. C'est beaucoup plus tard que, dans l'esprit du cinéphile, se détacheront quelques œuvres, dont le *Tarentula* de Jack Arnold. Pour l'instant, les quelques malheureux fourvoyés dans les salles obscures sur les écrans desquelles s'ébattent la Mante Mortelle, l'Araignée Démesurée, le Scorpion Gigantesque ou le Doryphore Haineux, lorsqu'ils n'ont pas succombé à un sommeil pesant, font des mots croisés à la lumière d'une lampe-torche obligeamment prêtée par l'ouvreuse blasée. Les plus violents déchirent à belles dents leur carte de la SPA.

Ce que fut cette époque, peu de cinéphiles de 18 à 20 ans peuvent aujourd'hui s'en faire une idée exacte. Durant les années 50, les seules bonnes surprises, tranchant agréablement sur la production courante, furent chez nous les sorties tardives de quelques vieilles bandes : *La main de la momie*, *Le fantôme de la momie*, *Frankenstein rencontre le loup-garou*, etc. Il y eut tout de même quelques sorties intéressantes, comme celles de *L'homme au masque de cire*, et du *Fantôme de la rue Morgue*.

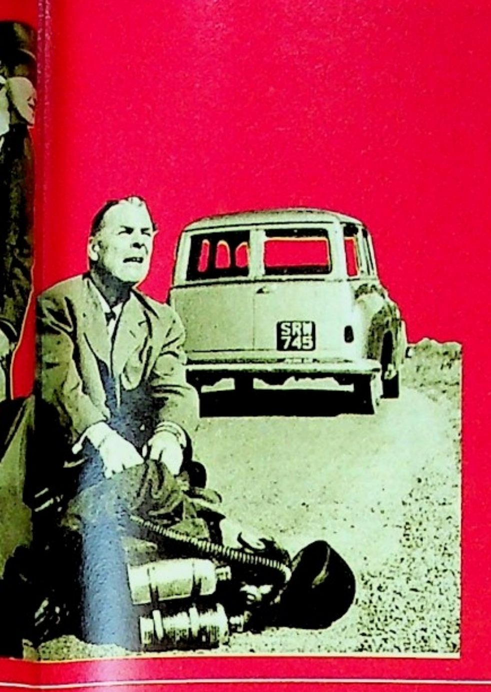
Tout ce préambule fera peut-être comprendre le choc intense, fait de surprise, de joie, et d'incrédulité, que constitua pour l'amateur la programmation du *Monstre (Quatermass Experiment)*. La découverte d'une oasis : le film, qui nous réconciliait avec les grosses bébêtes... car il n'en contenait pas ! Pas de Mante, ni de Doryphore, en tout cas. Les cartes de la SPA furent rafistolées cette année-là.

D'immenses placards publicitaires nous prévenaient : « — Jamais, depuis les premiers *Frankenstein*, etc. ». Une phrase qui allait faire son chemin et être réutilisée pas mal de fois, mais jamais sans doute avec plus de vérité.

Dès les premières images, un silence de mort régna dans la salle. Où étaient-ils passés les ricaneurs, où les amateurs de mots croisés des semaines précédentes ? Personne, certes, ne songeait plus à se plonger dans la page des jeux de son quotidien. La science-fiction, la vraie, était enfin sur l'écran !

Ainsi ce petit film anglais, réalisé avec des moyens modestes, bien éloignés de ceux dont disposaient les techniciens américains, parvenait par l'intelligence de son scénario et la louable sobriété de sa réalisation à faire pénétrer dans l'esprit du spectateur le moins coopératif une terreur savamment amenée à son paroxysme en des scènes dont le pouvoir de choc a été rarement retrouvé depuis. Fort peu spectaculaire le plus souvent, la mise en scène de Val Guest était pourtant exemplaire. On peut la définir comme le mariage réussi des deux tendances majeures du cinéma d'épouvante : l'horreur montrée à la manière de James Whale (la rencontre avec la petite fille est assez significative, ainsi que le choix judicieux de Richard Wordsworth ; mais encore : l'avant-bras transformé en cactus, et la grandiose scène finale à Westminster Abbey) et la terreur par suggestion propre à Jacques Tourneur (la remarquable séquence du zoo).

Le personnage de Quatermass,



LE MONSTRE

is de science-fiction des années 50

fort bien interprété par Brian Donlevy, loin d'être le grandiloquant guignol des films américains de l'époque, était pour beaucoup dans la force et l'impact du film. Son obstination, l'idée que la Science peut et doit aller de l'avant sans attendrissement ni faiblesse, était assez audacieuse pour effaroucher quelques critiques, habitués aux rassurantes productions de l'époque, dans lesquelles tout savant était automatiquement un fou dangereux. Renoncer aux possibilités de la Science, c'est rendre inutile et dérisoire le sacrifice de ses victimes. Telles fut la leçon de cette première aventure de Quatermass. On peut ne pas approuver entièrement cette idée ; il n'en demeure pas moins que Quatermass, toujours seul, incompris, voire détesté, mérite toute notre estime ; il fut, peut-être, le seul héros véritablement attachant du cinéma de science-fiction...

Deux années plus tard, Quatermass allait affronter des chefs militaires et mettre en évidence leur effrayante imbécilité : ce fut à l'occasion de *La Marque (Quatermass II)*, à nouveau réalisé par Val Guest. Si *Le Monstre* fit chez nous une carrière relativement brillante et fort inattendue, il en va tout autrement avec *La Marque*, connue aux U.S.A. sous le titre : *Enemy from Space*. Bien que la publicité française en ait été correctement organisée, *La Marque* (sous titre : *Terre contre Satellite*), « premier film de science-fiction interdit aux moins de 16 ans », n'a pas souvent fait l'objet de reprise.

Récemment, pourtant, il nous avait été donné de voir un film plus implacable, plus terrifiant de froideur tranquille que *La Marque*. Davantage soigné que le premier *Quatermass*, il s'agit encore d'un « petit budget », mais le soin extrême apporté à la réalisation, une utilisation judicieuse de la bande sonore en tant qu'élément de terreur, classent ce film parmi les grands, laissant loin derrière le fort pâlot « suspense » de *Planète interdite*, par exemple. L'utilisation remarquable de décors réels, en particulier l'usine de pétro-chimie dont Val Guest a fait le « Bloc Planétaire », est si profondément dépaysante que pas un instant le spectateur ne s'aperçoit qu'il se trouve en présence d'une « série B ». Les trucages aussi sont parfaits, meilleurs que dans *Caltiki*.

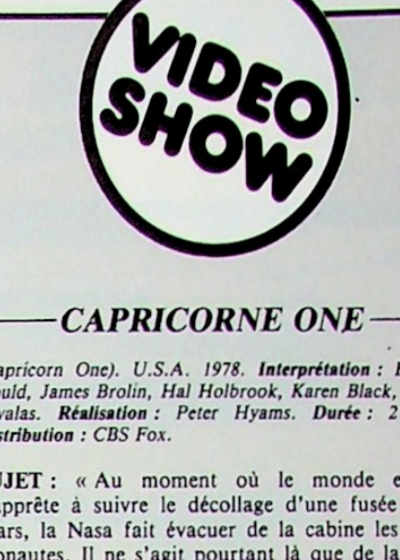
Les productions de science-fiction des années cinquante étant chez nous des plus méconnues, peut-être s'apercevra-t-on enfin que ces deux bandes, presqu'oubliées, sont des chefs-d'œuvre, qui remettent à leur juste place des titres portés aux nues comme *Forbidden Planet* ou *Le météore de la nuit*, bien inférieurs à tous points de vue !

Jean-Claude Michel

Fiches techniques :

LE MONSTRE (THE QUATERMASS EXPERIMENT) : GB, 1955. Réal. : Val Guest. Scén. : Richard Landau, Val Guest, adapté de la pièce télévisée de Nigel Kneale. Ph. : Walter Harvey. Eff. sp. : Leslie Bowie. Déc. : J. Elder Willis. Avec : Brian Donlevy, Margia Dean, Jack Warner, Richard Wordsworth, David King Wood, Thora Hird, Jackson Gordon, Harold Lang, Lionel Jeffries. 82 mn. Hammer Film.

LA MARQUE (QUATERMASS II) : GB, 1957. Réal. : Val Guest. Scén. : Nigel Kneale et Val Guest, d'après la pièce télévisée de Nigel Kneale. Ph. : Gerald Gibbs. Eff. sp. : Leslie Bowie. Déc. : Bernard Robinson. Avec : Brian Donlevy, Vera Day, Bryan Forbes, John Longden, Sidney James, Michael Ripper, Charles Lloyd Pack, John Van Eyssen, Percy Herbert. 85 mn. Hammer Film. Distribution : Liberty Video.



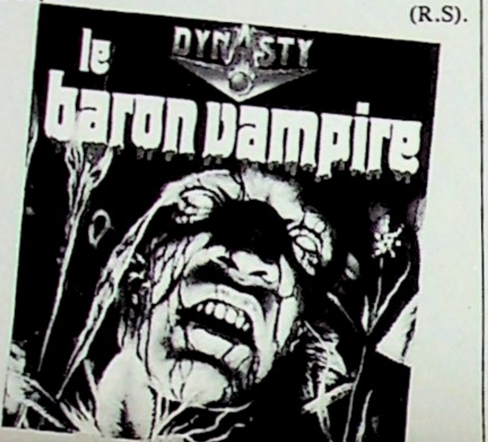
BARON VAMPIRE

(La Isla de la Muerte). Espagne/Allemagne. 1966. ***Interprétation :****Cameron Mitchell, George Martin, Kay Fischer, Elisa Montes.* ***Réalisation :*** *Mel Welles.* ***Durée :*** *1 h 25.* ***Distribution :*** *Dynasty Films.*

SUJET : « Un groupe de touristes est invité à venir visiter une île splendide appartenant à un baron, botaniste à ses heures et qui élève de bien étranges plantes carnivores... Peu à peu, les touristes vont mourir assassinés dans d'horribles circonstances et ces meurtres font penser à la présence éventuelle de vampires dans l'île ! »

CRITIQUE : Il était possible de visionner jusqu'au début des années 70 cette médiocre bande hispano-germanique réalisée par Mel Welles et qui tenait bien l'affiche des cinémas de quartier malgré l'indigence de sa réalisation. Les acteurs, lorsqu'ils ne débitent pas avec monotonie des dialogues idiots, font office de « décoration » malgré la présence de l'intéressant Cameron Mitchell. Même les irréductibles des « Z » pictures des années 60 auront bien du mal à trouver quelque charme à cette production qui rallonge d'un titre la filmographie des plantes carnivores, aux côtés de *Little Shop of Horrors* (où Mel Welles tenait d'ailleurs un rôle), *Day of the Triffids* et *Adèle n'a pas encore dîné*. Cependant, la fin du *Baron Vampire* fait basculer le spectateur dans une autre dimension : les ébats des plantes façonnées en carton bouilli font place aux cruelles attaques des branches tentaculaires de l'« arbre-vampire » ! Ses pistils rouges, longs et gluants pénètrent dans le corps des victimes pour en pomper le sang. Lorsque les dernières images nous permettent d'assister, médusés, au spectacle hystérique de la plante et de son créateur s'entretuant sous une pluie torrentielle et un déluge de sang, on s'interroge pour deviner ce qui a bien pu inciter Mel Welles à offrir une chute des plus démentielles méritant à elle seule la vision de son film. Bonne duplication, mais quelques plans manquent çà et là du fait de la qualité moyenne de la copie.

(R.S).



LE CERCLE INFERNAL

(Full Circle). Grande-Bretagne/Canada, 1977. ***Interprétation :*** *Mia Farrow, Keir Dullea, Tom Conti.* ***Réalisation :*** *Richard Loncraine.* ***Durée :*** *1 h 30.* ***Distribution :****Dynasty Films.*

SUJET : « Traumatisée par la mort tragique de sa petite fille, Julia décide de quitter son mari et s'installe dans une grande et étrange maison. Au cours d'une séance de spiritisme, la jeune femme apprend que la maison est liée à un drame affreux dont les protagonistes sont des enfants. Un monstre est tapi derrière un visage d'ange... »

CRITIQUE : *Le Cercle Infernal* se distingue des « ghost stories » qui hantent le cinéma par la qualité exceptionnelle de sa réalisation. Le film ne repose en effet pas sur des effets chocs spectaculaires, mais préfère s'attacher à décrire la lente et douloureuse évolution psychologique de cette jeune femme qui tente de préserver son équilibre mental en dépit d'événements surnaturels et terrifiants. Malgré un rythme nécessairement lent, le film recèle quantité d'inventions et la caméra ne cesse de virevolter, d'effectuer des cercles diaboliques autour des acteurs de ce drame, en particulier Julia : celle-ci ne peut oublier le visage de sa fillette dont elle a ouvert la gorge — dans le fol espoir de la sauver de la mort par étouffement — et lorsque son chemin croise celui d'une autre petite fille (morte elle aussi, mais qui lui apparaît tel un spectre), Julia lui porte son trop plein d'amour, sans deviner un seul instant à quel point elle s'expose, avec ses proches, à de terribles dangers ! Julia, c'est Mia Farrow gracile et touchante, souvent bouleversante. Harry Davenport (réalisateur de *Xtro*) a signé cette adaptation d'un des plus beaux et angoissants romans de Peter Straub, dont l'originalité est de situer l'histoire de Julia entre deux mondes, l'un fantastique, l'autre appartenant à la folie, entre lesquels le spectateur fera son propre choix suivant ses convictions intimes. Les dernières images (l'ultime rencontre entre Julia et le spectre de la petite fille morte), infiniment cruelles et poétiques, laissent planer jusqu'au bout cette belle et terrible ambiguïté. Duplication remarquable.

(R.S.)

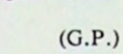
FOG

(The Fog). U.S.A., 1979. ***Interprétation :*** *Adrienne Barbeau, Hall Holbrook, Janet Leigh, Jamie Lee Curtis.* ***Réalisation :*** *John Carpenter.* ***Durée :****Durée : 1 h 27.* ***Distribution :****Polygram Vidéo.*

SUJET : « Une légende encore vivace dans l'esprit des habitants d'Antonio, petit port de Californie, prétend que lorsque le brouillard descend sur la baie, il ramène avec lui du fond de l'océan les victimes d'un naufrage survenu un siècle plus tôt et animées d'un désir de vengeance... »

CRITIQUE : Quatrième film de John Carpenter réalisé pour le cinéma juste après le triomphal *Halloween*, *Fog* permit à son auteur d'accéder définitivement au rang des cinéastes les plus cotés en matière de fantastique. Le scénario de *Fog*, concocté par Carpenter lui-même et sa productrice Debra Hill, s'avère remarquablement construit et, si le suspense ne se relâche, pour ainsi dire, jamais, les séquences angoissantes, quant à elles (agrémentées de « shock-horror » à vous faire mourir de peur), se succèdent à un rythme d'enfer. Des effets spéciaux irréprochables, de l'humour dispensés à bon escient, des personnages attachants, une photographie superbe de Dean Cundey et une partition musicale originale signée... Carpenter (les cinéphiles avertis reconnaîtront d'ailleurs ce dernier dans le rôle très bref du bedeau au début du film)... autant d'atouts dont l'auteur enrobe son œuvre, conscient de nous livrer l'un des films d'épouvante les plus réussis de ces dernières années. Le succès public que et critique recueilli par *Fog* lors de sa sortie le lui a bien prouvé ! Duplication soignée et format scope respecté.

(G.P.)



CAPRICORNE ONE

(Capricorn One). U.S.A. 1978. ***Interprétation :*** *Elliott Gould, James Brolin, Hal Holbrook, Karen Black, Telly Savalas.* ***Réalisation :*** *Peter Hyams.* ***Durée :*** *2 h 03.* ***Distribution :*** *CBS Fox.*

SUJET : « Au moment où le monde entier s'apprête à suivre le décollage d'une fusée vers Mars, la Nasa fait évacuer de la cabine les cosmonautes. Il ne s'agit pourtant là que de la première étape enclenchée par la Nasa d'une gigantesque machination destinée à reconquérir les faveurs de l'opinion publique, au risque d'y laisser quelques vies humaines... »

CRITIQUE : Spécialiste du thriller, Peter Hyams est sans doute l'un des réalisateurs américains actuels les plus passionnants en la matière. Dès les premières images de *Capricorne One*, nous sommes entraînés à un rythme diabolique dans un récit haletant, sans faille aucune (Hyams est scénariste de tous ses films), soutenu par des images trépidantes, des dialogues précis et une musique dramatique, signée ici Jerry Goldsmith. Le film s'offre en outre le luxe de s'attaquer à un sujet novateur, aux limites de l'interdit, car si le thème relève de la SF, son déroulement pourrait tout aussi bien s'effectuer dans un futur immédiat ! Cependant, Hyams ne cherche pas à polémiquer en vain, et s'intéresse plus à dénoncer le pouvoir abusivement arrogé par certains groupes au mépris de l'individu, qu'un quelconque système politique : une place prioritaire est ainsi accordée dans son œuvre aux acteurs et à l'action dans laquelle leurs personnages se débattent. De la sorte, on ressent diverses et fortes émotions tout au long du déroulement de la mystification et de la terrible traque que subissent les cosmonautes afin de faire éclater la vérité... et préserver leurs propres vies ! Outre des scènes spectaculaires (dont une poursuite en avion), et des moments de tension exaspérante (James Brolin, dont la voix est retransmise dans le monde entier, s'apprêtant à « craquer » et à tout révéler à son épouse), Hyams réussit le tour de force de laisser le spectateur, contre toute attente, sur une fin optimiste, ultime joie rencontrée à l'issue de ce très grand film qu'est *Capricorne One*. Excellente duplication, malgré les effets désastreux du pan-and-scam (et le doublage de Elliott Gould par Jacques Balutin !).

(R.S.)

VIDEOFLASH • VIDEOFLASH • VIDEOFLASH

La place nous manque pour parler en détail de toutes les nouvelles sorties vidéo. Aussi, nous contenterons-nous provisoirement d'en citer un certain nombre, avant d'y revenir le cas échéant.

Sont ainsi annoncés :

V.I.P. : *Dr. Dracula* (le *Dracula vs Frankenstein* de Al Adamson, inédit en France jusqu'à ce jour, avec John Carradine), *Le tueur de la forêt (Don't Go in the Woods*, un psycho-killer américain de James Bryan, inédit en France), *La 4ᵉ rencontre* (médiocre œuvre italienne de Roy Garret) *Reflets* (*Mirrors*, inédit américain de Noel Black), *Le cercle de fer* (de Richard Moore, excellente œuvre d'Héroïc-Fantasy de Richard Moore, avec David Carradine, Christopher Lee, Eli Wallach et Roddy Mc Dowell !), *Ça peut vous arriver demain...* (l'inédit et controversé *Death Game*, de Peter Traynor, où deux jeunes femmes torturent un honnête père de famille...), *Œil pour Œil* (*I Spit on Your Grave*, inédit lui aussi, avec Camille Keaton dans le rôle d'une vengeresse endiablée), et les merveilleuses *Aventures du Baron de Münchhausen* de Joseph Von Baky, avec le remarquable Hans Albers et d'étonnants effets spéciaux de la UFA.

Warner Filipacchi : *Arsenic et vieilles dentelles* (le classique de Frank Capra, comédie grinçante avec Cary Grant, Peter Lorre et Raymond Massey), *La mort aux enchères* (étonnants numéros d'acteurs de Roy Scheider et Meryl Streep), *Firefox* (le pensum de Clint Eastwood), *Brisby et le secret de NIMH* (l'héritage Disney, avec une partition musicale signée Jerry Goldsmith), et *La vie privée de Sherlock Holmes* (le chef-d'œuvre de Billy Wilder, sublime et émouvant).

PolyGram vidéo : *Le loup-garou de Londres* (avec les extraordinaires effets spéciaux de maquillage de Rick Baker), *Les week-ends maléfiques du Comte Zaroff* (un film français inédit de Michel Lemoine), *La terreur des morts-vivants* et *Le zombi venu d'ailleurs* (deux nullités du britannique Norman J. Warren).

M.P.M. : *Virus* (le navet nippon de Kinji Fukasaku), *Android* (excellent film de Aaron Lipstadt, prix d'interprétation masculine au récent Festival de Paris) et *The Last Horror Film* (comédie d'épouvante avec Joe Spinell et Caroline Munro, amusante et inédite, primée au Festival de Paris).

Signalons encore, chez **U.G.C.** : *Class 1984* (excellent thriller futuriste de Mark Lester, violent et efficace, d'après un scénario de Tom Holland), *La guerre des étoiles* (l'événement de la vidéo, sortie : le 15 février) ; chez Manhattan vidéo : *The Darker Side of Terror* (de Gus Trikonis, inédit) ; chez **G.C.R.** : *L'obsédé* (une réussite de William Wyler, avec la merveilleuse Samantha Eggar) ; chez **C.I.A.** : *Dinosaurus* (une charmante aventure d'Irvin S. Yeaworth infesté de dinosaures ; mais que restera-t-il sur le petit écran du somptueux cinémascope de l'époque ?) ; chez **C.B.S. Fox** : *Alien* (le chef-d'œuvre de Ridley Scott, enfin disponible chez soi :) ; chez **R.C.V.** : *La machine à remonter le temps* (avec une erreur dans le titre : il s'agit bien de l'émouvant et habile film de George Pal, qui nous révéla la troublante Yvette Mimieux) ; chez **Melisa Vidéo** : *Trauma* (le somptueux, envoûtant et effrayant *Burnt Offerings* de Dan Curtis, inédit mais primé au Festival de Paris) et *The Making of Alien* (l'indispensable complément au film de Ridley Scott).



INFERNO

Italie. 1979. ***Interprétation :*** *Leigh McCloskey, Irene Miracle, Sacha Pitoëff, Daria Nicolodi.* ***Réalisation :*** *Dario Argento.* ***Durée :*** *1 h 40.* ***Distribution :*** *CBS Fox.*

SUJET : « Rose Elliott découvre, dans un livre occulte, l'existence de trois sorcières régnant respectivement sur Fribourg, Rome et New York, et appelle son frère Mark pour la protéger d'un démon qui semble la poursuivre. Mark va tenter de sauver sa sœur, mais sa route sera jonchée de cadavres... »

CRITIQUE : Dès l'ouverture (l'étonnante séquence sous-marine), la splendeur de la photographie stupéfie, se mariant avec bonheur au romantisme le plus exacerbé et à l'irréalité la plus terrifiante. Le ton est donné : *Inferno*, plus que tout autre film de Dario Argento, est une œuvre d'esthète, un véritable cauchemar où l'image et le son dictent la conduite de l'action. Encore une fois, après *Suspiria*, l'accent est mis sur la fragilité des personnages et leur impuissance face aux envoyés du Mal (démons et animaux tels rats, chats et reptiles). Cependant, celui-ci n'est plus seulement une sorcière ou une entité, mais une ville entière : en l'occurrence New York, monde gris dominé par les forces de la nuit, où l'individu n'est rien, et vit dans une intense paranoïa particulièrement contagieuse. La mort s'avère alors une délivrance qui met fin aux insupportables supplices des victimes. *Inferno* est de la même veine sanglante que *Suspiria*. Mais l'opéra fait ici place à un ballet d'une froide et dramatique beauté plastique. Argento a cette fois choisi d'abandonner sa narration classique, le scénario explosant souvent à travers de mini-films : Kazanian attaqué par des rats qui émergent des pourritures de la Ville vers leurs festin humain, la visite dans une bibliothèque d'un baroque hallucinant, etc. *Inferno* est un véritable film d'*auteur*, se refusant à jouer les normes propres au genre, et constitue l'une des pièces-maîtresses de la filmographie d'Argento. A signaler : l'époustouflante musique de Keith Emerson.
Excellente duplication.

(R.S.)

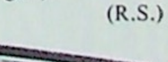
LA PREMONITION

(Premonition). U.S.A., 1975. ***Interprétation :*** *Sharon Farrel, Richard Lynch, Jeff Corey.* ***Réalisation :*** *Robert Allen Schnitzer.* ***Durée :*** *1 h 21.* ***Distribution :*** *Embassy. Inédit.*

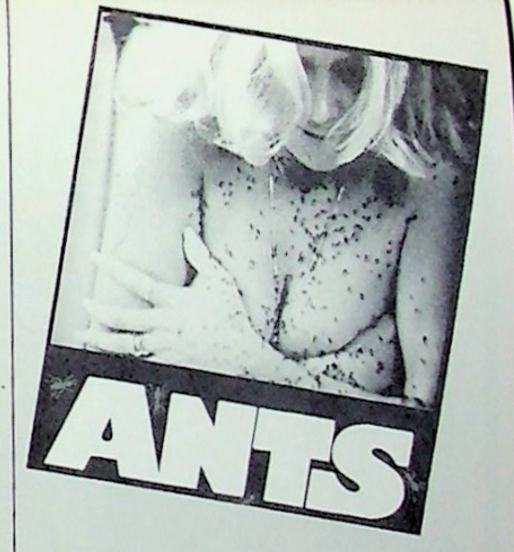
SUJET : « Un jeune couple craint un prochain enlèvement de leur petite fille lorsque cette dernière est suivie dans sa chambre par une étrange femme. La mère est continuellement agressée par des visions prémonitoires tandis que l'enfant est réellement enlevée. Le mari fera appel alors à une parapsychologue pour le mener sur les traces de la fillette... »

CRITIQUE : Malgré la reconnaissance grandissante des travaux menés ces dernières années par des chercheurs, la parapsychologie n'a que très partiellement été traitée au cinéma et *Prémonition* s'attache à illustrer plusieurs de ses phénomènes dont celui qui donne son titre au film et les communications télépathiques. Un tel sujet, traité ici sans complaisance, ne pouvait que plaire aux amateurs de cette science nouvelle. Las, les cinéphiles regretteront la platitude de cette production : la moindre séquence fantastique est explicitée par des dialogues répétitifs et interminables, et les images manquent singulièrement de saveur et de poésie. Les effets originaux provoqués par les cauchemars prémonitoires (images brutalement projetées dans l'esprit de la jeune mère) sont usés jusqu'à la corde et le réalisateur dénote un flagrant, et pour nous harassant, amateurisme dans le maniement de sa caméra, se traduisant par des mouvements tremblotant, des personnages décadrés, etc... La version française aggrave les choses avec un son non synchronisé ! Toutefois, la volonté de parti-pris de cette œuvre et la qualité de l'interprétation de Sharon Farrell méritent une certaine estime à *Premonition*.
Bonne duplication, doublage correct (mais décalage fréquent entre le son et l'image !).

(R.S.)







LES FOURMIS

(Ants). U.S.A., 1977. ***Interprétation :*** *Robert Foxworth, Linda Day George, Myrna Loy.* ***Réalisation :*** *Robert Sheerer.* ***Durée :*** *1 h 30.* ***Distribution :*** *Polygam Vidéo. Inédit.*

SUJET : « Des travaux destinés à construire un important complexe hôtelier situé à proximité d'une vieille demeure familiale révèlent la présence de milliers de fourmis. Ces dernières rendues venimeuses par l'absorption d'insecticides s'attaquent aux être humains... »

CRITIQUE : Ce téléfilm au titre indéfini (les premières images du générique ne nous annoncent-elles pas *Terror at Lakewood Manor ?*) ne revêt vraiment de l'intérêt à nos yeux qu'au terme d'une bonne heure de bavardages, prétexte à la présentation des protagonistes de l'histoire dont le caractère nous permet de deviner longtemps à l'avance s'ils seront ou non victimes des fourmis. Heureusement, plus on approche de la fin, plus les morts s'accumulent et plus les fourmis deviennent menaçantes par leur nombre. Leur progression dans l'attaque de la maison nous vaut quelques bonnes scènes de panique et d'hystérie collective... presque communicatives ! Mais ce sont les dix dernières minutes de ce film très honnêtement réalisé qui retiendront de notre part une attention toute particulière : les trois personnages encore en vie, comprenant que leur salut dépend d'une parfaite immobilité de leur corps, acceptent de se voir totalement recouvrir de petites bêtes noires. Impressionnant !

(G.P.)

COLLECTION « L'ECRAN FANTASTIQUE » : LA MAGIE DU CINEMA !

1 **Frankenstein**, les 5ᵉ et 6ᵉ Festivals de Paris (dossiers), Christopher Lee. Edouard Molinaro (interviews).

3 Les Effets Spéciaux de **Star Wars**, **L'invasion des Profanateurs de Sépulture**, Erle C. Kenton, Sabu (dossiers), Gary Kurtz, Miklos Rosza (interviews).

5 Le 7ᵉ Festival de Paris, R.L. Stevenson, Edward L. Cahn, L'Exotisme dans le Cinéma (dossiers), Steven Spielberg et **Rencontres du 3ᵉ Type**, Georges Auric (interviews).

6 **Jaws 2**, **King Kong** et Willis O'Brien, Dwight Frye (dossiers), Jeannot Szwarc, Paul Bartel, David Brown (interviews).

7 **Lon Chaney Jr**, Conrad Veidt (dossiers), Brian de Palma, Dan O'Bannon (interviews).

8 **Star Trek TV**, **Star Crash**, Lionel Atwill (dossiers), Luigi Cozzi, Freddy Unger (interviews).

9 Le 8ᵉ Festival de Paris, **Jules Verne** (dossiers), Werner Herzog, Juan-Lopez Moctezuma (interviews).

10 **Moonraker**, **La fiancée de Frankenstein**, **L'homme invisible**, Les Mille et Une Nuits (dossiers), Ralph Bakshi, Lewis Gilbert, Albert Broccoli, John Barry (interviews).

11 **Le Magicien d'Oz**, Georges Franju, Rod Serling et **La Quatrième Dimension** (dossiers), Ridley Scott, Richard Matheson, Georges Franju, Edith Scob, Jacques Champreux (interviews).

12 Le 9ᵉ Festival de Paris (dossier), **Ray Harryhausen**, Nigel Kneale, Piers Haggard, Paul Naschy, Kevin Francis, Simon McCorkindale (interviews).

13 **L'Empire Contre-Attaque**, **Star Trek-the Motion Picture**, Fog (dossiers), Irvin Kershner, Gary Kurtz, Nick Allder, Robert Wise, John Carpenter, Peter Fleischmann (interviews).

14 **Le Trou Noir**, **Maniac** et **Mother's Day**, Le Tour du Monde du Fantastique (dossiers), Nicholas Meyer, William Lustig, Charles Kaufman, Gabrielle Beaumont (interviews).

15 **Superman II**, **Flash Gordon**, **The Monster Club** (dossiers), Alexandro Jodorowsky, Michael Hodges, Zoran Perisic (interviews).

16 Le 10ᵉ Festival de Paris, Les Effets Spéciaux de **L'Empire Contre-Attaque**, **La malédiction finale** (dossiers), Lucio Fulci, Lamberto Bava, Robert Powell, Richard Lester, Pierre Spengler (interviews).

17 **New York 1997**, **Le Choc des Titans**, Vincent Price (dossiers), John Landis, Donald Pleasence, Ernest Borgnine, Kurt Russell, Debra Hill (interviews).

18 **Le Voleur de Bagdad**, **Douglas Trumbull** (dossiers), Jeannot Szwarc, Roger Corman, Luigi Cozzi, Walerian Borowczyk, Desmond Davis, Michael Powell (interviews).

19 **Peter Cushing**, Cannes 81 (dossiers), David Cronenberg, John Boorman, Ruggero Deodato (interviews).

20 **Outland**, **Excalibur**, **Hurlements**, **The Last Horror Film** (dossiers), Ray Harryhausen, Oliver Stone, David Hemmings, Jenny Agutter, Joe Spinnell (interviews).

21 Les Loups-Garous, **Les Aventuriers de l'Arche Perdue (1)**, **Au-delà du Réel** (1) (dossiers), Lawrence Kasdan, Roy Ashton, Jean Marais (interviews).

22 Le 11ᵉ Festival de Paris, **Les Aventuriers de l'Arche Perdue** (2), **Au-delà du Réel** (2), (dossiers), **Vincent Price** (1), Lucio Fulci, Harrison Ford, Frank Marshall, Ivan Reitman, Terence Young, John Hough (interviews).

23 **Conan**, **Mad Max 2**, **Wolfen**, **Doctor Who** (1), Peter Weir (dossiers), George Miller, Robert Blalack, **Vincent Price** (2) (interviews).

24 **Wes Craven**, Les Maquilleurs d'Hollywood, **Doctor Who** (2), **Fire and Ice** (dossiers), Moebius, René Laloux, Vincent Price (3) (interviews).

25 Cannes 82, **Creepshow**, **Evil Dead**, Tom Burman (dossiers), Stephen King, Georges Romero, Sam Raimi, Don Coscarelli, Albert Pyun, Hans Jurgen Syberberg, Lindsay Anderson (interviews).

26 **Blade Runner**, **Cat People**, **Halloween 3** (dossiers), Ridley Scott, Philip Dick, Syd Mead, Lawrence Paull (interviews).

27 **Star Trek 2**, **Le Dragon du Lac de Feu** (dossiers), Nicholas Meyer, Hal Barwood, William Shatner, Lenard Nimoy (interviews).

28 **Poltergeist**, **The Thing** (1) (dossiers), John Carpenter, Frank Marshall, Tom McLoughlin (interviews).

29 **E.T.**, **The Thing** (2), **Tron** (1), L'Etoile du Silence (dossiers), David Warner, Donald Kushner, Roy Arbogast, Kurt Russell, Kurt Maetzig (interviews).

30 Le 12ᵉ Festival de Paris, **Tron** (2) (dossiers), Sam Raimi, Larry Cohen, Denis Heroux, Harrison Ellenshaw, Don Bluth, Allan Holtzman (interviews).

31 Les Zombies au cinéma, **Meurtres en 3-D** (dossiers), Damiano Damiani, Martin Jay Sadoff (interviews).

32 **The Dark Crystal**, **L'emprise** (dossiers), Jim Henson, Gary Kurtz, Frank Oz, Frank DeFelitta (interviews).

33 **Special science-fiction** (dossier), John Badham, John Dykstra, Tom Savini (interviews). **La Genèse de la guerre des Etoiles.**

34 **Psychose 2**, **La lune dans le caniveau**, (dossiers), Tommy Lee Wallace, Catherine Deneuve, Jean-Jacques Beineix (interviews).

35 **Cannes 83**, **Vidéodrome**, **les Dents de la mer 3-D**, **le Sens de la vie** (dossiers), John Badham, David Cronenberg, Monty Python (interviews).

36 **Les prédateurs**, **Tonnerre de feu**, **Cannes 83**, **Lon Chaney Sr** (dossiers), Tony Scott, Tony Perkins, Richard Franklin, Roy Scheider, Malcolm McDowell, Pupi Avati (interviews).

37 **Superman 3**, **Krull**, **Lon Chaney Sr** (dossiers), C.3PO, Desmond Lewellyn (« Q ») (interviews).

38 **Spécial le retour de Jedi** 100 pages d'interviews!

39 **Dead Zone**, **X-Tro**, **House of Long Shadows** (dossiers), Richard Matheson, Robert Bloch, Stephen King (interviews).

40 **WarGames**, **Dune** (dossiers), Dario Argento, John Badham, Walter Parkes (interviews).

Nᵒˢ 2 et 4 épuisés.

Toutes commandes : Media Presse Edition — 92, Champs-Elysées 75008 PARIS
Anciens numéros : 1 à 21 : 17 F l'exemplaire — 22 et suivants : 20 F — Frais de port (l'exemplaire) : France : 2 F. Europe : 4 F.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à adresser avec le règlement correspondant à :
MEDIA PRESSE EDITION
92, Champs-Elysées, 75008 PARIS - Tél. : 562.03.95

Nom de l'abonné(e) : ....

Adresse : ....

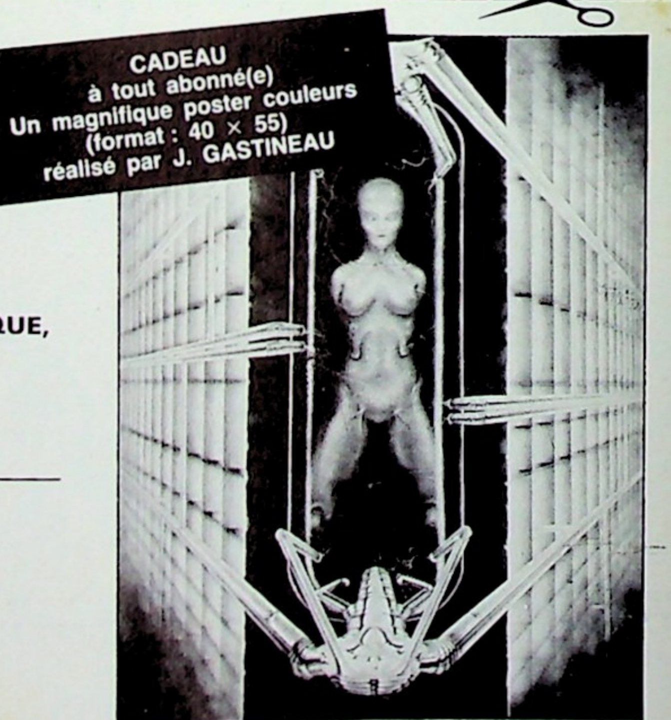
Code Postal .... *Ville* ....

Je souscris ce jour un abonnement à **L'ECRAN FANTASTIQUE,** à compter du prochain numéro.

Ci-joint mon règlement à l'ordre de « Media Presse Edition »

Abonnement : France Métropolitaine : 11 : n° : 180 F
Europe : 210 F. Autres pays (par avion) : nous consulter

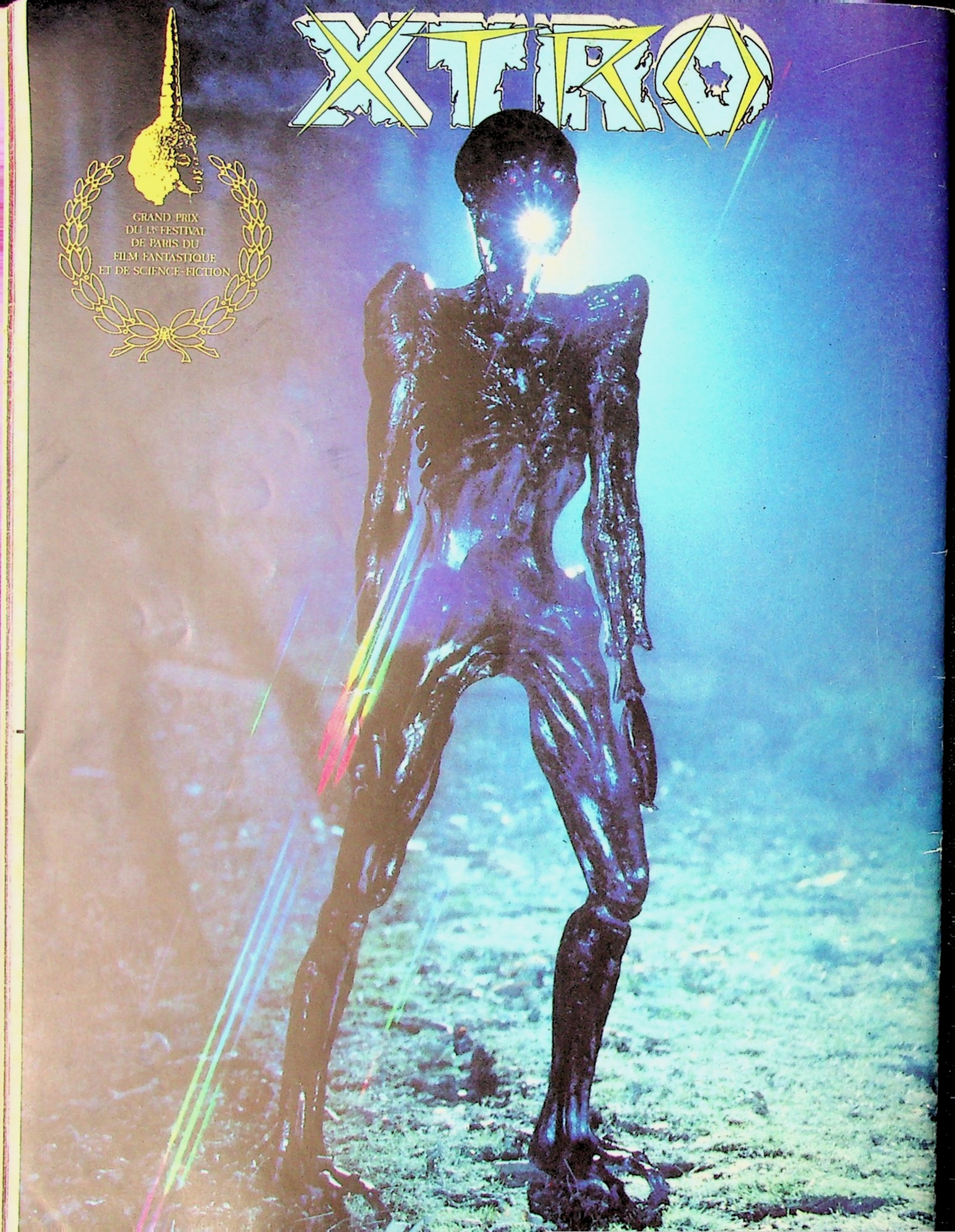
Anciens numéros : N° 1 à 21 (N° 2 et 4 épuisés) : 17 F l'exemplaire
N° 22 et suivants : 20 F l'exemplaire.
Frais de port France : 2 F par exemplaire.
Europe : 4 F par exemplaire.
Autres pays (par avion) : nous consulter.
Pour toute demande de renseignements, joindre une enveloppe timbrée.



Diffusion : NMPP. Composition : Cadet Photocomposition. Impression : Imprimeries de Compiègne et Berger Levrault. Dépôt légal 1ᵉʳ trimestre 1984.

SORTEZ DES SENTIERS BATTUS!




XTRO
GRAND PRIX
DU 13e FESTIVAL
DE PARIS DU
FILM FANTASTIQUE
ET DE SCIENCE-FICTION